

LECTURES.CULTURES





PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques – Centres culturels – PointCulture)



Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf:

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions.
Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- *Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base*, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Lectures.Cultures

- Prix au numéro : 6,00 €
Abonnement annuel (5 numéros) : 25,00 €.

Ancienne revue *Lectures* (années 1981-2016) : **GRATUIT !**

Derniers dossiers thématiques
déclinés en bibliothèque :

Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Réseau public de Lecture en Communauté française - évolutions, de 2002 à 2014 (statistiques annuelles) : GRATUIT !

Collection « Outil bibliothèque » : GRATUIT !

- *Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères*, 2008
- *Construction d'un plan local de développement de la lecture*, 2011
- *L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement*, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : GRATUIT !

- *Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques*
- *Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!*
- *Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)*

Autres titres de la collection « Cahiers » :

Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture, Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littérature de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : GRATUIT !

- *Les Institutions belges : liste d'autorité-matière* (au 31/12/2006)
- *Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière* (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livres) :

- *Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles*, 2014, 12,00 €
- *Incontournables moments de lecture 2014-2016*, 5,00 €.

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Ventes : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : annie.kusic@cfwb.be

Nouvelle revue *Lectures.Cultures* (prononcez « lecture-point-culture »)

Lancer une nouvelle revue, c'est toujours un saut dans l'inconnu. Le premier numéro de *Lectures.Cultures* ne fait pas exception. Et ce d'autant plus qu'il s'adresse à un public professionnel composé de bibliothécaires fidèles de l'ancienne revue *Lectures* – et par là même un peu orphelins –, d'animateurs et de directeurs de centres culturels à qui l'administration propose pour la première fois un magazine, de travailleurs du centre de prêt de Naninne et de médiathécaires ou médiateurs à PointCulture, habitués à produire leurs propres publications.

Lectures.Cultures se consacre aux secteurs qui ont comme point commun le service direct au public des collectivités territoriales. Bibliothèques et centres culturels constituent le socle de toutes les politiques culturelles locales, le point d'appui de l'effort de démocratie culturelle dans les villes et communes. Derrière ces mots, il y a des milliers de travailleurs culturels, des centaines d'initiatives, de projets qui créent du lien social sur les territoires. C'est ce paysage polymorphe que nous souhaitons explorer pour inspirer et donner à penser.

Notre pari, c'est de nous adresser à tous en mettant l'accent sur les points de convergence, sur les enjeux communs et sur ce qui unit vos différentes tribus et conduit à l'hybridation des métiers. *Lectures.Cultures* tentera de traverser les disciplines, en parlant de bande dessinée dans les centres culturels, de slam dans les bibliothèques ou de Repair Café à PointCulture. Bref, nous essayerons de surprendre, de bousculer les certitudes, d'explorer de nouvelles formes de collaboration.

Pour ce premier numéro, Hugues Dorzée a plongé dans les entrepôts du Centre de prêt de matériel de Naninne pour mettre en lumière les ressources parfois mal connues de cette « caverne d'Ali Baba » moderne. Cette petite entreprise aux processus réglés comme du papier à musique, étonne par la diversité de ses métiers et la richesse de son offre.

Une nouvelle revue, ce sont aussi de nouvelles rubriques. Ici encore, nous avons voulu que tous les secteurs puissent partager leurs expériences. Ce sont les musiciens syriens de Wajd qui inaugurent une série de portraits de professionnels engagés dans le champ culturel. Il y aura des disques, des documentaires, des albums jeunesse et des bandes dessinées. Dans ce premier numéro, Véronique Leroy revient sur la problématique de l'accueil des migrants en bibliothèque, tandis que Flavie Gauthier aborde la question à travers l'expérience du Centre culturel de Walcourt, Sylvie Vandamme vous ouvre un monde de milliers d'articles de revues, François de Hemptinne lève le voile sur la notion de Big Data, le tout sur une playlist de Benoit van Langenhove.

Cette mutation est le fruit de la réflexion d'une équipe qui a planché dur, sous la houlette de Florence Richter, rédactrice en chef et initiatrice du projet, pour construire une nouvelle formule à la fois respectueuse des anciens et des nouveaux lecteurs. Je voudrais remercier l'équipe éditoriale ainsi que tous les membres du Comité de rédaction, qui se sont engagés dans cette nouvelle aventure avec enthousiasme et générosité.

Janvier marque le retour du calendrier des formations. Depuis 1992, l'équipe liégeoise du service de la Lecture publique propose aux bibliothécaires un important catalogue de formation continuée. La création du Service général de l'Action territoriale nous a incités à repenser cette offre pour l'ouvrir au personnel des centres culturels et des PointCulture. Il propose des modules transversaux, notamment en ce qui concerne le diagnostic partagé et la participation citoyenne, la gestion d'équipe, et aborde des thèmes qui touchent tous les secteurs, comme l'animation d'ateliers d'écriture, le travail avec les adolescents ou le langage cinématographique. À noter le retour, dans une version revue et augmentée, d'une formation destinée à des binômes formés de bibliothécaires et d'animateurs de centres culturels sur la création de projets autour du cinéma documentaire. Nul doute que chacun trouvera chaussure à son pied dans ce calendrier qui complète les propositions des provinces, des associations professionnelles, du PILEn et du Service général de l'Éducation permanente.

Je vous souhaite une magnifique année 2017, que vos projets personnels et professionnels se concrétisent, que vous découvriez des spectacles épatants, des livres du tonnerre, des films brillants, sans oublier une bande-son inoubliable ! ●

– Notre pari, c'est de nous adresser à tous en mettant l'accent sur les points de convergence, sur les enjeux communs et sur ce qui unit vos différentes tribus et conduit à l'hybridation des métiers. –

Le bimestriel *Lectures.Cultures* est une publication du Service général de l'Action territoriale (SGAT) de la Fédération Wallonie-Bruxelles (secteurs des bibliothèques publiques, Bibliothèque « Espace 27 Septembre », centres culturels, PointCulture, et Centre de prêt de Naninne)

Éditeur responsable :
Jean-François Füeg
Directeur général adjoint
Service général de l'Action territoriale - FWB
44 Bd Léopold II
B 1080 Bruxelles

Rédactrice en chef :
Florence Richter
SGAT - FWB
44 Bd Léopold II - bureau 1 A001
B 1080 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 413 22 36
www.bibliotheques.be
www.bibli27sept.cfwb.be
www.centresculturels.cfwb.be
www.pointculture.be
www.cpm.cfwb.be

Secrétaire de rédaction :
Paulette Temmerman
Tél. : +32 (0)2 413 21 30
Mél : paulette.temmerman@cfwb.be

Comité de rédaction :
Céline D'Ambrosio, Célia Dehon, Jean-Michel Defawe, Marie-Angèle Dehaye, Françoise Dury, Jean-François Füeg, Hakim Larabi, Véronique Leroy, Sophie Levêque, Paulette Temmerman, Alain Thomas, Florence Richter, Liesbeth Vandersteene, Bernadette Vrancken.

Chroniqueurs :
Marie Baudet, Michel Bougard, Pol Charles, Jacques Crickillon, Isabelle Decuyper, Michel Defourny, Daniel Delbrassine, Philippe Delvosalle, Pascal Deru, Hugues Dorzée, Flavie Gauthier, Hervé Gérard, François de Hemptinne, Véronique Heurtematte, Benoit van Langenhove, Bernard Lobet, Maggy Rayet, Vinciane Strale, Franz Van Cauwenbergh.

Recensions de livres et BD (sur le site www.bibliotheques.be, rubrique Publications) :
Michel Bougard, Pol Charles, Jacques Crickillon, Benoît Dejemeppe, Anne Delplace, Jean-François Füeg, Arnaud Knaepen, Benoit van Langenhove, Marc Lavallé, Alexandre Lemaire, Bernard Lobet, Philippe Maes, Bruno Merckx, Anne Richter, Vinciane Strale, Franz Van Cauwenbergh.

Relctrice (articles) :
Émilie Hamoir

Fabrication :
Graphisme : Polygraph'
Impression : IPM Printing

Abonnements & Ventes :
Annie Kusic
Tél. : +32 (0)4 232 40 17
Mél : annie.kusic@cfwb.be
Tarifs :
- prix au numéro : 6,00 €
- abonnement annuel (5 numéros) : 25,00 €.

Lectures.Cultures n°1 (Janvier-Février 2017)
1^{re} année (succède à la revue *Lectures*)
Bimestriel (ne paraît pas en juillet-août)
ISSN 0251-7388



10



22

03 ÉDITORIAL

- Nouvelle revue *Lectures.Cultures*
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

- Parcours Migrants avec l'APBD
par Véronique Leroy
- Perioclic.be : outil pour trouver
un article ou un périodique
par Sylvie Vandamme

10 ICI & AILLEURS

- Le Centre de prêt de Naninne :
de la PME à la caverne d'Ali-Baba
par Hugues Dorzée

14 NUMÉRIQUE

- Des « Chasseurs de livres »
aux Big Data
par François de Hemptinne

18 PORTRAIT

- Wajd, musiciens syriens :
mémoire vivante d'un pays en ruine
par Flavie Gauthier

22 ACTION

- Mauro Paccagnella : du local au global
ou quand l'action nourrit la pensée
par Marie Baudet
- À Walcourt avec les réfugiés :
la culture combat les préjugés
par Flavie Gauthier
- Médiathèmes
par Benoit van Langenhove



34



50



60

32 AUVIO

32
CD

- Electro, Anna Meredith, Jodie Devos
par **Benoit van Langenhove**

34
DOCU

- Frederick Wiseman
ou l'histoire sociale des États-Unis
par **Philippe Delvosalle**

37 LECTURE

37
SOCIÉTÉ

- Qui veut modifier l'humain ?
par **Michel Bougard**
- Le grec et le latin
à tous les coins du français
par **Pol Charles**
- États-Unis : tensions et élections
- Nos émotions ont une histoire
par **Vinciane Strale**

46
AVENTURE

- Vienne l'esprit
par **Jacques Crickillon**

48
BD

- Histoire politique de la BD belge
par **Franz Van Cauwenbergh**

50 JEU

- Cerveau, construction, espionnage
par **Pascal Deru**

53 JEUNESSE

53
ACTION

- Festival Babillage :
pour l'art dès le plus jeune âge
par **Laurence Bertels**

56
ENFANT

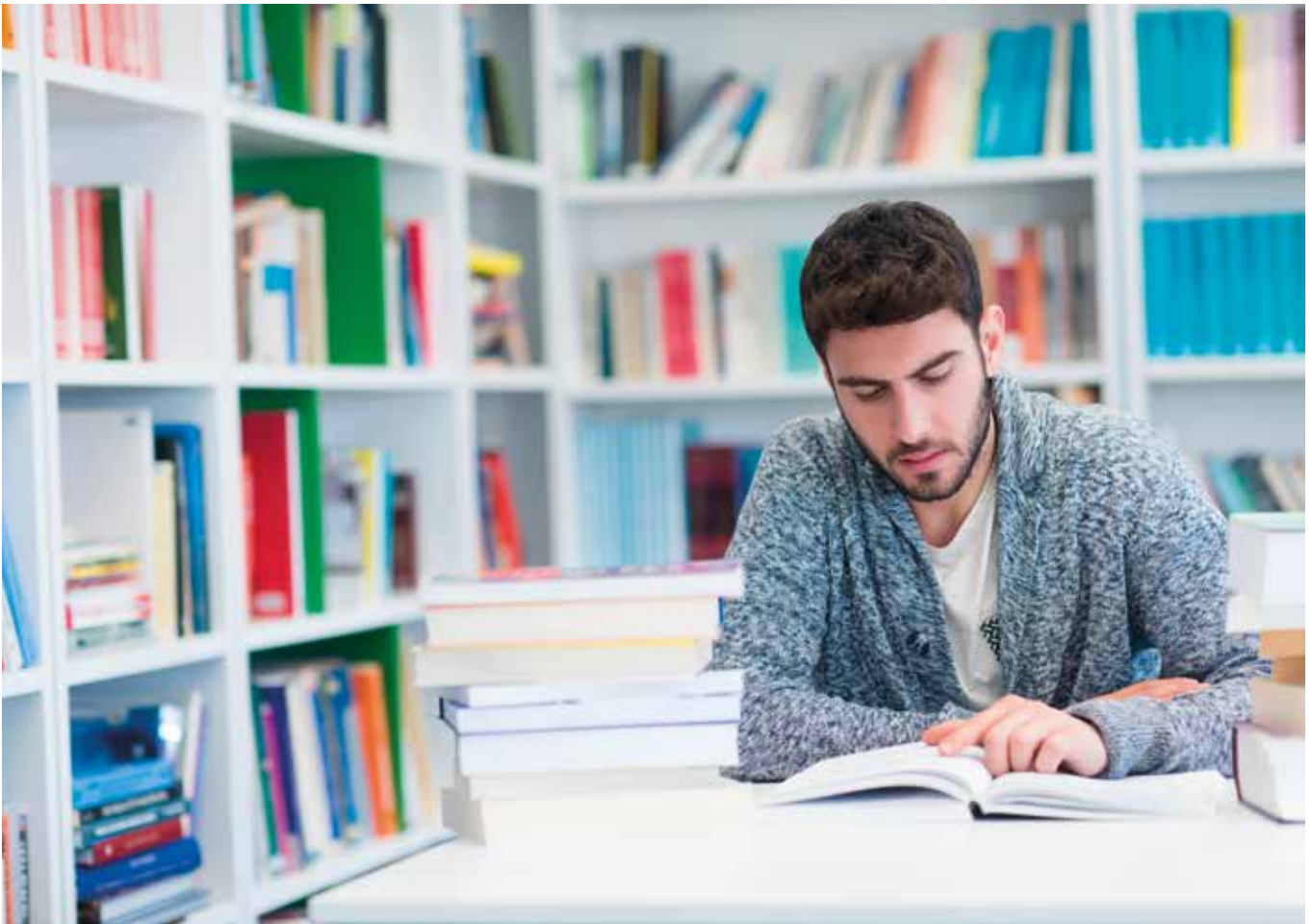
- La magie des cailloux
par **Michel Defourny**

58
ADO

- Ils ne vieilliront pas de sitôt
par **Maggy Rayet**

60
PORTRAIT

- Max de Radiguès ou la BD pour ados
par **Isabelle Decuyper**



Parcours migrants avec l'APBD

L'APBD a lancé, le 10 octobre 2016, son cycle « Parcours migrants » par une journée d'étude autour de l'accueil des migrants en bibliothèque en vue de « démystifier l'immigration avec une phase d'approche et de sensibilisation, puis à réfléchir aux représentations que nous pouvons en avoir ». Les intervenants étaient Serge Bodart, professeur à l'ULB et membre du Conseil d'État, et Lola Mirabail, responsable du Département des services publics de la bibliothèque Paris 8.

Serge Bodart a consacré la matinée à donner des repères en vue de répondre à une question : il est question de « crise », mais de crise de quoi ? Il explique que, contrairement au terme « migrant », le terme « réfugié » est une notion juridique définie en droit international et qui s'impose aux États. Ce statut a été créé en 1951 par la Convention de Genève pour répondre au problème européen des personnes déplacées pendant la guerre 1940-1945 et les années qui ont directement suivi. Ce n'est qu'à partir du Protocole de 1967 que le cadre de cette convention s'est étendu à d'autres cas.

Réfugié ? Définition

Juridiquement donc, le réfugié est une personne qui, « craignant avec raison d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques, se

trouve hors du pays dont elle a la nationalité et qui ne peut ou, du fait de cette crainte, ne veut se réclamer de la protection de ce pays ; ou qui, si elle n'a pas de nationalité et se trouve hors du pays dans lequel elle avait sa résidence habituelle, ne peut ou, en raison de ladite crainte, ne veut y retourner ». La majorité des gens qui fuient le font à cause de ce qu'ils sont (appartenance à un groupe) et pas à cause de ce qu'ils font (opinion). Par ailleurs, la protection des réfugiés est subsidiaire, puisqu'elle ne peut bénéficier qu'à celui qui ne peut pas réclamer celle de son pays.

Une fois ce cadre posé, Serge Bodart rappelle que, lors de la Première Guerre mondiale, les Belges réfugiés en Angleterre étaient mal vus et considérés comme des lâches et des profiteurs. Quelques statistiques nous apprennent par ailleurs que l'immigration légale en Belgique provient principalement du regroupement familial, que c'est l'année 2000 qui a vu le plus

grand nombre de demandes d'asile en Belgique et que les demandeurs d'asile arrivés en Europe représentent 0,25 % de la population totale de l'Union européenne. Enfin, s'il y a effectivement eu en 2015 un pic à 44760 demandes d'asile en Belgique, ce nombre a fortement diminué en 2016 (12316 au 1^{er} septembre). Difficile, tenant compte de ce qui précède, de parler de « crise des migrants ».

La politique d'asile

Concernant la politique d'asile et les procédures, les derniers chiffres montrent que la proportion de décisions favorables en 1^{re} instance est de 61 %. Il s'agit d'un taux remarquable, sachant qu'il était de 4,78 % en 2000. Début 2015, le flux dans l'examen des dossiers était normal. L'arriéré a ensuite augmenté pour arriver à environ 18000 dossiers en attente au 1^{er} janvier 2016, mais cela va maintenant mieux puisque les dossiers en attente à la date du 1^{er} septembre sont au nombre de 17000. Quant aux demandes d'asile en Belgique, elles proviennent d'Irak (21,8 %), de Syrie (21,3 %), d'Afghanistan (20 %) et de Somalie (5,4 %), pays dont on ne peut nier que leurs ressortissants ont de bonnes raisons de demander l'asile. À l'échelle du monde, l'Europe n'est par ailleurs pas la plus touchée par les demandes d'asile puisque les principaux pays d'accueil de réfugiés sont la Turquie (2,5 millions), le Pakistan (1,5 million) et le Liban (1 million). Dès lors, il n'est pas non plus question de parler de « crise de l'asile » (ni en termes de nombre de migrants ni en termes de procédure ou de durée de celle-ci).



► Mais de quelle crise s'agit-il alors ? Plus que vraisemblablement et tout simplement, de la crise de l'Union européenne, qui est actuellement la destination la plus dangereuse pour les migrants en situation illégale. Cette crise est fonctionnelle (des règles décidées ensemble ne sont pas appliquées ou différemment selon les pays), de confiance (entre les pays, par rapport à l'Union européenne, mais aussi de la population par rapport aux décideurs) et morale (remise en cause des valeurs fondamentales de la construction européenne). Face à cette situation, il est impératif de trouver une alternative à la violence. Pour Serge Bodart, cela passe par le droit, l'unification du système d'asile et la prise en charge des personnes actuellement bloquées au Liban et en Turquie.

Lecture publique et immigrations

Après la pause, Lola Mirabail a présenté le travail mené dans le cadre de son mémoire à l'Essib, intitulé *Lecture publique et immigration(s), l'accueil des primoarrivants dans les bibliothèques françaises*. Elle commence par expliquer que les actions mises en place dans les bibliothèques sont souvent fort classiques. Pourquoi ? Parce que le sujet est éminemment politique

et demande un soutien politique ; certains professionnels sont réticents, car ils ont peur de discriminer ou de renforcer le repli communautaire. Ce constat étant fait, Lola Mirabail a cherché des solutions, des pistes pour un bon accueil des étrangers. Elle propose dès lors la typologie des besoins suivante : faciliter l'intégration, rapprocher la bibliothèque des migrants éloignés de celle-ci et prendre en compte les habitués.

Pour faciliter l'intégration et favoriser le dialogue interculturel, il est nécessaire de proposer une pluralité de ressources à partir de langues d'immigration différentes et pour des niveaux différents. Il faut mettre à disposition des programmes variés d'apprentissage des langues ainsi que des ouvrages faciles à lire. Parallèlement, il faut proposer des ressources informant sur le droit et permettant de se familiariser avec les valeurs et l'histoire du pays, la vie pratique... Tout ceci n'est pas toujours facile en termes d'offre éditoriale et de catalogage, mais le travail peut être effectué à plusieurs bibliothèques ou en partenariat avec des institutions étrangères.

Pour rapprocher la bibliothèque de ces publics, il est important qu'ils

puissent sortir d'un sentiment d'illégitimité ; être usager de bibliothèque ne va pas de soi, cela s'apprend. Il faut donc dessiner une bibliothèque à leur image, en leur proposant des fonds en langues d'immigration et en adoptant une démarche active vers les migrants (posture d'accueil spécifique, communication [guide multilingue], actions, etc.). Pourquoi ne pas organiser des manifestations autour des grandes fêtes de la communauté concernée, en lien avec les événements propres à la bibliothèque ? La démarche doit être globale et inscrite dans la programmation de la bibliothèque.

Quant aux publics dits « habitués », il faut bien les connaître, car ils sont en constante évolution. Pour cela, il est primordial de nouer et approfondir des partenariats, de s'entourer de personnes dont c'est le métier. L'avenir de la bibliothèque est de s'ouvrir sur le territoire. L'exemple de Calais est cité puisque cette bibliothèque a connu une situation telle que, chaque jour, les migrants attendaient l'ouverture de la bibliothèque afin d'aller s'y laver, y charger leurs GSM, etc. La directrice de la bibliothèque a dû, avec le soutien de son pouvoir politique, composer avec cette réalité tout en tenant compte de ses usagers habituels qui vivaient mal cette situation. Dans un premier temps, elle a mis certaines règles au passage de ces personnes qui avaient des besoins primaires à satisfaire : ne pas débrancher les OPAC pour recharger leur GSM, ne pas se laver dans les toilettes... et a installé des pictogrammes partout. Une fois qu'un centre de jour a été mis en place, elle a pu aller plus loin en instaurant quelques projets tels que les Ideas box de Bibliothèques sans frontières.

En conclusion, les intervenants se sont tous les deux réjouis du fait que des initiatives telles que le « Parcours migrants » et les réalisations citées par certains participants à la journée soient mises en place, ce qui ne pourra qu'améliorer la vision que les publics ont de ces personnes et l'accueil qui leur est fait. ●

Periodic.be : outil pour trouver un article ou un périodique

La nouvelle version de www.periodic.be, le catalogue de périodiques et d'articles de revues disponibles dans les bibliothèques publiques de la Fédération Wallonie-Bruxelles et leurs partenaires, a été mise en ligne en octobre 2016.



Cet outil permet aux internautes de trouver les références bibliographiques de revues et d'articles sur des thématiques variées. Ils peuvent ainsi se rendre en bibliothèque pour les consulter, ou recevoir par courriel des copies numériques d'articles. En parallèle, cet outil aide également les bibliothèques et leurs partenaires dans la gestion de leurs périodiques, en localisant les collaborateurs qui s'engagent à conserver durablement leurs revues.

Periodic.be décrit près de 120 000 articles sélectionnés dans une série de périodiques parus, pour la plupart, après 2010, et localise plus de 2 400 périodiques.

Un peu d'histoire... Toujours plus de mutualisation

Une première version de Periodic avait été mise en ligne en 2009. Elle décrivait les articles de périodiques sélectionnés par la commission de dépouillement partagé et les localisait au sein de ces bibliothèques. La nouvelle version va encore plus loin. En se basant sur le travail réalisé par la commission de conservation partagée, elle localise tous les périodiques conservés dans les

bibliothèques publiques et chez leurs partenaires.

C'est ainsi que Periodic est devenu un outil collaboratif de mutualisation, qui met à disposition de tous les usagers le travail réalisé par les membres des commissions de dépouillement et de conservation partagés des périodiques. Ces deux commissions, coordonnées par la cellule numérique du Service de la Lecture publique et par la Réserve centrale (Lobbes), se sont en effet très rapidement rendu compte que leur travail était complémentaire.

Un outil collaboratif de telle ampleur est possible grâce au travail des nombreuses personnes qui s'y sont investies et qui s'y investissent chaque jour, que ce soit pour développer l'outil, pour coordonner le travail de mise à jour ou pour veiller à sa cohérence. Il faut également souligner le travail des bibliothèques présentes au sein de ces commissions qui travaillent au quotidien sur Periodic. Leur implication et leur enthousiasme sont précieux pour avancer sur des chemins parfois escarpés. Le projet s'ouvre également à d'autres partenaires belges et français qui se sont engagés à conserver certaines revues.

Quelles sont les recherches possibles dans Periodic ?

Deux types de recherche sont possibles :

- › la recherche simple s'exécute à la fois sur les références des articles et des périodiques. Elle s'effectue sur un terme spécifique (par exemple : Érasme, guérilla, yoga, etc.) ;
- › dans la recherche avancée, l'utilisateur peut soit chercher la description d'un article publié dans un périodique, soit localiser un périodique présent dans les bibliothèques de la Fédération Wallonie-Bruxelles ou chez un de leurs partenaires. Il peut également combiner ces deux types de recherche en complétant différents critères de recherche, tels que le titre de l'article ou de la revue, le nom de l'auteur de l'article, des mots-sujets, la date d'édition de l'article, etc.

Un outil régulièrement mis à jour et en constante amélioration

L'outil est constamment alimenté et complété par les membres des deux commissions, et ce afin de mettre à disposition des internautes un contenu actualisé et de qualité. En outre, une seconde phase est prévue pour rendre l'outil encore plus performant.

Prochainement, une campagne d'information sera lancée auprès des bibliothécaires afin de leur présenter les richesses de son contenu et son mode d'interrogation. La présentation officielle de ce nouvel outil auprès du grand public aura lieu à la Foire du livre, en mars 2017.

Vous pouvez poser vos questions en envoyant un mail à periodic@cfwb.be. Nous comptons sur votre soutien pour promouvoir cet outil auprès de vos usagers.

Allez, on (pé)rioclique ! ●

Le centre de prêt de matériel de Naninne : de la PME à la caverne d'Ali Baba

À Naninne, le centre de prêt de matériel de la Fédération Wallonie-Bruxelles offre un service public de qualité à des milliers d'utilisateurs. De la tente robuste conçue sur mesure à la sono de pointe, en passant par le praticable ou la grille d'exposition. Reportage dans un lieu vivant et créatif où tout se crée et rien ne se perd.

« **C**elle-ci est revenue très sale, elle devra passer au lavage. Elle a par ailleurs été taguée. Mais, à première vue, elle est en bon état », explique un agent du service loisirs. « On devra facturer le nettoyage, pour le tag sur la tente 3, on verra », lui répond Olivier Pretto, le gestionnaire. Dans l'immense hall de 10 000 m² structuré en plusieurs espaces distincts, on s'active de part en part sur un petit air de radio libre. On soude, on découpe, on répare, on coud, on arrange... Entre la petite fourmière et la caverne d'Ali Baba !

Nous sommes à Naninne, près de Namur, au centre de prêt de matériel de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Un lieu encore méconnu du grand public

qui fête pourtant cette année ses 40 ans d'existence.

« Il a été créé par Marcel Hichter, un visionnaire, qui après la guerre 1940-1945 a eu l'idée géniale de récupérer le matériel militaire abandonné par les armées américaines et britanniques (tentes, piquets, casseroles, etc.) pour le mettre à disposition des organisations de jeunesse », explique Olivier Pretto.

Quarante ans plus tard, le centre s'est développé et s'est professionnalisé. Aujourd'hui, il assure près de 3 000 prêts par an et touche des milliers d'utilisateurs avec deux services phares : les loisirs (tentes, tables, chaises, podiums, etc.) et le matériel audiovisuel (sono, caméra, matériel de projection, éclairage, etc.).





Comme une PME

« Naninne, c'est comme une PME », résume en souriant Dany Redivo, contremaître au service loisirs. « Avec 59 agents qui vivent "en quasi autarcie" », ajoute le gestionnaire des lieux.

Cinquante-neuf agents pour gérer les prêts, les achats, les appels d'offres, la gestion quotidienne, les ateliers de fabrication et de réparation, et plusieurs métiers qui cohabitent (menuisiers, électromécaniciens, informaticiens, etc.) autour d'un projet commun « tourné à 100 % vers le public ».

Avec un financement mixte de la FWB assumé par différents départements (achats de matériel, frais de fonctionnement et de personnel, énergie, outillage, etc.). « Nous avons également une convention avec l'ONE qui a la tutelle des organisations de jeunesse. Avec une dotation de 400 000 €, nous avons un quota de production de tentes à respecter », explique le gestionnaire.

Désormais, le centre de Naninne est en plein redéveloppement.

« Dans les années 1980-1990, le centre a été longtemps sous-financé. Il a traversé des moments difficiles avec des problèmes internes de ressources humaines et une gestion très approximative. Désormais, on va de l'avant », explique la direction.

Un gros effort de qualité

En 2012, le centre a notamment été désigné comme entité pilote du Mouvement wallon pour la qualité, aux côtés de cinq autres organismes wallons (DG03, Awex-WBI, etc.). « Nous avons alors entrepris un gros travail autour de la qualité générale de notre projet », explique Sandrine Lizen.

Une déclaration de service aux usagers (DSU) a été créée, afin de fixer les engagements de part et d'autre.

Un audit interne a permis d'améliorer le fonctionnement du centre au

Un service public de qualité accessible à un large public. « Seuls les particuliers et les sociétés privées ne peuvent pas en bénéficier », explique Sandrine Lizen, chargée des relations publiques. « Toute ASBL, association de fait ou institution qui organise une activité socioculturelle peut solliciter un prêt. »

Un service par ailleurs entièrement gratuit. « L'usager doit simplement souscrire une assurance tous risques qui est proposée à prix démocratique. »

Maximiser les prêts

Pour les initiés (mouvements de jeunesse, clubs sportifs, etc.), Naninne, c'est évidemment « le » bon tuyau. « Au fil du temps, le monde associatif a appris à nous connaître, même si de nombreuses organisations ignorent encore notre existence. Nous devrions encore travailler la communication vers l'extérieur. En même temps, il ne faudrait pas un afflux massif de demandes, car nous n'aurions pas le matériel suffisant pour suivre derrière », ajoute Sandrine Lizen.

Proche des autoroutes E42/E411, à proximité de la N4, implanté dans un zoning facile d'accès, le centre FWB est plutôt bien situé. « Néanmoins, on constate que les usagers proviennent d'abord de la région de Namur et des environs », ajoute la direction.

Pour les autres, celles qui sont éloignées géographiquement, c'est parfois difficile de se rendre sur place. « Pour emprunter du matériel lourd et volumineux, il faut par ailleurs un moyen de transport approprié. Pour les petites structures, c'est parfois un frein », constate Olivier Pretto.

Quoi qu'il en soit, le centre tourne à plein régime. Avec des milliers de pièces en circulation 365 jours par an. Avec des prêts réalisés pour une durée variable : d'un jour à deux mois, voire davantage dans des cas spécifiques. « Nous cherchons à maximiser les prêts pour toucher un public large et diversifié. Sauf s'il s'agit, par exemple, d'un projet pédagogique à long terme, on évite les prêts de longue durée. »

► quotidien (organisation du travail, bien-être, sécurité et hygiène, etc.). « Jusque là, tout se faisait un peu de manière informelle et disparate. »

Trois valeurs prioritaires ont été mises en avant : le sens de l'intérêt général, la créativité et la responsabilité. « On s'efforce d'offrir un service public de qualité au plus grand nombre, de partir des idées des agents et de répondre de manière professionnelle à nos besoins. »

Dans le cadre du certificat européen de management EFQM, le centre a également développé plusieurs projets concrets, dont la mise en place d'un système de rappel par SMS.

« Nous étions confrontés à énormément de retards dans les retours de matériel, ce qui était très compliqué à gérer en temps réel. Avec ce système, on a vu une nette évolution, en passant de 25 % à 10 % de retards », se félicite la chargée de communication.

Autre initiative : l'ouverture d'une boîte à idées pour le personnel et la création d'un journal interne. « Quand une bonne idée est retenue, l'agent bénéficie de deux heures de récupération et son projet est mis en valeur dans notre publication. »

Une enquête de satisfaction a également été mise sur pied. Avec des retours plutôt encourageants : en 2015, le service de prêt était considéré comme « bon » par 57 % des usagers et « excellent » par 25 % d'entre eux. Et 96 % étaient prêts à recommander le service.

Tout est pensé pour durer

La grosse activité du centre de Naninne concerne la conception et le prêt de matériel de camping (tentes, lits de camp, stands, tables, chaises, etc.). Ici, ce sont des camps d'été pour les mouvements de jeunesse. Là-bas, les 24 heures vélo de Louvain-la-Neuve. Plus loin, une fête de quartier, une brocante ou un événement communal. Avec un

– Aujourd'hui, le centre assure près de 3 000 prêts par an et touche des milliers d'usagers avec deux services phares : les loisirs (tentes, tables, chaises, podiums, etc.) et le matériel audiovisuel (sono, caméra, matériel de projection, éclairage, etc.). –

stock qui fait l'objet d'une gestion rigoureuse et durable.

Fabrication, prêt, lavage, séchage, réparation, recyclage... Rien n'est laissé au hasard. Notamment en ce qui concerne les tentes (juniors et seniors), conçues de A à Z à Naninne.

« Nous avons établi un plan décennal de fabrication et de déclassement », explique le gestionnaire. Près de 2 000 tentes sont ainsi mises en circulation. Avec un pic de prêts durant trois semaines d'été : « Du 1^{er} au 15 et du 16 au 31 juillet, puis du 1^{er} au 15 août, c'est évidemment le grand chassé-croisé des camps qu'il faut gérer », explique Sandrine Lizen.

« Ici, c'est le hall de stockage et de prêt », nous explique Dany Redivo. Des centaines de tentes, de tables, de chaises sont minutieusement rangées en hauteur. « Tous les râteliers ont été fabriqués en interne. Rien n'est externalisé », se félicite le contremaître.

Des systèmes ingénieux pour empiler ces tonnes de matériel lourd et encombrant.

Plus loin, on découvre le stock d'armatures et de sardines pour les tentes. Ici encore, tout est fait main. « On récupère les déchets des toiles pour concevoir des sacs de rangement solides. »

Dans le hall voisin, il y a les praticables et les montants. Avec, ici aussi, une gestion particulière à l'aide de codes couleurs, de racks et des plans de montage pour les usagers.

Et puis, tout au fond, on devine un tas de tentes déclassées : « Quand elles

sont vraiment usées jusqu'à la corde et qu'il pleut dedans, on les met hors service », explique Dany Redivo. Les toiles sont alors réutilisées dans la filière éco-design ou dans un projet artistique, comme cette grande fresque réalisée par l'ASBL Etnik'art.

« Si nos tentes sont bien conçues et entretenues, elles peuvent durer des années. Nous en avons certaines qui datent de la fin des années 1960 », se réjouit le gestionnaire.

À l'étage, on découvre l'autre grande activité du centre de Naninne : l'atelier de fabrication des tentes. Des rouleaux de toile au produit fini, tout est conçu ici de manière artisanale. Les œillets, les sangles, les pièces de coin, les fenêtres... Tout est découpé, assemblé, cousu avec finesse. « Le moindre bout de toile est récupéré. » Avec du personnel qui s'est formé au fil du temps et qui dispose désormais d'un énorme savoir-faire. « Parmi les agents, il y a un ancien chômeur, un laveur de vitres, un magasinier... On travaille beaucoup la transmission et la formation », explique Dany Redivo.

La visite se poursuit, de l'atelier de soudure à la menuiserie. Avec toujours ce même souci du travail bien fait et de la débrouille.

Un formidable savoir-faire

Au service « audiovisuel », autre monde, même ligne directrice : servir le public, gérer le matériel « en bon père de famille », comme le résume Gilles Denis, assistant du contremaître.

Des rayons de pièces sont alignés sous nos yeux : haut-parleurs, micros, écrans plats, appareils photo, valises d'éclairage, caméras, vidéo-projecteurs... Du matériel de pointe, de grande valeur parfois, qu'il faut ici aussi entretenir, réparer, réutiliser : « On fabrique et répare les flight cases et les enceintes des baffles, explique Olivier Pretto. Et on mène une politique d'achat qui correspond au mieux aux besoins du terrain. »

Au service réparation, la moindre petite pièce électrique est exploitée. « Rien ne se perd et c'est le bon sens qui prime », insiste-t-on en interne.

Du bon sens, il en est aussi question du point de vue environnemental (tri des déchets, gestion de l'énergie, produits d'entretien écologiques, etc.). La chaufferie a également été récemment remplacée. « La chaudière est entièrement automatisée et dirigée au départ d'un ordinateur. On a également fait de gros efforts en matière d'isolation et de compartimentage du hall », explique Olivier Pretto. « Avec, au final, une économie d'énergie de 30 %. Dans sept ans, on aura résorbé notre retour sur investissement. »

Mess lumineux et jardinet bio

Au 4, rue des Reines-Marguerites, la direction veille également au bien-être de son personnel. Un mess lumineux et bien aménagé propose quotidiennement des plats chauds et froids. Un jardinet bio a été installé pour le personnel dans la cour intérieure du bâtiment et les légumes sont utilisés dans la cuisine interne. Des repas d'entreprise sont organisés de temps à autre. « On essaye que les agents se sentent bien, reconnus et impliqués. »

Impliqués dans un beau projet d'intérêt général qui, chaque jour, démontre son utilité. « Il suffit de parcourir notre livre d'or pour s'en rendre compte, se réjouit Sandrine Lizen. De la troupe scout à la petite ASBL qui devrait déboursier, par exemple, 100 € plus la caution pour louer un projecteur numérique, au club de foot qui organise sa brocante annuelle, on fait œuvre utile. » À la manière d'une PME efficace et créative, mais au service du bien commun. ●

INFOS :

Centre de prêt de matériel
de la Fédération Wallonie-Bruxelles
4 Rue des Reines-Marguerites
5100 Naninne
Tél. : 081/40 81 81
Site : www.cpm.cfwb.be



Des « Chasseurs de livres » aux Big Data

L'activité des « chasseurs de livres » est une très sympathique initiative belge qui rencontre un grand succès. Le projet est né cet été dans l'esprit d'Aveline Grégoire, directrice d'école à Farciennes. Il est issu de la conjonction d'un nettoyage d'été de la bibliothèque de l'école et d'une pratique du jeu *Pokémon Go*.

Aveline Grégoire, comme beaucoup de parents, joue à ce jeu avec ses enfants. Ayant remarqué le passage et l'afflux d'autres joueurs au niveau des Pokéstops et des arènes, elle a décidé de mettre le succès du jeu sur smartphone à contribution. Quelques mots d'explication s'imposent si vous n'avez jamais joué à *Pokémon Go*, car ces termes peuvent sembler étranges. Comme dans les autres versions du jeu vidéo *Pokémon*, l'idée est de récolter un maximum de ces créatures fantastiques aux formes, noms et caractéristiques variés. Le but du jeu est ensuite d'entraîner ces Pokémon par une série de manipulations, afin de faire évoluer leurs compétences. Les joueurs pourront alors faire s'affronter leurs Pokémon lors de combats. L'idée géniale de la déclinaison du jeu sur smartphone est d'avoir profité de la dimension nomade de l'appareil et de ses capacités de géolocalisation pour développer le concept de jeu en réalité augmentée. Plutôt que de se déplacer dans une pure géographie virtuelle, le jeu utilise les données cartographiques de Google Maps. Les joueurs doivent donc circuler physiquement dans les rues de leur ville ou village pour se déplacer au sein du jeu. Et la géographie du jeu reprend à l'identique celle qui entoure les joueurs. De plus, Google Maps propose un enrichissement de ces données cartographiques, qui est pleinement mis à contribution par le jeu. L'application de Google indique des lieux et des détails architecturaux intéressants, signalés et photographiés par ses utilisateurs. Ces emplacements, en addition avec d'autres déjà signalés



comme points d'intérêt par les utilisateurs d'un précédent jeu de la firme à l'origine de *Pokémon Go*, deviennent les fameux Pokéstops, où les joueurs peuvent obtenir des objets et bonus nécessaires pour avancer. Les arènes, où les joueurs doivent se rendre pour faire s'affronter leurs Pokémon, sont des lieux qui, statistiquement, ont été signalés et fréquentés par un maximum d'utilisateurs. Il s'agit souvent de parcs, squares ou monuments historiques.

Aveline Grégoire, voulant se débarrasser de livres de sa bibliothèque scolaire avant la rentrée, a décidé de les déposer dans ces sites à forte fréquentation, et le système a très bien fonctionné, car tous ont été très vite emportés.

Devant le succès de sa démarche, elle a décidé d'aller plus loin et de créer un groupe Facebook afin de diffuser la pratique. Le principe du groupe est simple : les participants abandonnent un livre quelque part en l'accompagnant d'un petit mot expliquant leur



démarche. Ils prennent une photo du livre abandonné et de son environnement direct et la postent sur le groupe Facebook en ajoutant le nom du village ou de la ville où il se trouve. La barre de recherche de la page Facebook permet aux chasseurs de retrouver les livres abandonnés dans leur région et de se mettre en chasse. Une fois le livre trouvé, le chasseur le lit, signale sur la page l'endroit où il l'a trouvé, laisse une critique et le dépose à l'endroit de son choix en recommençant le processus.

Le groupe Facebook a rapidement rencontré un grand succès et sa créatrice en a été la première surprise. Elle expliquait à la RTBF, peu de temps après à sa création : « Il y a deux semaines, je ne pensais pas que j'allais pouvoir créer ce groupe-là, c'est extraordinaire la vitesse à laquelle ça s'est enflammé. Je ne pensais pas que l'on allait dépasser les 300 à 400 membres. » Aujourd'hui, le groupe a presque atteint les 80 000 membres et des communautés similaires ont été créées dans d'autres pays. ▶



Un livre abandonné



► Le concept n'est pas tout à fait nouveau, il découle du fameux bookcrossing apparu il y a quelques années.

L'idée est sensiblement la même : les participants abandonnent un livre dans un lieu public avec un mot d'explication, en encourageant les personnes l'ayant trouvé à le lire et à continuer la démarche pour qu'il voyage le plus loin possible.

L'aspect communautaire existe également pour le bookcrossing, qui possède un site dédié à la pratique (bookcrossing.com). Il permet de recenser les utilisateurs et les livres (identifiés par un code) afin de suivre leurs déplacements à travers le monde. En 2015, le site dénombrait 1 400 000 membres et plus de 11 millions de livres voyageant à travers 132 pays.

La grande différence avec le bookcrossing est finalement l'aspect de chasse et la localisation géographique des livres à trouver. On retrouve là des caractéristiques assez proches d'une autre activité numérique en extérieur qui rencontre un succès grandissant : le géocaching.

Cette pratique, née au début des années 2000, a pu se développer avec la démocratisation des GPS portables et leur intégration dans les appareils mobiles. Le concept est tout simple : il s'agit de cacher un objet dans un lieu et de publier les coordonnées géographiques précises de la cache sur un site Web. Les participants pourront ensuite participer à cette chasse au trésor et es-

sayer de retrouver l'objet. Celui-ci est souvent sans valeur et c'est la chasse et la découverte du lieu qui sont la véritable récompense.

Comme pour le bookcrossing, la pratique s'est développée à travers le monde et il existe aujourd'hui plus de 2 500 000 géocaches actives.

En combinant les caractéristiques du bookcrossing et du géocaching, Aveline Grégoire a créé un concept proche de *Pokémon Go*. Certains l'ont d'ailleurs bien compris : plusieurs entrepreneurs l'ont contactée pour développer une application « chasseurs de livres » sur smartphone.

Mais loin de l'avenir commercial du projet, c'est la convivialité qui prévaut. Comme on peut le lire sur la page Facebook : « Et avant toute chose, et en toutes circonstances, on reste zen, on garde le sourire et on ne se prend pas la tête. Nous sommes ici pour nous amuser, lire, propager la lecture à travers la francophonie ! »

**Big Data, moteur de la
gouvernementalité algorithmique :
une conférence
d'Antoinette Rouvroy**

En décembre 2015, le cycle de conférences *Pour un numérique humain et critique*, organisé par Culture et Démocratie, en partenariat avec PointCulture, PAC, Cesep, Centre Librex, Gsara et la Concertation des centres culturels bruxellois, a débuté. Plusieurs rencontres avec des experts

ont amené le public à se questionner sur la manière dont le secteur culturel pourrait s'appropriier les différentes problématiques liées à l'environnement numérique.

Nous allons parler ici de la conférence *Big Data, moteur de la gouvernementalité algorithmique*. L'intervenante, Antoinette Rouvroy, docteur en droit et chercheuse FNRS à l'Université de Namur, y explique le fonctionnement du Big Data et comment les interfaces numériques façonnent une manière de penser.

Le Big Data est partout autour de nous, mais nous avons encore du mal à comprendre ses enjeux et ce que cela a changé au niveau de notre rapport au savoir et au réel. Les algorithmes de traitement de vastes quantités de données ont une certaine tendance à remplacer notre traditionnelle représentation du réel, qui se fait par le biais d'images et de l'imagination, par une accumulation de données purement numériques. Les données dites « brutes » sont des signes (dans le sens sémiotique) sans signification propre. Il faut en effet la nettoyer de son lien au réel (il faut par exemple la rendre anonyme) pour pouvoir la traiter au mieux.

Les données collectées par le Big Data sont multiples : on parle, par exemple de « soft data » composé de nos interactions sur les réseaux sociaux et sur Internet, de « hard data » composé de données officielles émanant des administrations, des métadonnées enrichissant les données collectées et enfin de toutes les données provenant des objets connectés qui nous entourent, tels que les caméras, les bracelets dédiés au fitness, les thermostats connectés, etc.

Il est devenu d'autant plus difficile d'échapper à cette collecte de données que ce sont de moins en moins des données véritablement personnelles qui sont collectées et de plus en plus de simples traces numériques. Toutes ces informations échappent d'ailleurs au régime de protection des données à caractère personnel. Antoinette Rouvroy

parle ici de simples « phéromones numériques ». Les données du Big Data gagnent en utilité quand elles voient leur nombre se multiplier, plus qu'en voyant leur qualité augmenter.

C'est un comportementalisme numérique : on va se concentrer sur les données en oubliant le monde physique et ce qui ne peut être calculable. Cette disparition du monde physique permet de s'écarter de la perception traditionnelle que nous avons de l'univers qui nous entoure. Car si notre perception est limitée au niveau sensoriel et temporel, il n'en est pas de même pour les algorithmes. Ils traitent un nombre énorme d'informations de manière simultanée et dépassent la question traditionnelle de temporalité en mélangeant le présent, les informations collectées dans le passé et les prévisions de l'avenir pour créer un autre temps, le « temps réel », qui traite les trois simultanément.

Cet écart par rapport au monde physique est, pour la chercheuse, le principal problème méthodologique de cette nouvelle forme d'analyse. En se basant sur des données purement numériques, les partisans du Big Data espèrent atteindre une plus grande objectivité, mais ils créent en fait une nouvelle subjectivité par manque de contextualisation des informations collectées. En effet, si on part, par exemple, d'une société dans laquelle il y a une inégalité entre les hommes et les femmes, les données statistiques vont être objectivées comme une situation de fait, sans réfléchir aux raisons sociologiques. Le fait d'anonymiser les données (pour des raisons légales) va complètement empêcher les possibilités d'analyses plus poussées et créer un biais dès le départ, ce qui crée au final une subjectivité conservatrice. On peut dire que le Big Data étudie le réel et essaye de l'optimiser, sans se demander si celui-ci pose des problèmes à la base qui méritent d'être pris en compte.

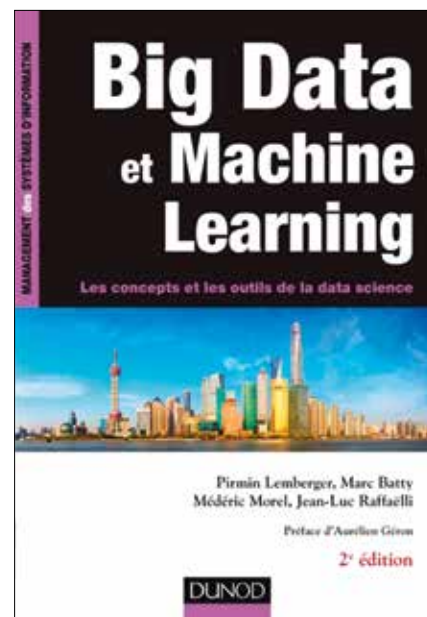
La thèse principale d'Antoinette Rouvroy est ce qu'elle nomme la « gouvernamentalité algorithmique ». Elle



parle ici de gouvernamentalité dans une vision qui ne concerne pas le gouvernement en tant qu'institution, mais dans une définition plus proche de celle de Michel Foucault, pour qui gouverne tout qui structure à l'avance les actions d'autrui.

Pour Antoinette Rouvroy, cette gouvernamentalité algorithmique consiste en un mode de gouvernement basé sur les données brutes et qui a pour but d'influencer les gens en modifiant de manière subtile leur environnement, afin de les pousser ou les décourager à avoir certains comportements. Cela se fait par exemple par le biais d'alertes venant de nos téléphones, GPS et autres objets connectés. Ces alertes sont censées influencer nos pulsions de manière préconsciente avant que nous commençons à réfléchir à ce que nous allons faire. Le plus souvent, ces influences se font dans le contexte d'une société néolibérale et dans un but de consommation commerciale.

Pour Antoinette Rouvroy, le danger principal vient du fait que le modèle de société produit par la gouvernamentalité algorithmique vide l'espace public au profit d'une bulle personnelle stérile. Le modèle d'analyse statistique utilisé dans le Big Data diffère des méthodes traditionnelles, par le fait que l'on ne



travaille plus avec des moyennes, mais avec une recherche de corrélations dans de grandes quantités de données. Cela modifie complètement le rapport des individus étudiés au reste du monde. On ne les fait plus entrer dans une moyenne ou une catégorie préétablie, mais on peut maintenant accumuler tellement de profils d'analyses différents sur un seul individu, qu'il devient sa propre norme. On crée alors un individu qui n'est plus qu'un consommateur, dont on a analysé les désirs afin de le pousser à consommer plus, créer plus de données et interagir avec d'autres pour les encourager à faire de même.

À l'inverse, Antoinette Rouvroy a tendance à définir l'espace public comme un lieu où nous sommes confrontés à des choses, des avis et des personnes qui ne sont pas prévus pour nous.

La solution pour échapper au lissage du réel créé par la gouvernamentalité algorithmique est, pour elle, de favoriser la vie organique, le corps physique, les événements de la vie, les liens réels ainsi qu'une utilisation du langage. Toute une série de choses qui ont tendance à ne pas créer de données numériques quantifiables. Pour résumer, il faut quitter notre vie numérique pour favoriser notre vie organique. ●

Wajd, musiciens syriens : mémoire vivante d'un pays en ruine

Les membres du groupe Wajd viennent d'Alep, en Syrie. Grâce à Musiq'3, leur premier album *Musiques d'Alep* est sorti en Belgique au printemps 2016. Musiciens amateurs ou professionnels, ils poursuivent leur pratique hors des frontières de leur pays en guerre. Rencontre avec le joueur d'oud Tarek Alsayed Yahya, qui habite à Anvers.

Khaled, Youssef, Fawaz, Tamмам et Tarek, cinq artistes formés à l'école de musique d'Alep et à l'académie de musique de Damas, se sont rencontrés avant la guerre en Syrie. Tous pratiquent une musique classique orientale avec leurs instruments spécifiques : un oud, un ney (une longue flûte en roseau), un qanûn (un instrument à cordes), une contrebasse et une basse. Après 2013, ils se sont dispersés et exilés en Europe. Le contrebassiste Fawaz est parti à Paris où se trouve sa famille. Youssef s'est exilé en Allemagne et les trois derniers, Khaled, Tamмам et Tarek, en Belgique. Pour ne pas oublier les morceaux traditionnels, ils ont réussi à reformer leur groupe sous le nom de Wajd. Le projet « Musiques d'exil » de la radio Musiq'3 leur a permis d'enregistrer un album composé de 15 titres : des chants religieux traditionnellement interprétés dans les mosquées et des morceaux composés il y a des siècles, des classiques de la musique orientale. Grâce à cette initiative, ils ont pu présenter leurs instruments et leur art dans des écoles bruxelloises. Aujourd'hui, ils continuent de se battre pour que vive encore ce patrimoine musical d'un pays en destruction.

À 38 ans, le joueur d'oud Tarek s'est installé à Anvers. Depuis la rentrée de septembre, il apprend son instrument à des élèves de l'école de musique de Saint-Nicolas, en Flandre orientale. Nous l'avons rencontré chez lui pour évoquer son parcours.



Khaled Alhafez

Quels sont les projets de l'ensemble Wajd ?

Nous travaillons pour multiplier les concerts et nous faire connaître. Nous avons plusieurs dates prévues en 2017. Nous commençons à avoir des demandes. Souvent, ce sont des personnes qui nous ont vus en concert à Saint-Nicolas, la ville où je vivais avant.

Pouvez-vous raconter votre parcours ?

Au départ, notre ensemble ne s'appelait pas Wajd. Nous avons créé le groupe en 2009. Je pense que j'ai rencontré Khaled en 2006. C'est à ce moment que nous avons décidé avec les autres musiciens de former un groupe. Durant un an, nous avons joué ensemble. Quand la guerre a commencé, chacun a suivi ses plans. Moi et Khaled, le chanteur, nous avons formé le duo Ramal.

Nous sommes venus en France pour un concert de Ramal en juin 2013. Finalement, nous sommes restés en Europe.

Aviez-vous prévu de quitter votre pays ?

La guerre avait commencé depuis un an. J'enseignais à l'école de musique d'Alep. En 2010, j'avais eu l'occasion de participer à un workshop avec des personnes du conservatoire de Calais. Vingt étudiants et cinq enseignants étaient venus à Alep. Ils nous ont invités en France pour un autre projet. Cette invitation tombait au bon moment. Je venais de perdre mon appartement et je vivais avec mes parents. Je devais quitter la ville. Nous sommes partis en Europe. Tamмам, le joueur de ney que nous connaissions déjà en Syrie, nous a rejoints un an plus tard. Tout le monde a pensé à sauver sa peau et à quitter le pays. Quand nous avons su que Youssef était en Allemagne et Fawaz en France, nous les avons appelés. Nous avons reformé et élargi le groupe pour l'appeler « Wajd », parce que certains ne voulaient pas reprendre le nom de Ramal. C'était une manière de recommencer à zéro. Le mot soufi « Wajd » signifie amour.

Comment avez-vous transporté votre instrument ?

Ils ne m'ont pas autorisé à partir de Syrie avec lui. J'ai acheté cet oud dans un magasin de lutherie à Alep. J'avais laissé trois ouds dans ce magasin en



Youssef Nassif

– Les morceaux n’ont pas de rapport avec la religion. [...] Même si les bombardements détruisent Alep, ils ne peuvent anéantir la culture. Nous avons l’opportunité de conserver ce patrimoine. –

TAREK



espérant les récupérer plus tard, par colis ou lors de mon retour. Lorsque la situation a empiré, je n’ai pas voulu questionner le vendeur à propos de mes instruments. Sa vie était en danger. Deux ans plus tard, il m’a appelé pour me dire qu’il lui en restait un seul et je suis allé le chercher au Liban. On ne trouve pas d’instrument de cette qualité ici. Peut-être en Allemagne, mais c’est plus cher.

Est-ce que vous avez rencontré des joueurs d’oud en Belgique ?

En Belgique, il y a peut-être six ou sept joueurs d’oud. L’un d’entre eux est flamand et s’appelle Tristant Driessens. Il travaille avec l’ASBL Muziekpublique.

Pourquoi avoir rassemblé la musique d’Alep dans un album ?

En fait, ce n’est pas vraiment de la musique d’Alep, car 60 % des habitants de la ville ne la connaissent pas. Ces textes

étaient chantés dans les lieux soufis, sans musique. Les musiciens n’étaient pas des professionnels. Les morceaux n’ont pas de rapport avec la religion. Cependant, les originaux ressemblent plus à des prières qu’à des chansons. Avec mes compagnons, nous avons découvert des poèmes et des textes vraiment très beaux et nous avons voulu les mettre en musique. Même si les bombardements détruisent Alep, ils ne peuvent anéantir la culture. Nous avons l’opportunité de conserver ce patrimoine.

Vos titres mélangent à la fois compositions et thèmes folkloriques.

Cela nous a pris trois mois pour choisir les morceaux. Nous avons dû inventer un autre répertoire. Ce fut un succès. Le plus dur était d’accomplir l’enregistrement de tous les titres en seulement trois heures dans les studios de Musiq’3, parce que c’était la seule opportunité.

– Le genre s'appelle le « mouachahate ». C'est plus de la poésie que des chansons. La signification des paroles n'a pas d'importance. Ça parle la plupart du temps d'amour et de vin. –

TAREK

► **Comment expliquez-vous votre musique à ceux qui ne la connaissent pas ?**

Le genre s'appelle le « mouachahate ». C'est plus de la poésie que des chansons. La signification des paroles n'a pas d'importance. Ça parle la plupart du temps d'amour et de vin. D'un point de vue musical, le « mouachahate » se décompose en quatre parties : A A B A. Le A n'est pas qu'un seul couplet, répété deux fois et, ensuite, B est différent. Le dernier A est le même couplet que le premier. Toutes les paroles sont en soufi.

Quelles sont les réactions du public belge ?

Il préfère l'improvisation. Dans la musique orientale, il n'y a que la moitié de ce que nous jouons qui est écrit. Le reste est de l'impro. Nous complons avec des ornements. Beaucoup de personnes s'interrogent sur le sens des paroles. On peut traduire, mais même dans le monde arabe, la moitié des personnes ne comprennent pas les textes. C'est un vieux dialecte qui n'est pas du tout utilisé dans le langage courant. Les réactions du public européen sont très différentes du public arabe. Les applaudissements clôturent chaque morceau, parfois même avant qu'il soit terminé.

Pouvez-vous expliquer le projet auquel vous avez participé avec d'autres réfugiés pour Muziekpublique, *Refugees for Refugees* ?

Nous sommes montés sur scène avec des musiciens d'autres pays pour récolter des fonds d'aide aux réfugiés. C'était très intéressant de confronter notre musique avec celle d'un chanteur originaire d'Afghanistan, des artistes irakiens, tibétains et belges. Cela nous change de notre style habituel, mais c'était une véritable découverte d'autres musiciens avec d'autres cultures. Moi

et Khaled sommes toujours en contact avec eux et jouons à l'occasion des spectacles ensemble.

Pensez-vous que vous auriez pu continuer à jouer de la musique dans votre pays ?

Non. D'après moi, la musique s'est arrêtée avec la guerre. Les gens étaient perdus à propos de tout. La première année, personne ne savait combien de temps ça allait durer, ce qui allait se passer... J'ai continué à enseigner à l'école de musique, mais c'était dangereux. J'ai tout quitté pour partir au concert en France. Mon père et ma mère sont toujours là-bas, mais mon frère avait déjà quitté le pays pour vivre à Dubaï.

Espérez-vous un jour rejouer à Alep ?

Oui, bien sûr. Par contre, je ne jouerai jamais au nom de ceux qui dirigent la Syrie aujourd'hui, au nom des combattants ou des soldats de Bachar El-Assad. Je ne jouerai pas non plus si Assad gagne la guerre. De toute façon, je ne serais pas autorisé. Les islamistes radicaux ne sont pas intéressés par la musique. Certains d'entre eux, les jeunes, ont voulu me prendre mon oud lorsque j'ai quitté la Syrie. D'après eux, la musique est un art interdit par le Coran.

Est-ce que la culture syrienne va s'enrichir grâce à l'exil ?

Avant la guerre, il y avait 24 millions d'habitants dans le pays. La diaspora représentait presque le même nombre de personnes en Amérique latine, en Péninsule arabique... Certains avaient quitté la Syrie pour des raisons politiques et des problèmes avec le prédécesseur d'Assad. Les autres sont partis pour trouver de meilleurs boulots. Mes deux frères et mes deux meilleurs amis ont quitté le pays dans l'espoir d'un

meilleur avenir professionnel. La Syrie était sur la route de la soie autrefois, nous avons reçu beaucoup d'influences turques, grecques... Les Syriens sont donc une population très mixte. Notre musique traditionnelle non classique traduit ces mélanges. Tous les morceaux joués par Wajd viennent d'Alep, mais ils ont des origines turques, égyptiennes ou libanaises. Nous les importons et les changeons dans le style de la capitale.

Quels sont les futurs projets de Wajd ?

Nous souhaitons donner d'autres concerts en Europe. Je pense personnellement que nous avons peut-être besoin de plus d'improvisation. J'aime bien la réaction des Belges ou des Allemands lorsque nous improvisons. J'ai l'impression que c'est le principal atout de notre musique. Il faut trouver comment le faire d'une manière orientale. Notre projet est donc d'améliorer cet aspect. J'ai des envies personnelles de composer avec l'un ou l'autre musicien.





Wajd, musiques d'exil

À votre avis, quel est le rôle de la culture dans la lutte contre les préjugés en Europe ?

Pour apprécier une culture étrangère, il faut d'abord s'intéresser à l'autre. Selon moi, les Européens sont des personnes très tolérantes. Ils testent tout, la nourriture chinoise, japonaise, indienne et africaine. Ils sont prêts à écouter de la musique latine, africaine, asiatique, etc. Je pense que la plupart de ceux qui viennent nous voir en concert sont prêts pour ce type de musique. Ils ont l'esprit ouvert. Les autres, je ne sais pas. Si tu as déjà des difficultés à accepter quelqu'un, c'est difficile d'en faire autant avec sa culture. Précisément parce que tu ne l'aimes pas à la base à cause de cette culture.

Peut-être est-ce de l'ignorance...

Les Européens lisent beaucoup. Je ne crois pas à cette histoire de méconnaissance. Les gens lisent, mais pas forcément les bonnes sources et les bons médias. Si on veut savoir, on peut. Ils

ont peur des réfugiés de culture arabe qui arrivent. Le problème c'est qu'ils ne connaissent pas cette culture et ne prennent pas la peine d'en savoir plus.

Est-ce qu'un projet musical comme le vôtre peut changer les choses ?

Je l'espère. Il faut donner l'opportunité aux personnes de venir nous voir. Nous sommes Syriens et musiciens. Cela donne une autre image de notre pays. Nous ne sommes pas faits que pour porter des fusils. Nous pouvons aimer, danser et chanter. ●



Tamмам Alramadan

INFOS :

L'album *Musiques d'Alep* de l'ensemble Wajd, composé de 15 titres, est disponible sur www.outhere-music.com/fr ou sur Amazon au prix de 19,00 €.



© Filip Vanzieleghem

Mauro Paccagnella :

du local au global

ou quand l'action nourrit la pensée

Projet pilote, la résidence artistique de Mauro Paccagnella au centre culturel Jacques Franck, entamée en janvier 2016, éclaire l'institution de l'intérieur.

« **D**ans mon parcours, j'ai été proche de plein de théâtres, mais je n'avais jamais eu de résidence artistique. »

Mauro Paccagnella, né en 1964 en Italie, formé à l'architecture et à la danse à Padoue et Venise, Belge d'adoption, « de cœur, de vie » depuis 25 ans, interprète pour plusieurs chorégraphes (Frédéric Flamand, Olga de Soto, Karine Pontiès, Caterina Sagna, etc.), révèle sous nos yeux la danse de son cru : hybride, irrévérencieuse, foncièrement ludique. À son premier collectif « Un Œuf is Un Œuf » – qu'il fonde en 1993 avec Gilles Monnard et Joz Deconinck – succède, en 1998, la compagnie Wooshing Machine.

« La proposition de Sandrine [Mathevon, animatrice-directrice du centre culturel Jacques Franck] était une première », sourit le danseur, acteur, performeur et chorégraphe. Une première résidence artistique, donc, qui devait à l'origine courir sur deux années calendrier à dater du 1^{er} janvier 2016.

Dans le viseur, alors, il y a la Zinneke Parade – et son thème « Fragil » –, le 21 mai, puis les 800 ans de la fondation du village d'Obbussel, ancêtre de la commune de Saint-Gilles, célébrés le 18 septembre. Deux événements auxquels Mauro participa à sa façon : le premier par un prélude en forme de réflexion participative, l'installation *FTI* (Fragility Training Institute), conçue par Mauro Paccagnella et Éric Valette, et selon laquelle « la fragilité nous rend sensible, à l'écoute. La fragilité nous rapproche des autres comme de nous-mêmes. La fragilité s'apprend, se travaille, se cultive ». Le second à travers la galvanisante et hilarante performance des *Magnificent 4*, précédée d'une série d'ateliers « clapping » dont les participants accompagnèrent les performeurs sur scène, parmi la foule impressionnante de cet anniversaire.

Carte blanche et cahier des charges

Or, désormais en résidence, l'artiste n'était pas invité que pour enluminer ces moments forts de l'année. Côté



Overthetop © Stéphane Broc

budget, d'abord, lui revient le solde (non encore alloué à des spectacles programmés) des 18 000 € attribués au lieu pour le secteur de la danse par la COCOF, soit environ 12 000 €. Et avec ça ? Une carte blanche, assortie tout de même d'un cahier des charges : « Le projet doit intégrer des spectacles qui font des entrées (donc des recettes), et des ateliers avec des habitants. »

« Dans cette carte blanche, raconte Mauro Paccagnella, j'ai essayé d'inscrire un processus, quelque chose qui circule, mais qui doit passer par moi – comme un catalyseur. J'ai réfléchi à comment installer une présence régulière, avec des propositions différentes, mais identifiable comme un tout. On a intitulé cette formule *Les lundis de Mauro*, car l'essentiel des rendez-vous (les éditions successives du Zootrop Kabaret, les activités en atelier, etc.) se passe le lundi. L'idée était de créer un axe de lecture pour l'année. » Année solaire ici, plutôt que saison.

La danse pour respirer et regarder autrement

« Les ateliers participatifs s'organisent pour la plupart avec des associations liées à la cohésion sociale », souligne-t-il. « Il y a en particulier une fidélité avec deux groupes : Notre Cercle, maison de retraite où j'interviens deux jeudis par mois, avec des

personnes dont certaines ont plus de 80 ans, et c'est magnifique... Et les élèves d'un cours de français pour étrangers qui dépend du CPAS. »

S'ils ont bien sûr à voir avec le mouvement, ces ateliers ne peuvent s'appuyer sur une technique corporelle, chorégraphique, ou des prérequis de cet ordre. « Il faut essayer d'aller chercher une organicité, une circulation, une amplitude dans le geste, qui laisse de la place pour soi, pour l'expression de soi. Je reste très attentif aux exigences de chacun, à rencontrer l'autre (et soi-même) dans la reconnaissance de ses possibilités, afin de laisser sortir de nouvelles énergies. En somme : considérer la danse comme un vecteur pour respirer autrement, regarder autrement. Et ça fonctionne ! Grâce, notamment, au temps qu'on y accorde... »

Si, à ces déjà nombreuses activités, l'on ajoute les reprises de *Siegfried forever* et de *Overthetop*, deux pièces de la compagnie Wooshing Machine, l'implication se révèle bien plus large que le cadre établi au préalable, y compris en matière de budget. « J'ai réinjecté plus du double de ce que j'avais reçu », relève le danseur-chorégraphe, qui a pu obtenir des fonds complémentaires auprès de l'échevin de la Cohésion sociale de Saint-Gilles, du ministère de la Culture et de Charleroi Danses. « En résumé : la compagnie a investi dans l'outil. »



Mauro Paccagnella © J. Pohl

L'échange horizontal

Pour la suite, l'artiste résident avait des envies, des projets, des doutes aussi. Développer, par exemple, avec à nouveau le plasticien et performeur Éric Valette, le concept du *FTI*, « avec encore des ateliers, mais sur un mode horizontal, d'échange plutôt que de transmission, et une sorte de module, d'outil que d'autres artistes puissent reprendre ». Tout ça se traduisant par « peut-être une brochure, une vidéo, une présentation de l'échange, mais sous une forme non spectaculaire ». Ainsi envisageait-il la seconde année de sa résidence, avant d'y renoncer, pour cause, entre autres, d'intensification des projets et tournées de sa compagnie.

Quant à la réalité saint-gilloise – cette commune de la Région bruxelloise, « ce quartier vivant, moite, centrifuge » où est implanté le Jacques Franck et où vit, en proche voisin, Mauro Paccagnella –, il aurait rêvé de l'emmener « vers d'autres centres culturels, en Wallonie ». Au risque d'avoir à faire face à de la distance, sinon de la méconnaissance, voire de la méfiance.

Curiosité/frilosité

Happy Hour, par exemple, cosigné et interprété par Mauro Paccagnella et Alessandro Bernardeschi, a été présenté à la dernière édition en date de ProPulse (plateforme des arts de la scène de Wallonie-Bruxelles, en février 2016, aux Halles de Schaerbeek), devant plus

de 170 programmeurs. Pour quelles retombées ? Trois semaines de franc succès au théâtre des Doms, à Avignon (bit.ly/HappyHourLLB). Et en-dehors de cela : une date au centre culturel régional du Centre, à La Louvière, et deux dans le cadre du Festival Charleroi bis-ARTS. « C'est bien, mais c'est peu. » Pourtant, à La Louvière, la représentation avait été accompagnée d'ateliers-rencontres pour les jeunes spectateurs, et suivie avec « de grands enthousiasmes, y compris parmi les plus âgés. Il y a du bon dans cette prise de risque, d'amener un spectacle comme celui-là [une forme résolument contemporaine et hybride, entre danse, théâtre, performance, mais aussi singulièrement accessible, N.D.L.R.] vers un tel public », salue Mauro Paccagnella.

La curiosité, on le sait, se concentre autour de nos territoires, plus ou moins élargis selon que l'on a ou non l'habitude de se frotter au spectacle vivant. « Or je constate toujours une grande frilosité des programmeurs de centres culturels envers la danse contemporaine. »

Une distance prudente, circonspecte, qui dans les faits contredit la priorité à « l'artiste au centre » posée par la ministre Joëlle Milquet et reprise par celle qui lui a succédé à la Culture, Alda Greoli.

L'artiste (en résidence) au centre (culturel)

L'artiste au centre ? « Oui, faisons-le ! » lance Mauro. « Mais il faut s'en donner les moyens. L'artiste ne peut ni ne doit s'imposer le rythme interne à un centre culturel. C'est l'inverse qui doit se produire : que la structure adopte le rythme de l'artiste. Penser le rôle de l'artiste dans la société est nécessaire, de même que l'est, pour cela, le soutien des pouvoirs publics. Mais c'est une petite bataille de pauvres, où chacun essaie de faire ce qu'il peut. On est tous de bonne volonté... »

L'artiste (en résidence) au centre (culturel), voilà tout le sujet. Pour le danseur et chorégraphe, c'est vital.



C'est aussi, *de facto*, l'occasion d'une sorte d'audit éclairé. Car l'artiste, outre sa carte blanche – qui suppose confiance et liberté –, a accès à tous les aspects du fonctionnement du centre culturel. L'action et l'observation vont de pair. « Par rapport à “bouger les lignes”/l’“artiste au centre”, je me suis vraiment senti là-dedans », souligne-t-il. « Structurellement c'est autre chose, pas par manque de volonté, mais faute de moyens, une fois de plus. »

Aux yeux du chorégraphe, l'une des pierres d'achoppement est la trop faible perméabilité – concept sur lequel justement se fonde tout son travail de créateur –, le défaut de visibilité du C.C.J.F. « Un estomac magnifique, très actif, mais tout au bout d'un long couloir dont l'entrée est coincée entre une boulangerie et un supermarché. Comment se fait-il que, sur le parvis tout proche [poumon de la vie saint-gilloise, avec ses nombreux bars, restos, commerces, et son marché presque quotidien, N.D.L.R.], aucun dispositif ne soit prévu pour informer la population des activités du centre culturel ? Qui, dans le quartier, sait tout ce qui se passe là, à l'intérieur ? C'est une discussion, importante, à avoir avec les autorités locales. »

Un concept à retester, repenser, renommer

Héritiers d'une histoire trouvant ses origines dans les mouvements socio-culturels des années 1970, les centres culturels sont, comme l'indique la Fédération Wallonie-Bruxelles, « les

premiers lieux de rencontre entre la culture et les citoyens sur le plan local ».

Voilà qui ramène Mauro Paccagnella à la cruciale articulation du local et du global, de l'artiste et de la société. Pour lui, « le concept de centre culturel est à retester dans cette perspective –, car même un public local, aujourd'hui, est aussi nécessairement inscrit dans le global ».

Outil aux tâches si vastes dans un cadre si strict (en termes d'emploi, de moyens, de cahier des charges), au public si varié, le centre culturel est supposément connecté avec son environnement : le quartier, la population dans sa diversité socioéconomique, la ville, le monde artistique. Cette interface a cependant surpris Mauro Paccagnella, lors de cette année de résidence, par son manque de porosité.

« Peut-être que le centre culturel n'est pas – ou plus – un outil suffisamment vif pour soutenir ça : l'artiste au cœur. Pour que ça continue, il faut davantage d'échange, de réflexion partagée. Je ne prétends pas apporter la solution à un problème qui n'a pas été réglé au cours des 40 dernières années. Mais j'ai mis les doigts dedans, j'ai vu les contraintes, de l'intérieur. J'ai vécu et éprouvé et compris l'étroitesse des moyens. »

Fraîcheur, utopie, identité

Son implication en témoigne : malgré ses réserves, prendre part à ce projet pilote aura eu « quelque chose

de spécial, de précieux » aux yeux de Mauro Paccagnella. « C'est mon quartier depuis très longtemps. Cependant, j'avais toujours senti avec le Jacques Franck une distance – que j'ai coupée avec beaucoup de plaisir ! »

Pour l'avenir des centres culturels en général, et de celui-ci en particulier, « on ne peut pas faire l'économie d'une réflexion en profondeur. Il faut insérer de la fraîcheur, de l'utopie. Soulager ces structures d'une charge excessive par rapport à leurs moyens. Peut-être que ça doit passer par un changement de cap. Voire un changement d'appellation : le nom de centre culturel est porteur de connotations désuètes, d'une sociabilité qui a mué. Les activités liées au local, essentielles, doivent perdurer, mais je crois qu'il y a un changement à apporter pour effacer la vieille image, au profit d'une identification plus profonde, plus forte, plus nette, plus singulière, qui puisse s'inscrire dans le global et davantage répondre aux besoins d'aujourd'hui ». ●

INFOS :

- Les centres culturels de la FWB en vidéo : <https://vimeo.com/156382490>
- Le décret du 21 novembre 2013 régissant les centres culturels (en vigueur depuis le 1^{er} janvier 2014)
- La compagnie de Mauro Paccagnella : <http://wooshingmachine.com/>
- The Magnificent 4, vidéo : <https://vimeo.com/56850696>

À Walcourt, la culture combat les préjugés

En novembre 2015, l'ouverture de deux centres de demandeurs d'asile à Chastrès et Thy-le-Château secouait la commune wallonne de Walcourt. Lors d'une réunion d'information organisée par la bourgmestre Christine Poulin (PS), les réactions vives d'une certaine partie de la population ont marqué les esprits et attiré les médias. Plus d'un an après, les 220 candidats à l'asile sont tous partis. Durant leur séjour, le centre culturel a mené des activités pour rapprocher les gens de la région et les réfugiés.

« **L**e projet, c'est plein de réfugiés qui veulent faire comprendre qu'ils ne sont pas là pour rien. Il existe des gens qui veulent bien d'eux, et qui veulent rester avec eux. Ils ne sont pas tout seuls. » « C'est pour faire aussi comprendre que ceux qui n'aiment pas les réfugiés ont de très mauvaises raisons. » Ces quelques phrases sont celles de jeunes adolescentes de Walcourt. De septembre à fin octobre 2016, elles ont participé à l'atelier créatif *Droits dans les yeux* avec des enfants de leur âge arrivés de Turquie, d'Irak et d'Afrique. Pendant des semaines, ils ont discuté, pris des photos, écrit des textes dans le but de conserver tout ce travail pour l'exposition d'Amnesty International *Droits dans les yeux*, reçue à Walcourt en décembre.

Cette rencontre est une initiative du centre culturel de la commune. Tout est parti d'une polémique après l'annonce de la création de deux centres d'accueil dans des anciennes maisons de repos de la commune en novembre 2015. Dépassé par la crise de l'asile, le gouvernement fédéral lance des appels d'offres pour implanter des centres d'accueil d'urgence. Chastrès et Thy-le-Château doivent recevoir plus de 200 personnes. La bourgmestre Christine Poulin (PS) décide d'informer la population lors d'une rencontre. Or, celle-ci ne se passe pas comme prévu. « On avait pressenti que des gens contestaient l'arrivée de réfugiés à Walcourt via les réseaux sociaux », se souvient Sabine Lapôtre, la directrice du centre culturel. « La salle était bondée de monde. Des représentants de Fedasil et les autorités





communales étaient là pour expliquer et apporter des réponses aux citoyens qui se posaient des questions. Mais une série de personnes ne voulaient pas entendre parler du projet et ils ont tout fait pour empêcher la bourgmestre de parler. Ils l'ont interrompue, ils ont déposé une pétition, certains crachaient par terre... Ça s'est très mal passé et il y a eu beaucoup de violence verbale. Ceux qui cherchaient des infos n'ont pas eu de réponse. »

Les médias régionaux et nationaux relayent la contestation. D'autres citoyens de Walcourt sont choqués par les propos haineux et racistes de leurs propres voisins. La deuxième réunion à Thy-le-Château se déroulera sur le même ton, infiltrée par des individus d'extrême droite extérieurs à la commune et cette fois encadrée par des renforts policiers. « Quelque part, ça a été comme un électrochoc qui a induit une réaction opposée », poursuit la directrice. « Dès le lendemain, une page Facebook d'entraide aux réfugiés s'est ouverte. Ça a clivé la population de toute la région. »

À ce moment-là, Walcourt se partage en deux camps : les personnes favorables à l'accueil des réfugiés et les personnes contre. L'heure n'est plus à la discussion, puisque la décision est déjà prise. Les centres d'accueil ouvrent et la commune compte 220 habitants supplémentaires. Ces nouveaux arrivés sont principalement des familles, aucun mineur non accompagné, ni de jeunes hommes seuls.

Rapidement, les préoccupations laissent place à l'urgence. Il faut organiser la scolarisation des enfants dans toutes les écoles de la commune et celle des adolescents dans les établissements secondaires plus loin, à Florennes ou Charleroi. Un réseau de bénévoles se construit et la première réunion se déroule au centre culturel. « Le centre a juste fait le nécessaire pour que cela se passe bien, mais ce sont les citoyens eux-mêmes qui se sont organisés au sein d'un collectif pour récolter les dons de matériel ou donner des cours de français pour les adultes, etc. Ce travail des bénévoles a duré jusqu'à la fermeture des deux centres. »

Des activités d'intégration dans la commune

Début novembre 2016, les demandeurs d'asile ont quitté Walcourt pour aller vers d'autres structures d'accueil ou des centres Fedasil en Belgique. Durant 12 mois, des liens se sont tissés. « Il n'y a pas eu d'incidents importants », constate Sabine Lapôtre. « Finalement, tout s'est bien passé. Au début, plein d'histoires se racontaient sur le dos des réfugiés. Petit à petit, les rumeurs étaient démenties et elles se sont estompées. »

Interpellé par de nombreux habitants, le centre culturel devait agir. Son objectif ? Rapprocher la population des réfugiés. « Notre première action était de mettre en place une formation pour les responsables de deuxième ligne, l'administration communale, les agents de quartier et les instituteurs. Nous avons arrangé un temps de rencontre un mercredi après-midi pour diffuser des informations sur la vague migratoire afin qu'ils aillent eux-mêmes informer les personnes. »

Au mois d'avril, l'équipe a organisé une quinzaine sur l'émigration pour parler du départ des Belges à l'étranger, avec l'exposition d'Anne Morelli faite par l'association du CIRÉ : *Les émigrants belges d'hier, un miroir pour aujourd'hui...* « Au programme : une conférence avec Anne Morelli, une projection au cinéma, des visites d'expo, un vernissage avec des ateliers cuisine avec des personnes des centres. Durant cette quinzaine, le but était de travailler avec la population et les jeunes pour qu'ils comprennent le phénomène migratoire et qu'ils en aient moins peur. »

Le conseil des jeunes de la commune s'implique dans l'événement. Les membres se forment pour guider dans cette exposition qui dresse un parallèle entre les départs des Belges à l'étranger et les migrants d'aujourd'hui. « C'était intéressant, parce que les médias en ont parlé. Au cinéma comme à la conférence, nous avons touché des gens très heureux que ça se passe. »

► Malheureusement, la plupart étaient déjà convaincus. »

Dans la petite cité médiévale, le centre culturel coordonne des activités au centre d'expression et de créativité. De manière naturelle, quelques femmes et enfants des centres d'accueil se sont inscrits aux cours. « Une musicienne a proposé de ramener des femmes des centres. Elles sont venues et revenues et nous avons mis en place un programme pendant 10 à 12 semaines entre janvier et Pâques. Nous avons donc engagé un animateur supplémentaire pour les enfants, afin de les occuper et d'offrir d'autres activités. Il a donné des cours de breakdance. Cet atelier était totalement mixte avec des enfants réfugiés et les autres. Ils ont fait du dessin, de la danse, parce qu'ils n'avaient pas besoin de langage pour se comprendre. »

Une rencontre entre des jeunes d'ici et d'ailleurs

Le dernier projet mené par l'équipe se clôture en décembre, avec l'exposition d'Amnesty International *Droits dans les yeux*. Sabine Lapôtre et les animatrices du centre culturel ont trouvé comment lier l'expo avec un atelier rassemblant tout le monde. « Nous souhaitons travailler sur les préjugés. La grande leçon de tout ça, c'est qu'à partir du moment où on rencontre des personnes étrangères et qu'on accomplit quelque chose avec elles, le regard change. Ce n'est plus seulement un beau discours. C'est le fait de s'associer et de partager. Nous avons déjà fait ce constat lors d'un atelier cuisine. »

La rencontre des quatre adolescents demandeurs d'asile de 12 à 18 ans avec les cinq autres jeunes a débuté par une séance photo dans la ville. Au départ, les animateurs veulent mener une activité en lien avec l'exposition d'Amnesty International *Droits dans les yeux*, autour du regard et de la rencontre avec l'autre, avant que les centres d'accueil ne ferment en novembre.

L'animatrice du centre culturel Dorothée Dujeu était présente



lors des ateliers où chacun se révèle en français. « Ils ont commencé par simplement découper des regards dans des magazines pour exprimer leurs sentiments face aux images. On l'a fait ensuite avec les enfants face à face. Après ces deux séances de rencontre, ils ont pris les appareils photo jetables pour prendre des photos dans le parc. Il y a eu un déclic. Les enfants ont appris à se connaître petit à petit. » Après quelques balades dans les bois de Chastrès et des séances de découverte de l'autre, les jeunes deviennent amis. Ils s'ajoutent sur les réseaux sociaux. « On a travaillé sur le rêve », raconte Dorothée Dujeu. « Là, on se rend compte que ces enfants ont les mêmes rêves que nos gosses : lui veut avoir une belle voiture plus tard, elle souhaite devenir avocate... »

Mais il y a un léger problème : les responsables du centre culturel s'aperçoivent qu'ils ne peuvent pas utiliser les photos des jeunes demandeurs d'asile. Personne ne doit savoir qu'ils se trouvent en Belgique, pour des raisons politiques ou parce que des proches pourraient se trouver en danger dans leur pays d'origine. Le centre d'accueil et les éducateurs ne donnent pas l'autorisation. Cet inattendu bouleverse le programme du centre culturel, qui souhaitait utiliser les photographies des jeunes dans l'exposition.

Les encadreurs ne sont pas à court d'idées et détournent l'interdit en prenant les jeunes de dos et en gardant leurs mots et textes. « On a fait une petite vidéo montage avec des photos,

et les ados de Walcourt ont lu tout ce qui avait été écrit au cours de l'atelier. On est en train de monter la vidéo. On va l'envoyer pour des concours et elle sera projetée lors de la fête du 10 décembre. »

Lors de cet événement, Walcourt prend le titre de « Ville lumière » grâce à Amnesty International. Les phrases des réfugiés interpellent la population lors de la balade du centre culturel jusqu'à l'Hôtel de Ville. Parce que le but est surtout de partager l'expérience des jeunes afin que cela touche leur famille entière. « L'idée, c'est qu'ils puissent exprimer ce qui leur est arrivé et raconter leur rencontre avec des ados comme eux. En espérant que cela sensibilise la population par rapport à la peur de l'autre, au regard de la personne étrangère. »

Les préjugés ont la peau dure, même chez les participants aux activités. Dorothée Dujeu se rappelle d'une petite fille qui l'interroge après l'annonce du départ des demandeurs d'asile : « Alors, les vieilles personnes vont pouvoir revenir ? » « Elle pensait qu'on avait enlevé des pensionnés du home pour mettre des réfugiés à la place. À ce moment-là, on s'est dit qu'il y avait encore du travail ! »

Du côté des nouveaux arrivants, la parole a mis du temps à se libérer. « Une des jeunes filles de 18 ans ne parlait pas français, ou très peu. D'origine turque, elle ne pouvait plus être scolarisée par l'État belge. Elle restait toute seule dans sa chambre et sans réelle possibilité de progresser en français, comme elle n'allait pas en cours. » D'où la nécessité d'utiliser d'autres moyens pour s'exprimer, des médias comme la photographie, la vidéo ou l'écriture. Les arts se sont révélés comme un second langage.

Le départ des 220 personnes a été dur pour les jeunes, les bénévoles et les habitants de la commune qui s'y étaient attachés. Le centre culturel de Walcourt espère, avec cette expérience et l'événement du 10 décembre, inspirer d'autres acteurs culturels en Belgique. ●

Médiathèmes

L'aventure commence comme une histoire de bon voisinage et d'intérêts communs bien compris. Il y a d'abord une envie.

L'Institut des arts de diffusion de Louvain-la-Neuve (IAD) produisait en interne des conférences pour ses étudiants. Voulant élargir l'audience, l'envie vient de quitter les murs de l'école pour intégrer des espaces culturels avec un partenaire extérieur au monde académique, de sortir d'un discours univoque *ex cathedra*, de se rapprocher des auditeurs. « Le dessein était, dans le cadre du troisième pilier des écoles supérieures, c'est-à-dire le service à la société, d'ouvrir ces conférences à la fois pour présenter ce que proposait l'IAD comme formation et la détermination de rencontrer d'autres publics avec des sujets qui peuvent être extrêmement pointus, mais accessibles au grand public », nous dit Olivier Poncelet, chef du bureau d'études et responsable des Médiathèmes pour l'IAD. L'opportunité est venue du voisin immédiat de l'école sur la place Galilée de Louvain-la-Neuve : la Médiathèque. En plein travail de préparation de la mutation vers PointCulture, le responsable d'alors cherchait à nouer de nouveaux liens avec son environnement. Très vite, les futurs partenaires décident, avec l'aide de Larsen, de tenter une première expérience, sous le nom de *Rencontres des calés* (décalées). Ainsi, le 13 mai 2011, David Bartholomé (Sharko) ouvre le cycle avec *Psychologie et inspiration dans le domaine artis-*

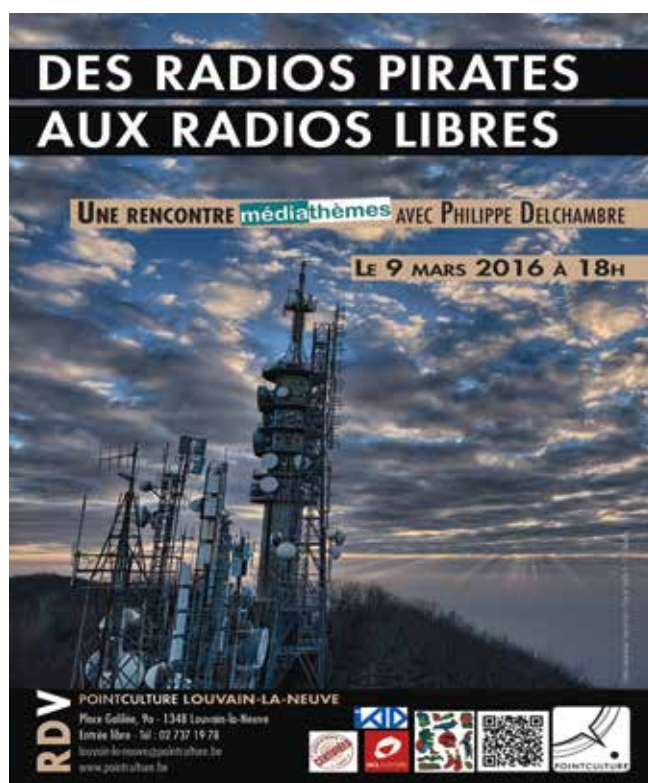
tique. Plus tard viendront Nicolas Dekmyn avec *Les machines à voyager dans le son : une approche historique des musiques électroniques en lien avec les cultures de la nuit*, ou Jacques Siroul avec *Musique et technologie du son : l'enregistrement musical de Beethoven à Michaël Jackson*. Devant le succès rencontré, il est rapidement décidé de continuer l'expérience.

« La vocation de PointCulture est de créer un lieu de réflexion où nos publics peuvent s'approprier l'art et la culture et questionner leur propre relation à l'art en explorant les problématiques qui l'animent », nous dit Sylvain Isaac, nouveau responsable du PointCulture de Louvain-la-Neuve. « L'IAD nous apportait un carnet d'adresses qui nous était difficilement accessible, une réflexion de haut niveau sur les enjeux

des médias qui étaient au cœur de notre métier. »

Un cahier des charges est élaboré. En premier, les conférenciers devaient utiliser des médias (images, son ou multimédia). De ce point de vue, l'exemple le plus « hype » a été la rencontre entièrement en webcam avec le musicien belge Jean-Marie Mathoul et le musicien italo-anglais Calogero Marotta de « 48 Cameras », un collectif musical et international qui s'échange des fichiers musicaux par internet de home studio en home studio.

Autre exigence, le public devait sortir la tête pleine d'informations, de connaissances des enjeux, d'idées nouvelles sur le sujet abordé. Il doit aussi avoir la possibilité de réagir, d'interrompre. Certains orateurs étaient



**DÉCENTREMENT ET RÉENCHANTEMENT :
LE FIELD RECORDING POUR UN NOUVEL
USAGE SONORE DU MONDE**

CONFÉRENCE médiathèmes **AVEC ALEXANDRE GALAND**

LE 16/11/2016 À 18H30



RDV POINTCULTURE
Place Galilée, 9a - 1348 Louvain-la-Neuve
Entrée libre
louvrein-la-neuve@pointculture.be
www.pointculture.be

médiathèmes KID POINTCULTURE

LE DOSSIER DE MARI S.

PROJECTION ET RENCONTRE AVEC OLIVIA MOLNÀR

LE 4 MAI À 18H



RDV POINTCULTURE LOUVAIN-LA-NEUVE
Place Galilée, 9a - 1348 Louvain-la-Neuve
Entrée libre - Tél : 02 737 19 78
louvrein-la-neuve@pointculture.be
www.pointculture.be

médiathèmes KID POINTCULTURE GIRCAM

► ravis que l'on réagisse durant leur intervention. Mais cela peut aboutir à des situations très dynamiques. Thomas Simonis (RTL) venait parler de la programmation musicale en radio. Le public rassemblait des étudiants IAD de certificat en animation radio et d'autres étudiants en management en production musicale, ainsi que des personnes qui voulaient savoir comment étaient sélectionnée la programmation, et quelques musiciens. Les intérêts des uns et des autres étaient divergents, le manager d'artiste a envie que son artiste passe en radio et le programmeur radio veut sa liberté, ou n'a pas sa liberté parce que la radio a une couleur éditoriale précise. Les échanges ont été vifs. La rencontre avec Gilbert Lederman, responsable du département francophone d'Universal Music Belgique, *Le secteur de la musique en mutation : comment sortie du brouillard*, a amené un public record. Il y eut beaucoup d'affects entre les tenants de

l'industrie musicale, qui permet à des artistes de percer et de gagner convenablement leur vie par leur art, et les tenants des petits labels artisanaux et les artistes émergents en recherche de notoriété, de moyen de pratiquer leur art et de pouvoir en vivre. Ce fut une discussion très énergique, mais très intéressante. Et même le plus gros échec en termes de public a été la rencontre la plus passionnante. L'invitée était Ghalia Benali. Il y avait trois organisateurs et trois spectateurs, dont deux étaient entrés en attendant d'assister à un spectacle. C'était en plein printemps arabe et la discussion fut si riche que ces deux personnes en oublièrent l'heure et qu'ils manquèrent le début de leur spectacle.

Ces conférences se déroulaient dans le bâtiment non encore aménagé de la Médiathèque et il arrivait, quand la rencontre attirait la foule, que le public doive s'asseoir sur les bacs de disques !

Depuis, un auditoire a été aménagé. Avec le succès, vient la volonté de pérenniser, un nouveau nom, Médiathèmes, et l'élargissement à d'autres partenaires, universitaires comme UCL-Culture et le GIRCAM (groupe interdisciplinaire de recherches sur les cultures et les arts en mouvement de COMU-UCL), et non universitaires, *La Semaine des libertés* (commune d'Ottignies-Louvain-la-Neuve) ou le Cinéscope.

« La mise en place des conférences se fait généralement en fin de saison, après avoir dressé le bilan de la saison écoulée », nous dit Jean De Lacoste, chargé de l'organisation pour PointCulture Louvain-la-Neuve. « Ensuite, c'est un tour de table sur les axes de la saison prochaine. La thématique mise en place par PointCulture fournit un premier axe important, mais nous suivons aussi attentivement les propositions extérieures. L'accent sur



**LA COLONISATION
DANS LE CINÉMA BELGE
DES 30 DERNIÈRES
ANNÉES, UN TABOU ?**
par Monique Mbeka Phoba

Nous avons eu l'occasion d'assister, en novembre dernier, à une conférence-débat de Monique Mbeka Phoba dans le cadre des Médiathèmes.

Issue d'une famille d'évolués congolais, terme terrible qui désignait, dans le Congo belge, les familles africaines qui avaient pu faire des études, Monique Mbeka Phoba a voulu scruter la place du passé colonial dans le cinéma belge. Très vite, elle a l'impression de se trouver face à un tabou. On trouve bien des films de dénonciation ou d'actualité, dont Thierry Michel s'est fait une spécialité, mais pas de film qui interroge l'intimité historique entre deux peuples.

Néanmoins, quelques rares films existent. *Bethlehem* (Seraeas Heirman, 1987) raconte les dichotomies d'une famille d'anciens coloniaux belges revenus du Congo après l'indépendance et partagée entre l'amertume des parents pour des Congolais vus comme des ingrats peu reconnaissants et une fille qui en garde une enfance de rêve, une mémoire paradisiaque. *Bons baisers de la colonie* (Nathalie Borgers, 2012) parle de l'invisibilité du passé colonial dans les familles belges. Une femme découvre à 40 ans qu'une de ses tantes est à moitié noire. Dans *Nous n'étions pas amis* (Marie-Anne Theunissen, 2004), le narrateur se souvient de sa classe, où se mélangeaient Blancs et Noirs, mais de l'absence totale d'amies africaines invitées à venir jouer dans sa famille.

L'histoire de cohabitation des Congolais et des Belges semble une piste négligée ou rejetée dans le cinéma belge. Pourquoi ? Elle n'a pas la réponse.

les thèmes autour de l'image et du son (cinéma, art plastique, radio, TV), que chacun vient éclairer avec sa sensibilité et ses connexions. »

Un rapide coup d'œil sur la liste des 45 conférences programmées permet de relever aussi bien *L'histoire de la radio* (Philippe Delchambre) que *Construire une saison d'opéra* (Peter de Caluwe).

Parmi les invités, on peut remarquer la présence d'un artiste plus connu, comme Saule. « Chaque année, nous dit Shirley Aupsert, chargée de l'organisation pour l'IAD, nous souhaitons inscrire une rencontre d'artiste et parler avec lui de son parcours personnel, artistique, privé, politique parfois, et c'est ainsi que nous avons invité David Bartholomé, Ghaliya Benali, Saule et, cette année, nous avons prévu de rencontrer en mars 2017 Jean-Luc Fonck. »

Dans le futur, les responsables souhaitent s'ouvrir vers d'autres espaces culturels. Une première expérience, contrainte par les travaux de transformation du bâtiment de la place Galilée, s'est tenue au musée de Louvain-la-Neuve en rapport avec la thématique « folie » développée par PointCulture. Deux conférences autonomes, mais préparées ensemble, parlaient de *Polyfolie dans l'art* ; la première était plus orientée musique avec Gilles Remy (IAD) et la seconde orientée art plastique avec Donatienne Blanjean (Sillage ASBL). Le succès public fut important, mais ce qui était le plus remarquable fut la mixité des publics. Ce succès voudrait être poussé plus loin. « Ne pas se retrouver dans un ghetto universitaire ou d'école supérieure et ne pas tomber non plus dans du pur récréatif, simplement construire une belle rencontre entre l'enseignement supérieur des arts et grand public. » ●

Electro, Anna Meredith, Jodie Devos

ELLIOT, Matt

The Calm Before. -

CD Ici d'ailleurs IDA 102, (P) 2015 © 2016. -

Référence PointCulture : XE381P.

Dans un minimalisme assumé, *The Calm before* du Britannique Matt Elliot navigue entre une guitare acoustique aux inflexions sensuelles et méditerranéennes, et une ambiance sombre qui puise son discret matériau sonore dans des jeux de cordes et de vents issus des musiques classiques contemporaines des années 1960 et des sonorités venues de l'électro. En plus, une petite touche dépressive obtenue par des inflexions vocales à la Leonard Cohen pour nous parler de calme avant la tempête, des difficultés de l'amour. Un disque inspiré.



DINGDING SA

The Butterfly Dream. -

CD Universal Music, © 2015. -

Référence PointCulture : MV6082.

Un disque fusion world-electronica destiné à séduire le marché mondial. Un producteur indien qui vit à New York, quelques instruments traditionnels asiatiques et surtout les sonorités pop électronique omniprésentes. Rafraichissant ou irritant, à chacun son goût.



MEREDITH, Anna*Varmints.* -

CD Moshi Moshi Records CD67, © et (P) 2016. -

Référence PointCulture XM469E.

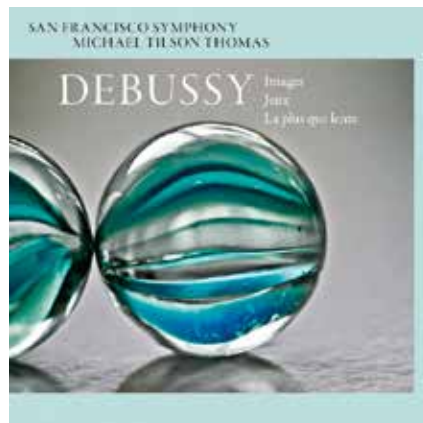
Les rencontres entre le classique et le pop/rock/dance/electro, la compositrice londonienne Anna Meredith les connaît bien. Saluée par la presse britannique comme une personnalité musicale inventive, elle a déjà pu participer au prestigieux Proms de la BBC. Et ce premier album protéiforme nous montre l'étendue de son talent. Elle pioche ses influences dans tous les styles (de la musique d'arcade à l'indé-rock, en passant par la pop) pour en faire une œuvre étrange qui n'appartient qu'à elle. Pour amateur d'exaltantes aventures neuves.

**DEBUSSY, Claude (1862-1918)***Images pour orchestre – Jeux –**La plus que lente* / San Francisco

Symphony Orchestra ; Michael Tilson-Thomas, direction. -

Super Audio CD SFS 0069, enregistrement : 2013 / production : 2016.

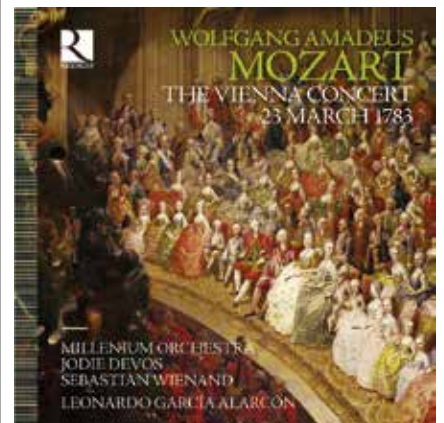
Les orchestres symphoniques américains ne sont pas seulement la fierté de leur ville d'origine, ils sont aussi des acteurs de la vie musicale sur un vaste champ d'intervention. Ainsi, l'Orchestre symphonique de San Francisco se distingue par un remarquable travail éducatif (visible sur le site keepingscore.org) et un travail éditorial régulier. Son dernier enregistrement permet à son chef, Michael Tilson-Thomas, de revenir vers un compositeur qu'il chérit, Claude Debussy. Jeune chef, Tilson-Thomas avait déjà enregistré pour DG en 1971 les *Images pour orchestre* dans une vision tout en souplesse, jouant la jeunesse, la poésie et le mystère des timbres orchestraux. Quarante ans plus tard, il choisit une vision plus fauve, plus crue de timbre avec un brin de nostalgie et d'amertume. En complément, le remarquable ballet *Jeux*, écrit pour les *Ballets russes* de Diaghilev. Créé quelques jours avant le *Sacre du printemps* de Stravinsky, il fut complètement éclipsé par le scandale de la création de ce dernier.

**MOZART, Wolfgang Amadeus (1756-791)***The Vienna Concert, 23 March 1783 /*

Jodie Devos, soprano ; Sebastian Wienand, fortepiano ; Millennium Orchestra ; Leonardo García Alarcón, direction. -

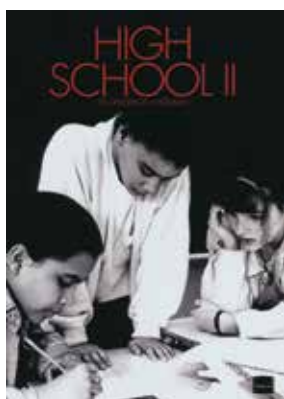
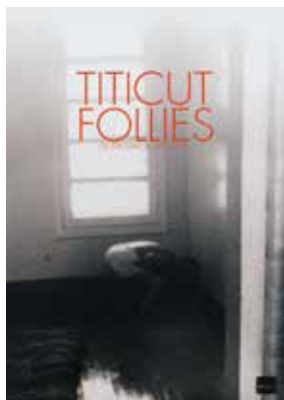
Riccicar RIC 373, enregistrement : 2015-2016 / production : 2016.

Le mois de mars 1783 fut un mois de contraste pour Mozart. Le 4 mars, l'empereur décidait de fermer définitivement l'opéra allemand pour lequel il avait écrit *L'Enlèvement au Sérail* et le 23 mars, il assistait, à sa plus grande satisfaction, à la première académique viennoise (comprenez un concert) entièrement consacrée aux musiques du Salzbourgeois. Pour son premier disque, le Millennium Orchestra, un nouvel orchestre créé autour de la figure de Leonardo Garcia Alarcon au sein du Cav&ma de Namur, propose une reconstitution (partielle) de ce concert, où alternent le *Concerto pour piano n°13* (K.415) la *Symphonie Haffner* (K.325), des extraits d'airs de concert et d'airs d'opéra (*Lucio Silla*, *Idoménée*), un extrait de la *Sérénade Posthorn*, une fugue (à la demande de l'empereur), etc. Tout à son habitude, le chef argentin nous propose un Mozart très théâtral, nerveux. Et on mettra aussi en exergue les très belles prestations de Jodie Devos et Sébastien Wienand. ●



Frederick Wiseman ou l'histoire sociale des États-Unis

La parution récente (en trois coffrets regroupant 40 longs métrages) de l'œuvre intégrale du documentariste américain Frederick Wiseman représente un événement éditorial majeur dans le monde du cinéma documentaire. L'initiative devrait permettre de toucher un autre public, intéressé par le cinéma en général, les récits au long cours et la construction de l'histoire sociale des États-Unis.



Curiosité - Le début d'une vocation

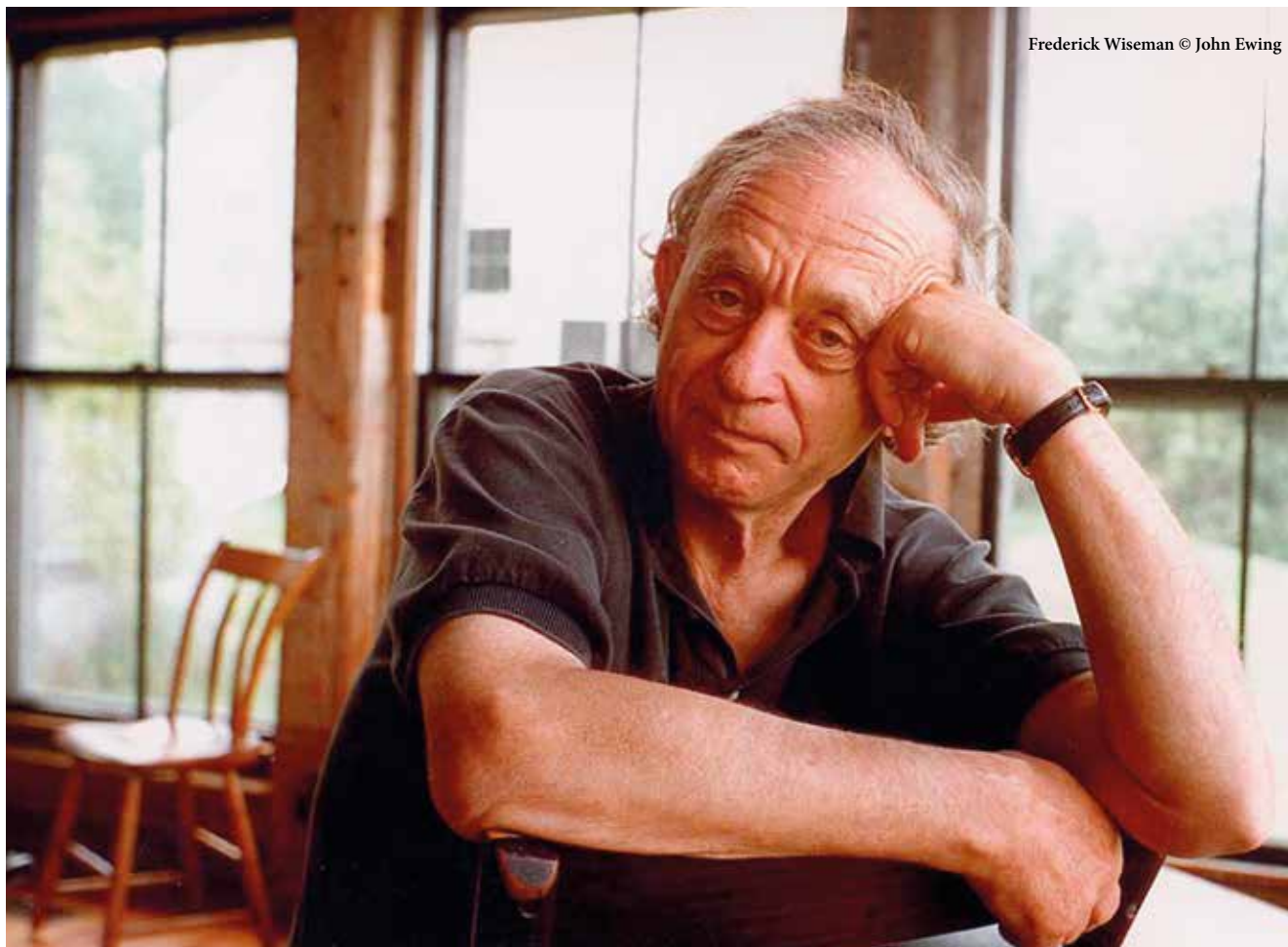
Au milieu des années 1960, Frederick Wiseman (né à Boston en 1930) a étudié le droit à Yale, fait son service militaire, vécu quelques années à Paris puis est revenu enseigner le droit à l'université, avant de produire le film *The Cool World* de la cinéaste Shirley Clarke. Une série d'étapes formatrices d'un parcours de jeunesse, dont on retrouvera des échos dans la filmographie à venir.

En 1966, Wiseman décide de tourner son premier film dans un lieu qu'il a visité plusieurs fois avec ses étudiants : l'hôpital-prison pour criminels aliénés de Bridgewater (dans l'État du Massachusetts). Pour ce faire, il décide d'emboîter le pas à quelques pionniers du « cinéma direct » (tels que Robert Drew, Donn Alan Pennebaker, Robert Leacock ou Albert et David Maysles) qui, depuis le tout début des années 1960, ont profité de la conjonction de trois avancées techniques (caméras 16 mm portables et silencieuses ; magnétophones portables et synchrones ; pellicule plus sensible permettant de tourner presque sans lumière additionnelle) – et d'un contexte idéologique et intellectuel où, 15 ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, de plus en plus de gens n'en peuvent plus du ton de la propagande – pour aborder le réel par des tournages à la fois plus légers, plus souples et moins intrusifs.

À Bridgewater (lieu que les Indiens appelaient « Titicut »), Wiseman filme les conditions d'existence particulièrement dures des prisonniers, le travail des gardiens et, en parallèle, un spectacle que ceux-ci sont en train de monter au sein du pénitencier (le *Follies* du titre). Il ne recourt à aucune voix off, aucun entretien, aucune musique ajoutée. *Titicut Follies* est bien accueilli par la critique, les jurys de festivals et lors d'une projection sur les lieux de son tournage. Mais les débats suscités par le documentaire apeurent l'administration du Massachusetts qui en demande l'interdiction. Pendant presque 25 ans, période émaillée de cinq procès au cours desquels Wiseman invoque le premier amendement de la Constitution relatif à la liberté d'expression, le film est interdit de projection. Il ne sera montré à la télévision américaine qu'en 1992.

Patience - La méthode Wiseman

Heureusement, le blocage de la diffusion de son premier film n'empêche pas Wiseman d'en tourner d'autres, souvent soutenus par les jeunes chaînes de télévision publique du pays. Au rythme d'environ un film par an (*High School* en 1968, *Law and Order* en 1969, *Hospital* en 1970, *Basic Training* en 1971, etc.), le réalisateur reconduit la démarche de *Titicut Follies* qui, de film en film, devient la « méthode Wiseman » : une préparation relativement brève en amont du tournage, la



Frederick Wiseman © John Ewing

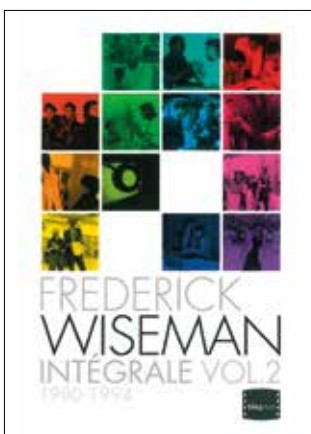
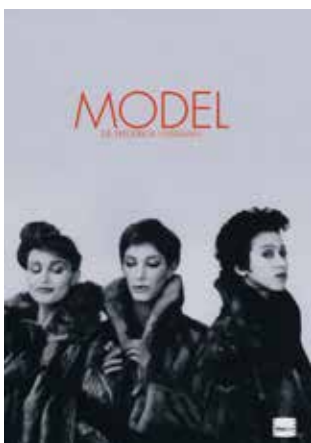
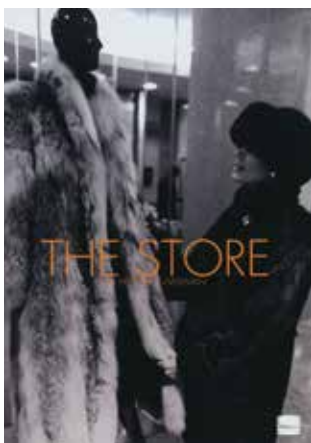
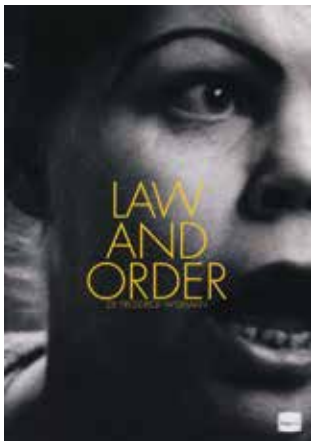
négociation d'un accord permettant de filmer les gens, un tournage de quelques semaines avec une équipe réduite (trois personnes : un opérateur image et son assistant, Wiseman lui-même à la prise de son)... Puis, sans doute l'étape la plus cruciale de son cinéma : le montage. Le plus souvent, l'opération dure presque un an. Wiseman, qui est son propre monteur, se frotte aux dizaines d'heures de *rushes* pour essayer de découvrir réellement – plus profondément qu'au moment du tournage – ce qui s'y trame. « Mon travail de monteur est d'essayer de découvrir ce qui se passe dans chaque séquence. Que signifie le vocabulaire des gens, quelle est l'importance de leur ton, des changements de ton, des silences, des interruptions, des associations verbales, des mouvements des yeux, des mains, des jambes... » Selon lui, ce n'est qu'à la fin de ce long processus, une fois le film terminé, qu'il « en découvre le scénario ».

Persévérance - Le puzzle des institutions américaines

En presque 50 ans d'activité (âgé de 86 ans, le cinéaste tourne toujours), Wiseman a réussi à la fois à faire subtilement évoluer son cinéma et, surtout, à garder un cap et à construire une œuvre d'une cohérence méthodologique, intellectuelle et thématique rare.

Au cours des années 1970 puis 1990, la durée de ses films augmente sensiblement : ses six premiers films, de 1967 à 1972, durent moins d'une heure et demie ; en 1973, avec *Juvenile Court* il propose un film de deux heures et quart ; en 1975 avec *Welfare* (tourné dans un centre d'aide sociale à New York) il flirte avec les trois heures ; en 1989 avec *Near Death* (sur l'unité de soins palliatifs d'un hôpital de Boston) il propose un enchaînement impitoyable d'agonies de six heures. Presque toujours, cette durée se justifie. Le film et





- le spectateur y gagnent. Parallèlement et contrairement à ce que suggèrent ces trois exemples, Wiseman diversifie ses centres d'intérêt, alternant sujets et lieux « durs » (prison, hôpital, tribunal, laboratoire d'expérimentation animale, abattoir, etc.) et plus « doux », voire futiles (grand magasin et station de ski de luxe, milieu de la mode, hippodrome, etc.). À la réserve près qu'une opposition aussi tranchée ne correspond que très peu au mode de pensée tout en nuances et en complexité du réalisateur, qui saisit régulièrement en quoi ces deux mondes (du contrôle, de la répression et de l'aliénation, d'une part ; des loisirs et de la consommation, d'autre part) sont liés, voire imbriqués (par exemple, en filmant les conditions de travail des « petites mains » d'un magasin huppé de Dallas dans *The Store*). Wiseman évolue des juxtapositions de ses débuts à un montage qu'il décrit comme « moins appuyé, plus romanesque » : un « montage-mosaïque » où, au sein de l'unité de chaque scène, la situation et la discussion ont plus le temps de se développer et où, à l'échelle du film, s'articule un jeu d'allers-retours, de reprises et d'oppositions, qui laisse une plus grande part d'interprétation au spectateur. « La seule idée que je me fais du public, c'est qu'il est aussi exigeant (ou aussi stupide) que moi », déclare le cinéaste.

Très tôt, dès ses premiers films, Wiseman a décidé de ne pas se pencher sur des personnalités comme ses pairs du cinéma direct (John Fitzgerald Kennedy dans *Primary* de Robert Drew, Bob Dylan dans *Don't Look Back* de D. A. Pennebaker, etc.), mais de s'intéresser au fonctionnement quotidien et aux rouages des institutions américaines. « J'ai une réaction contre certains films de cinéma direct qui se centrent sur un ou deux personnages, une charmante vedette ou un charmant criminel. Pour moi, la vedette c'est le lieu et le lien social, d'où ma série de films sur les lieux institutionnels. Il y a bien sûr des personnages qui émergent au montage, plus forts que d'autres, mais j'essaie de ne pas suivre un seul personnage. C'est davantage une mosaïque. » Si chaque

film du cinéaste est un puzzle, sa filmographie entière l'est encore plus. La filmographie de Wiseman offre – malgré son étalement dans le temps (de 1967 à nos jours) et son éclatement géographique (Boston, Philadelphie, Kansas City, New York, Memphis, Chicago, etc.) – un puzzle éclaté et forcément incomplet, mais ô combien fascinant de cinq décennies d'organisation de la société aux États-Unis.

Respect – Le travail du spectateur

Refusant sciemment toute condescendance ou tout discours d'autorité, Wiseman laisse le spectateur trouver son propre itinéraire au sein de ce jeu de marelle géant et le laisse dérouler son propre fil d'Ariane dans ce labyrinthe fascinant : par associations, rapprochements et complémentarités ou, au contraire, par dichotomies et oppositions. Ou même en allant chercher dans ces films ce qui n'est pas leur sujet premier, mais qui les relie inévitablement : les relations hommes-femmes, la place des citoyens afro-américains, le traitement infligé aux animaux, etc. À l'image du pays-continent qui leur a servi de terreau, les 160 heures du corpus wisemanien apparaissent presque comme inépuisables. ●

Qui veut modifier l'humain ?

Transhumaniste

Le transhumanisme est né aux États-Unis il y a une quarantaine d'années et il a rapidement essaimé dans le monde, une Association transhumaniste mondiale étant même fondée en 1998. Ce mouvement, à la fois scientifique et philosophique, considère qu'il y a convergence entre les nouvelles technologies et les sciences cognitives pour qu'il devienne possible de ramener (à l'échelle des nanotechnologies) les mécanismes biologiques à des dispositifs électroniques. Les adeptes de cette conception voient là une révolution pour l'humanité. Mouvement interdisciplinaire (et plutôt hétéroclite), on y trouve des scientifiques ayant une confiance absolue dans les technosciences, mais aussi des idéologues partisans d'un « homme nouveau ». Pour les transhumanistes, considérer que la nature humaine doit rester inaltérable est un « blocage mental » !

Une des figures emblématiques du transhumanisme est sans doute Raymond Kurzweil, un ingénieur en informatique (recruté par Google en 2012) qui annonce que, dans une trentaine d'années, la puissance des ordinateurs sera suffisante pour simuler un cerveau humain. On aurait là une « machine » qui ne

tarderait pas à s'autoaméliorer pour devenir de plus en plus intelligente. On arriverait alors à une « singularité », un seuil au-delà duquel l'intelligence humaine serait tellement dépassée par l'intelligence artificielle que l'avenir de l'humanité ne pourrait plus être envisagé. Il faut remarquer que les promoteurs du transhumanisme sont surtout les nouveaux milliardaires de l'Internet, comme Larry Page et Sergueï Brin, les patrons de Google, et Peter Thiel, celui de PayPal.

Au printemps dernier, le philosophe Luc Ferry proposait un essai (*La révolution transhumaniste*, Paris, Plon, avril 2016) dans lequel il vulgarisait les thèses du transhumanisme, en mettant en perspective ce que pourrait être le futur de l'humanité face à cette amélioration illimitée des facultés physiques et intellectuelles des êtres humains par tous les moyens, génétiques, chimiques, informatiques. Depuis cet essai (où L. Ferry prenait quelque peu la défense d'un transhumanisme « modéré »), bien d'autres ouvrages ont abordé cette problématique. En voici quelques-uns.

Chimiste, historien des sciences et de l'environnement, Michel Letté enseigne au Conservatoire national des arts et mé-

tiers (CNAM) de Paris. Il y anime un atelier collaboratif « Théâtre et sciences », dont les participants ont décidé d'écrire une pièce originale sur le transhumanisme (*Transhumain toi-même !*). Ce spectacle (qui ne fut joué qu'une seule fois, en mai 2016, au Théâtre La Reine Blanche) évoque les thèmes généralement liés au transhumanisme : l'immortalité, la dissociation du corps et de l'esprit et, bien sûr, l'amélioration des caractéristiques physiques et mentales des êtres humains. Le spectacle met en scène un certain Manu Shantri, qui utilise son corps comme champ d'expérimentation, tour à tour génétiquement modifié, augmenté, numérisé et sans âge. Dans son délire de toute-puissance, Manu se voit même doué d'ubiquité et invincible. Le spectacle est découpé en dix séquences, évoquant les « dix commandements » du transhumanisme à travers un dialogue entre Manu et un psychologue. Il s'agit là d'une critique bien construite, alliant drôlerie et pertinence dans les arguments. On y démonte cette idéologie qui, pour les auteurs, n'est finalement qu'une sorte de fuite en avant du capitalisme. C'est aussi un éloge de la vie humaine telle qu'elle est, avec ses fragilités et ses faiblesses, sa finitude aussi, toutes caractéristiques qui en font la richesse.

Le contorsionniste, un roman culte

Pour rester dans le domaine de la fiction, on peut aussi proposer une récente publication des éditions Le Nouvel Attila. Il ne s'agit pas à proprement parler de transhumanisme, dans le roman de Craig Clevenger (*Le contorsionniste*). Ce livre « culte », depuis sa parution aux États-Unis il y a une quinzaine d'années, raconte comment John Vincent est devenu Daniel Fletcher, mais aussi Christopher Thorne et Éric Bishop. Le héros de Clevenger n'est pas un malade mental aux personnalités multiples, mais bien un individu à l'intelligence exceptionnelle qui choisit de modifier son existence. À plusieurs reprises, il va ainsi littéralement construire un « nouvel homme » avec un passé, une famille et les documents officiels voulus (tous habilement falsifiés). Le lecteur suit le héros dans ses aventures amoureuses et s'amuse à le voir utiliser son intelligence pour bernier les psychiatres qui ne songent qu'à l'enfermer, puisqu'il est capable de se souvenir du moindre détail de ses différentes « vies » sans un seul télescopage. L'ouvrage est également remarquable par la description des effets de la prise de drogues stimulantes, qui amènent parfois le « contorsionniste » au bord de l'overdose.



Je selfie donc je suis

Voici d'autres approches de la modification de l'humain. La jeune philosophe et psychanalyste française Elsa Godart propose un essai qui se veut une réflexion sur ce constat : l'être humain a basculé, par le biais du numérique, dans un nouveau rapport à lui-même et au monde (*Je selfie donc je suis*). Pour alimenter son analyse, E. Godart prend l'exemple du « selfie » (que les Québécois traduisent par « égoportrait » !) qui pourrait entraîner une modification du rapport à soi et, plus largement, un changement en profondeur de notre *moi*. L'auteur aborde ainsi successivement le selfie en tant que produit d'une révolution technologique, celle-ci ayant entraîné une nouvelle perception du monde. Elle analyse les aspects narcissiques du selfie (qu'elle nomme la possible « révolution moïque ») dans une société qui devient peu à peu un théâtre de représentations de nos ego. Ces transformations ont aussi, pour E. Godart, une dimension érotique, à associer avec une pulsion de mort, par le poids de solitude qu'elles peuvent dissimuler. Dans sa conclusion, la philosophe nous demande d'envisager une éthique du virtuel qui doit nous aider à penser l'impact des développements des technosciences sur nos liens humains et dans le rapport à soi. Elsa Godart est catégorique : il faut que nous soyons capables de « traverser les écrans du virtuel pour susciter, créer avec audace, confiance et inspiration, un lien réel » avec l'Autre.

Le cerveau et le désir

Serge Stoléru, un autre psychiatre, chercheur à l'INSERM (Villejuif), s'est spécialisé dans les techniques de neuro-imagerie fonctionnelle pour comprendre et théoriser les bases neuro-biologiques du désir sexuel et du sentiment amoureux. Il vient de publier un essai (*Un cerveau nommé désir. Sexe, amour et neurosciences*) où il entend, selon ses propres termes, « soulever le capot » pour regarder comment fonctionne le moteur de l'amour et du désir, quelles sont les pièces qui le constituent et comment elles s'agencent. Bref, une fois la « mécanique » élucidée, on pourrait, selon l'auteur, réparer là où il faut. Ainsi, après avoir compris le rôle des « messagers d'Éros », molécules hormonales, et des neurotransmetteurs, la neuro-imagerie a permis d'identifier les régions du cerveau impliquées dans le désir et l'excitation sexuels. L'équipe de S. Stoléru a pu observer que, lors d'une excitation sexuelle, s'il y a bien des zones cérébrales qui s'activent en cascade, il faut d'abord « éteindre » une zone de contrôle située dans le cortex orbitofrontal. Et pour annihiler ou renforcer ce contrôle du désir, on dispose déjà de thérapies médicamenteuses. Si on voit l'intérêt de telles thérapies pour certaines déviations (comme les agresseurs sexuels ou les pédophiles), on peut s'inquiéter de pratiques permettant de renforcer ou de limiter le désir sexuel à volonté. Alors, Dr Stoléru, sommes-nous libres par rapport à nos désirs sexuels ? Avez-vous repéré la pièce « respon-

sable » de l'homosexualité ? Faut-il attendre le cybersexe des transhumanistes ?

Immortel

Le philosophe (et juriste) Bernard Edelman (*Essai sur la vie assassinée. Petite histoire de l'immortalité*), nous livre une pertinente analyse du concept d'immortalité afin de nous rappeler que c'est la conscience de la mort qui est le propre de l'homme, le seul être sur Terre qui sait qu'il va mourir un jour. Pour B. Edelman, « tuer la mort reviendrait à tuer la vie ». Les « post-humains » qu'on nous annonce, ces surhommes aux organes-machines, gavés de nanoparticules, ignoreront le temps qui passe, immortels ayant vaincu la mort biologique. B. Edelman décortique cette quête ancestrale de l'humanité – devenir immortel – à travers le catastrophisme de Rousseau, la démesure de Sade, le « parc humain » kantien et, bien sûr, l'immortalité technologique, celle des utopistes du transhumanisme, amenant des êtres affranchis de toute contrainte biologique. Si cette post-humanité devait arriver, l'homme aurait alors assassiné la vie, nous prévient B. Edelman. Car de tels êtres n'auront plus rien à perdre ou à gagner, ni plus rien à aimer.

Théophile Godfraind, professeur émérite de physiologie et de pharmacologie de l'Université catholique de Louvain et membre de nombreuses académies, s'alerte aussi de l'engouement pour le transhumanisme. Dans son dernier essai (*Hominisation et transhumanisme*), il ré-

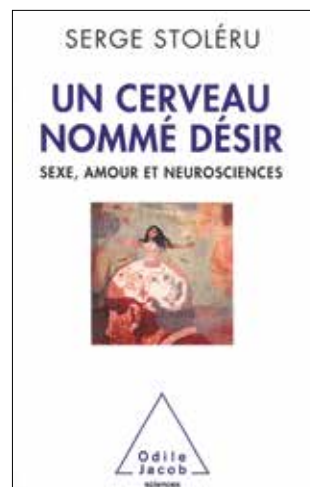
sume les principales étapes de l'évolution humaine, puis il aborde les conséquences biologiques et bioéthiques de la transmission de matériel humain chez les animaux et les végétaux à des fins thérapeutiques. Il envisage le transhumanisme avec la question de la modification ciblée du matériel génétique humain, qui nous mène à une « biologie de synthèse ». Il nous met surtout en garde devant la menace d'une réalisation incontrôlée du projet transhumaniste. Une menace d'autant plus pensable que les promoteurs en sont souvent des dirigeants milliardaires prêts à transgresser les normes éthiques actuelles. Puisse, espère Th. Godfraind, la lucidité démocratique être capable de réguler ces métamorphoses à venir comme, jadis, elle put refuser l'asservissement aux dictatures.

On peut penser le transhumanisme comme la résurgence contemporaine du scientisme du début du siècle précédent avec, en plus, un volet idéologique puisant ses thèmes dans la droite politique la plus libérale. Il y a un siècle déjà, certains affirmaient que les sciences allaient résoudre tous les problèmes et satisfaire tous nos besoins. Les scientifiques « purs et durs » imaginaient alors que la « Science » réglerait définitivement toutes nos interrogations philosophiques, morales et politiques. L'histoire des sciences montre cependant que les scientifiques se sont la plupart du temps trompés. Aveuglés par ce qu'ils prenaient pour des vérités définitives, ils ont souvent prédit un futur qui

ne s'est, heureusement, pas produit.

Aujourd'hui, l'utopie des scientifiques modernes est la vie éternelle. Certains critiques n'hésitent d'ailleurs pas à présenter les gourous du transhumanisme comme des « dingues narcissiques, obsédés par la longévité ». Plusieurs études récentes en biogérontologie confirment qu'il serait possible de retarder le vieillissement humain. Mais le possible n'est pas forcément le souhaitable (ni même le probable). À quoi bon cette vie « augmentée » si, pour reprendre un propos du philosophe Bernard Edelman (évoqué plus haut), on est confronté à une « écriture qui s'efface sitôt écrite, pour réécrire sans relâche le message du néant ». Ou pire : quand être pour ne pas être sera la fin de l'homme ! ●

- › **Michel LETTÉ**, *Transhumain toi-même !*, Éditions de la Différence, 2016, 112 pages, 12,00 €
- › **Craig CLEVINGER**, *Le contorsionniste*, Le Nouvel Attila, 2016, 320 pages, 20,00 €
- › **Elsa GODART**, *Je selfie donc je suis*, Albin Michel, 2016, 224 pages, 16,00 €
- › **Serge STOLÉRU**, *Un cerveau nommé désir. Sexe, amour et neurosciences*, Odile Jacob, 2016, 352 pages, 24,90 €
- › **Bernard EDELMAN**, *Essai sur la vie assassinée. Petite histoire de l'immortalité*, Hermann, 2016, 158 pages, 22,00 €
- › **Théophile GODFRAIND**, *Hominisation et transhumanisme*, Académie royale de Belgique, 2016, 128 pages, 7,00 €



Le grec et le latin à tous les coins du français

Mille mots latins

L'intention était louable : privilégier le recensement statistique qui révèle qu'avec mille mots latins on couvre 80 % du vocabulaire, soit le vocabulaire de base ; enregistrer les progrès de la linguistique en grammaire comparée, morphologie, lexicologie, etc. L'ouvrage pouvait dès lors exposer la constitution du matériel de la langue (listes interminables de racines et de dérivés), l'enrichissement du lexique grâce aux emprunts, et éclairer le passage du latin au français.

En préface, P. Laurens, professeur émérite en Sorbonne, adressait une lettre à Mathilde, l'une de ses petites-filles, pour lui transmettre son goût du latin. Pauvre Mathilde ! L'enfer étant décidément pavé de bonnes intentions, voici l'enfant embringuée dans mille joyusetés : langues flexionnelles, morphèmes, duel grec, phrases sibyllines (« on postule la chute d'une consonne laryngale conservée seulement dans les langues anatoliennes »), composition et agglutination, verbes déverbatifs... On n'épargne même pas à Mathilde la phonétique historique qui ne fit pas toujours les délices des étu-

dians romanistes confrontés au mystère de l'évolution divergente de *fenuculum* > *fenuil* et *genuculum* > *genou* ; de quoi perdre son latin...

Les Latins et les Grecs n'ont-ils pas d'humour ?

« Humour » est intraduisible en grec et en latin ; si Socrate dit *eironeia* et Cicéron « bon mot », l'humour est décidément une spécialité anglaise. Il n'empêche : les traits d'humour ne manquent pas chez les Anciens ; en voici les preuves grâce aux textes réunis et présentés par D. Jouanna.

Vacherie de Cicéron « entendant une matrone proclamer qu'elle a seulement trente ans : "C'est certainement vrai, ça fait plus de vingt ans qu'elle le dit !" ». Dans ses *Histoires diverses*, Elien épingle la ruse démoniaque de la reine Sémiramis : « Elle demanda au roi de revêtir en cadeau la robe royale, de régner pendant cinq jours sur l'Asie et qu'on exécutât pendant ce temps les ordres qu'elle donnerait ; et elle obtint ce qu'elle demandait. Quand le roi l'eût installée sur le trône [...], elle ordonna aux gardes de tuer le roi... » Une *Satire* de Juvénal ne fait pas, on s'y attendait, dans la dentelle ;

le misogynne concède qu'on prenne épouse, mais, surtout, pas d'enfant : « si elle décide de laisser d'espiègles bambins chahuter sa matrice gonflée, tu pourrais bien te retrouver papa d'un négri-lon... » Satiriste du II^e siècle, Lucien ne se prive pas de se moquer des dieux et de Zeus lui-même qui pratiquerait, surmené, un métier pourri ; quant à *L'Apoloquintose* de Sénèque, elle décrit cruellement l'arrivée de l'empereur Claude divinisé parmi ses confrères : quand Hercule « vit cette face singulière, cette voix qui n'était celle d'aucune créature terrestre [...], il crut qu'un treizième travail lui était échu. En regardant avec plus d'attention, il se rendit compte que c'était une manière d'homme. » Nietzsche dira : « Dieu est mort. » De rire ?

Ces langues anciennes sont toujours utiles

Langues mortes, le latin et le grec ? Non. Elles vivent intensément, « d'une autre manière d'exister, partielle, fragmentée, tout autant réelle », affirment les auteurs de cet ouvrage, qui ne sont ni latinistes ni hellénistes soupçonnés de plaider pour leurs chapelles – Alain Rey, grand patron du *Robert*, et Gilles Siouffi, professeur en langue française à la Sorbonne.

Il me faut évoquer quelques temps forts de leur plaidoyer. Qu'apportent aujourd'hui latin et grec ? Comme jadis et naguère, à « apprendre à construire un discours, à argumenter, comment délibérer, toutes ces techniques [...] magnifiquement illustrées par les cultures antiques [...], nécessaires aujourd'hui, dans la vie professionnelle comme dans la vie de tous les jours, cette vie politique, au sens grec de la *polis*, la cité, la société ». Ces langues anciennes sont même utiles pour apprendre, qui l'eût cru, l'anglais, 80 % latin par son lexique, et dont les néologismes des XVII^e et XVIII^e siècles ont été forgés « à partir de mots latins [...] eux-mêmes souvent empruntés au grec... »

Est-ce à dire pour autant qu'il faut, comme par le passé (les « humanités classiques »), apprendre latin et grec pour lire les textes ? Les auteurs proposent une autre pédagogie. Articulée sur quoi ? Une excellente traduction, « capable de garder la voix, la musique première », des adaptations, des illustrations, des questionnements, même anachroniques.

Au passage, Siouffi et Rey mettent à mal quelques idées reçues, trop reçues,

dont celle-ci : croire qu'être bon en français, c'est être bon en orthographe. Ah, cette obsession d'une orthographe lourde, complexe, souvent incohérente, et cette résistance imbécile (hélas constatée aussi chez nous) à voir s'installer les modestes recommandations, la réforme de 1990 !

L'âme du français

Réunies sous l'égide (on n'oublie pas que le mot désigne le bouclier de Zeus) de l'Association le Latin dans les littératures européennes, 17 personnalités inspirées par « le bon air latin », ce souffle qui engendra le français : linguistes, poètes, philosophes, dramaturges et, cerise sur le gâteau, deux mathématiciens. Tous préoccupés de rappeler quelques évidences : que « le latin n'est pas une langue ancienne parmi d'autres, il est la langue ancienne du français » ; que sous le latin on trouve bien du grec (l'élite romaine cultivée était bilingue latin-grec) ; que la pauvreté de l'écriture – ne parlons pas de style, mot obsolète (lire à ce propos l'excellente défense et illustration du style, par Philippe Vilain, dans *La littérature sans idéal*) –, « pas de propositions subordonnées, pas non plus de particules de liaison explicitant les liens logiques, concession, conséquence ou but », cette pauvreté s'explique par l'éloignement de la matrice latine ; que si le latin disparaissait de l'horizon scolaire, on se demande ce qu'on saisirait encore de la littérature classique, le français se trouvant ravalé au rang de patois de l'empire anglo-saxon. De

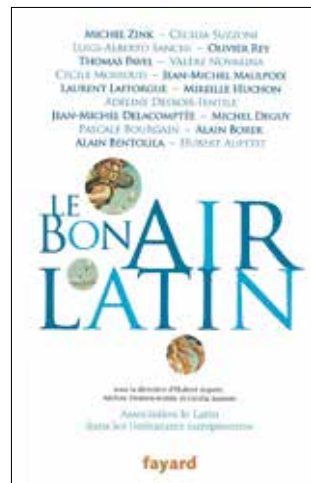
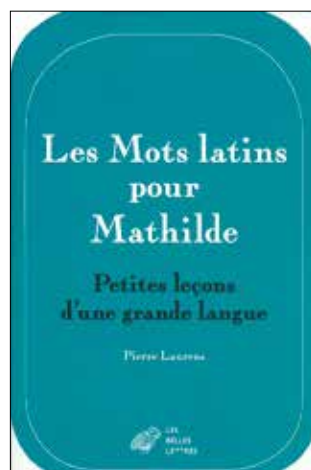
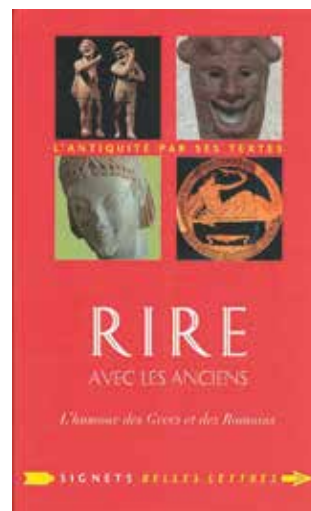
quoi oser le parallèle entre « ceux qui ici veulent la peau des langues anciennes et ceux qui, de l'autre côté de la mer, saisis par le démon de la Table rase, abattent les temples, les statues, les tombeaux des saints ».

On sait bien ce qui donne de l'urticaire aux enrégés du marketing : le latin n'a pas de valeur marchande. Bien oublié, l'écrivain André Suarès (1868-1948) en convenait ; mais : « Il n'y a point d'utilité marchande à savoir le latin ; encore moins à l'apprendre, pour ne pas le savoir, comme il arrivait à la plupart des hommes. Sans doute, à trente ans, ils n'étaient plus capables de lire une page de Tite-Live ; mais sans savoir le latin, ils l'avaient un peu su. Une goutte de cette essence, chaque année, à l'âge où l'esprit se forme, avait parfumé la raison pour toujours. »

On peut conclure. En deux temps. Laissant d'abord la parole à R.-P. Droit dans un feuilleton du *Monde* : « Vivre sans grec ni latin est évidemment possible. Exactement comme vivre sans musique, sans littérature, sans philosophie, sans pensée... Tellement moins bien. » Jouant ensuite, après Rabelais, le jeu du latin en français : « Je ne veux pas jouer les alter ego ni te fournir un alibi : un curriculum vitae ne doit pas être un placebo, mais un *vade mecum*. *Stricto sensu*, il décrit le cours de la vie, de même que la *camera* n'est qu'une chambre, et le lavabo le futur du verbe qui signifie laver. Décidément, que ce soit *de visu* ou *de facto*, nous ressentons le monde via cette *lingua franca*, et cela malgré

les *lapsus linguae* » (Rey et Souffi, *op. cit.* : encore du latin !). ●

- › Pierre LAURENS, *Les mots latins pour Mathilde - Petites leçons d'une grande langue*, Les Belles Lettres, 2016, 227 pages, 17,50 €
- › Danielle JOUANNA, *Rire avec les Anciens - L'humour des Grecs et des Romains*, Les Belles Lettres, 2016, 252 pages, 15,00 €
- › Gilles SIOUFFI et Alain REY, *De la nécessité du grec et du latin*, Flammarion, 2016, 185 pages, 15,00 €
- › Hubert AUPETIT, Adeline DESBOIS-IENTILE, Cécilia et SUZZONI (sous la dir. de), *Le bon air latin*, Fayard, 2016, 358 pages, 22,00 €



États-Unis : tensions et élections



L'histoire de la présidence aux États-Unis est une histoire mouvementée. Oppositions et tensions, guerre civile et assassinats, la fonction n'a jamais été une sinécure. Les élections qui viennent de s'achever ont été révélatrices. On a découvert des électeurs qui voulaient choisir leur candidat non pas parce qu'ils l'appréciaient, mais parce qu'ils ne voulaient pas voir l'adversaire gagner.

Des pères fondateurs à aujourd'hui

Pour mieux cerner la problématique actuelle, il est intéressant de comprendre comment les Américains en sont arrivés aujourd'hui à s'opposer avec une telle âpreté. Dans *Atlas des États-Unis. Un colosse aux pieds d'argile*, Christian Montès et Pascale Nédélec présentent un aperçu très clair, historique et cartographié des États-Unis et des caractères de ce pays. L'impressionnant ouvrage de Pierre Melandri, *Le siècle américain, une histoire*, nous expose comment, durant le XX^e siècle, les États-Unis ont atteint, malgré les crises et fractures, une puissance inégalée. Le sentiment d'être un pays capable d'influencer la marche du monde a été très fort. Aujourd'hui, les situations difficiles que

connaissent nombre d'Américains font que beaucoup se sentent davantage concernés par l'amélioration de leur quotidien et s'opposent à ceux qui veulent assurer un leadership dont ils ne voient plus l'utilité.

La tension raciale et ethnique

Elle est un problème central sur lequel se sont positionnés différemment les deux candidats. C'est avec intérêt qu'on lira l'ouvrage de Caroline Rolland-Diamond, *Black America. Une histoire des luttes pour l'égalité et la justice (XIX^e-XXI^e siècle)*. Depuis la question de l'esclavage qui avait opposé le Nord et le Sud durant la guerre civile, jusqu'à l'élection récente d'un président noir, les changements ont été nombreux. La fin de l'esclavage n'avait pas éliminé le racisme, ni les mesures destinées à empêcher les Noirs d'être des citoyens égaux aux Blancs. Les Noirs constituent un des segments les plus pauvres de la population. Bien des éléments

montrent que l'égalité n'est pas véritablement acquise.

Donald Trump : candidat sidérant, mais victorieux

Sur le sujet des minorités, les propos de Donald Trump ont été choquants. Ce n'est pas le seul registre dans lequel les discours du candidat républicain ont soulevé un tollé de réactions... en sens divers. Laure Mandeville explique comment ce fils de famille aisée est devenu ce personnage aussi ambitieux qu'incontrôlable. Dans *Qui est Donald Trump ?*, la journaliste évoque la jeunesse parfois turbulente d'un jeune garçon qui a connu la condition d'un fils de famille riche, mais a aussi été élevé à la dure. Son père l'associera à ses affaires et, quelques années plus tard, Donald deviendra un des promoteurs immobiliers les plus riches de New York. Cet ouvrage apporte également un éclairage différent sur cette *success-story*, montrant qu'il a bénéficié grâce à son père d'un important apport de départ en argent et en rela-

tions. Son expérience politique est maigre, mais il a pour lui son charisme et son sens de la répartie. Il abonde en propos ultraconservateurs, racistes ou misogynes, et c'est précisément ce côté politiquement incorrect qui plaît à son électorat. Composés de « bastions populaires blancs paupérisés », les sympathisants de Trump ne se reconnaissent pas dans les changements qu'ont connus les États-Unis ces dernières années. Le livre *Trump fais-moi peur !* nous fait connaître les prises de position du personnage dans des citations présentées en français et en anglais. Elles révèlent ses outrances et... ses revirements.

Hillary Clinton : candidate trop formatée ?

Très différente est Hillary Clinton. Aguerrie, possédant une expérience politique évidente, elle n'est pas pour autant populaire. On lui reproche son manque de charisme, ses « accointances » avec les milieux financiers, son penchant à se croire au-dessus des lois. Dans *Hillary Clinton. Une certaine idée de l'Amérique*, le journaliste Jean-Luc Hees retrace la trajectoire qui l'a menée d'un quartier blanc de Chicago à ses engagements politiques. Hillary reçoit

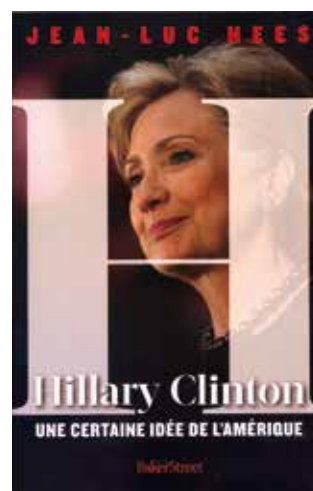
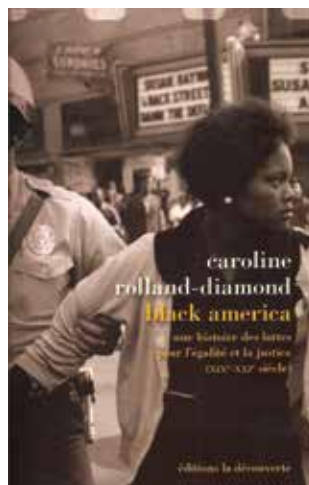
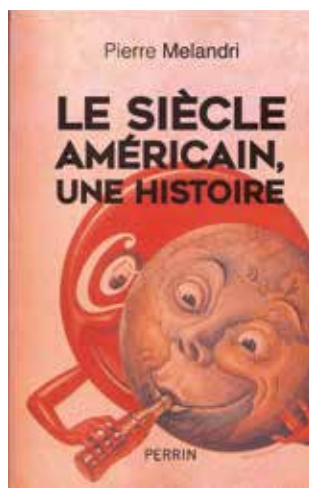
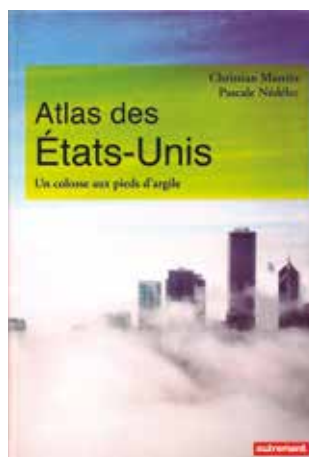
une éducation sévère. Bonne étudiante, elle suit un cursus qui la conduira de Wellesley à Yale. Ses contacts avec un pasteur progressiste lui ont fait connaître les milieux pauvres et la condition des Noirs. Son passage à l'université a suscité son choix politique. Elle rencontre Bill Clinton et ils se marient. Si elle a mené sa propre vie professionnelle, Hillary a longtemps rongé son frein de n'être que l'épouse d'un homme politique, puis d'un président. Sa foi méthodiste est forte et elle a décidé de tenter d'améliorer la vie des Américains, mais fait preuve d'un pragmatisme parfois discutable. Elle a réagi avec dignité à l'affaire Lewinski. Lorsqu'Obama devient le candidat choisi par les démocrates, elle accepte sa défaite et rejoint ensuite son gouvernement. Hillary Clinton a été critiquée et calomniée, parfois à juste titre, souvent à tort. Cette biographie est l'une des meilleures parues ces derniers mois.

Christine Ockrent, quant à elle, analyse ce qui sépare Hillary Clinton et Donald Trump. Son livre *Clinton/Trump. L'Amérique en colère* nous fait découvrir pourquoi la campagne présidentielle a pris la tournure d'un combat haineux. L'irruption de Trump a été un défi pour Hillary, qui a joué la carte de la défense des femmes et des minorités. L'autre surprise a été amenée par le succès de Bernie Sanders. Cet engouement révèle une usure du parti démocrate et une lassitude à l'égard du clan Clinton. Hillary a alors gauchi son discours en réitérant son engagement

concernant l'amélioration de la situation des Noirs et des minorités ethniques, question sur laquelle Sanders n'avait guère pris position.

Notons que la majorité des livres consacrés aux deux candidats sont riches d'informations, mais que les auteurs n'avaient pas réellement prévu le succès de Donald Trump... ●

- ▶ **Christian MONTÈS** et **Pascale NÉDÉLEC**, *Atlas des États-Unis. Un colosse aux pieds d'argile*, Autrement, 2016, 95 pages, 24,00 €
- ▶ **Pierre MELANDRI**, *Le siècle américain, une histoire*, Perrin, 2016, 670 pages, 28,00 €
- ▶ **Caroline ROLLAND-DIAMOND**, *Black America. Une histoire des luttes pour l'égalité et la justice (XIX^e-XXI^e siècle)*, La Découverte, 2016, 575 pages, 24,50 €
- ▶ **Laure MANDEVILLE**, *Qui est vraiment Donald Trump ?*, Équateurs/Le Figaro, 2016, 185 pages, 14,00 €
- ▶ **Elsa BERHEIM** et **Andrea DAVOUST**, *Trump fais-moi peur !*, Atlante, 2016, 182 pages, 10,00 €
- ▶ **Jean-Luc HEES**, *Hillary Clinton. Une certaine idée de l'Amérique*, Baker Street, 2016, 444 pages, 21,00 €
- ▶ **Christine OCKRENT**, *Clinton/Trump. L'Amérique en colère*, Robert Laffont, 2016, 281 pages, 20,00 €
- ▶ À lire aussi : **Donald TRUMP**, *L'Amérique paralysée* / traduit de l'anglais par Thierry Giaccardi, Le Rocher, 2016, 11,99 €



Nos émotions ont une histoire

Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello ont dirigé une *Histoire des émotions*, dont les deux premiers tomes viennent de paraître. Suivant l'esprit de l'école des *Annales*, les différents auteurs analysent ce registre particulier des sentiments et des sensibilités et veulent l'étudier sur « le temps long de l'histoire ». Dans l'Antiquité, les Grecs parlent de passions autant que d'émotions. Si le caractère universel des émotions est reconnu, celles-ci s'exprimeraient différemment selon le statut social et le sexe. Larmes d'un héros, émoi lors de cérémonies religieuses, ardeur amoureuse, les émotions sont très présentes dans la société grecque antique, mais ce versant intime est cadré par un contrôle social strict. À Rome, si les textes littéraires et le théâtre abondent en émotions, le discours officiel ne les cautionne pas. La romanité implique de dominer ses émotions. La fin de l'Empire romain voit s'affirmer le poids du christianisme. Celui-ci avait amené l'espérance en un salut après la mort et la foi en un Christ compatissant. Par opposition au modèle romain, la figure du barbare révèle son incapacité à maîtriser pulsions et passions. La conversion au christianisme entendait modifier leur rapport au langage émotionnel.

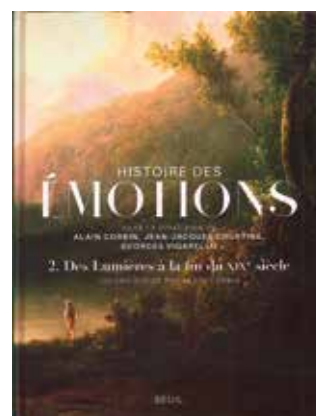
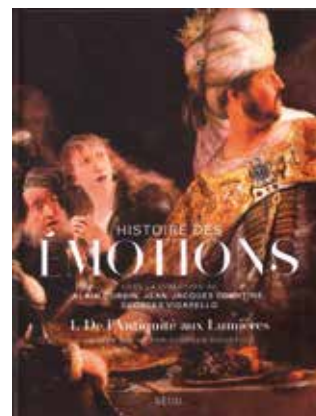
Durant le haut Moyen Âge, saint Augustin va bouleverser la perspective : les émotions ne sont pas bonnes ou mauvaises en soi, c'est leur fin qui les fait bonnes ou mauvaises. Au VI^e siècle, cette approche sera nuancée par l'introduction des sept péchés capitaux. Durant le Moyen Âge, on découvre des foules émotives, des familles dépourvues d'affects, des émotions religieuses et politiques diverses. La Renaissance amène une nouvelle rhétorique affective. Les écrits de Montaigne abordent largement le registre des passions et de l'affectivité. L'expérience mystique dévoile son versant émotionnel tandis que les émotions collectives sont mal reçues. L'amitié s'inscrit dans une « éthique de la virilité ». À la suite de la théorie des humeurs, on définit la mélancolie. Dans un autre registre, les jugements rendus révèlent qu'on tient peu compte de l'intériorité, mais plutôt de l'ordre social. Enfin, les émotions vont trouver leur place dans l'art.

Le deuxième volume explique que, dès le milieu du XVIII^e siècle, des auteurs parlent d'âme sensible. On fait appel à la physiologie et à la morale. Le spectacle de la nature suscite l'émotion. D'autre part, la déchirure sociale est immense et, pourtant, la Révolution française est perçue comme

une commotion. Violence des foules, haines politiques, joies et mélancolies révolutionnaires se font jour. La guillotine se voulait « supplice humanisé », l'exécution amène des foules en liesse. La Révolution aboutit à un « détraquement des affects ». Au début du XIX^e siècle, on s'intéresse à la sexualité. L'inquiétude suscitée par la syphilis s'accroît. La famille est vue comme un refuge. Pourtant, on exalte l'enthousiasme guerrier. De l'effroyable condition des pauvres émergent de nouvelles formes d'émotions politiques. Une « pastorale de la peur » marque la vie religieuse. Par ailleurs, les émotions romantiques ou le désarroi émotionnel vont s'inscrire dans des spectacles et des œuvres diverses.

Ces deux volumes montrent qu'étudier les sociétés du passé par le biais de l'histoire des émotions apporte une compréhension bien plus précise et vivante de celles-ci. ●

› Georges VIGARELLO (sous la direction de), *Histoire des émotions*, tome 1 : *De l'Antiquité aux Lumières* / tome 2 : *Des Lumières à la fin du XIX^e siècle*, Seuil, 2016, 540 p. (tome 1) et 470 p. (tome 2), 39,90 € / le tome





PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques - Centres culturels - PointCulture)



Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf:

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions.
Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- *Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base*, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Lectures.Cultures

- Prix au numéro : 6,00 €
Abonnement annuel (5 numéros) : 25,00 €.

Ancienne revue *Lectures* (années 1981-2016) : **GRATUIT !**

Derniers dossiers thématiques déclinés en bibliothèque :

- Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Réseau public de Lecture en Communauté française - évolutions, de 2002 à 2014 (statistiques annuelles) : GRATUIT !

Collection « Outil bibliothèque » : GRATUIT !

- *Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères*, 2008
- *Construction d'un plan local de développement de la lecture*, 2011
- *L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement*, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : GRATUIT !

- *Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques*
- *Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!*
- *Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)*

Autres titres de la collection « Cahiers » :

Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture, Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littérature de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : GRATUIT !

- *Les Institutions belges : liste d'autorité-matière* (au 31/12/2006)
- *Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière* (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livres) :

- *Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles*, 2014, 12,00 €
- *Incontournables moments de lecture 2014-2016*, 5,00 €.

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Ventes : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : annie.kusic@cfwb.be

Vienne l'Esprit

Quand un génie reçoit soudain une visite du Grand Ailleurs... Il se consacre jour et nuit à tenter de comprendre cette mystérieuse illumination.

En février-mars 1974, Philip K. Dick reçoit des révélations visionnaires, notamment par une radio cependant débranchée. L'écrivain illuminé se retrouve profondément bouleversé et, pour tenter de comprendre ces appels d'en haut, il écrit, de nuit, jusqu'en 1982, plus de 8000 feuillets, ouvrage de survie qu'il nomme *l'Exégèse*. Grâce au travail d'une pléiade d'érudits, vient de paraître chez Nouveaux Millénaires le premier volume de cette œuvre hors du commun. Seuls les passionnés de Dick s'y retrouveront, car ce n'est nullement un roman, mais la tentative forcenée, obsessionnelle, de s'identifier soi-même au niveau cosmique. Pour ce, l'auteur de *Ubic*, en autodidacte savant qu'il est, plonge dans les révélations du lointain passé, convoque Parménide, Platon, les soufis, se reconnaît dans la figure du Christ, cherche sa vérité dans les témoignages des premiers chrétiens persécutés. Le tout n'ayant de cohérence que par la quête acharnée, mais constamment animée d'une fièvre métaphysique, qui ne peut laisser insensibles les pauvres *homunculus* que nous sommes. Bref, un monument étrange, immense, dressé dans le ciel de la science-fiction.

À l'aide, extraterrestres !

Nouveau venu d'envergure dans le panorama de la S.F., le Chinois Liu Cixin nous est révélé par Actes Sud

avec *Le Problème à trois corps*, premier volet d'une superbe trilogie. Roman ancré dans le drame monstrueux de la « Révolution culturelle » qui ravagea il y a peu la Chine. L'héroïne, une journaliste astrophysicienne en « rééducation », envoie secrètement des messages à des extraterrestres, les Trisolariens, qui envisagent d'abandonner leur planète pour s'installer sur Terre. Harcelée par les commissaires politiques, écœurée par la veulerie de l'humanité, Ye Wenjee aspire à l'arrivée des extraterrestres qui nettoieraient la gangrène de la Terre. Le rêve se réalisera-t-il ? Réponse dans 400 ans, le temps que les Trisolariens parviennent jusqu'à nous.

Ressusciter les héros

Dans son excellente collection « l'Intégrale », Mnémos publie le cycle de *La Ligue des héros* de Xavier Mauméjean, vaste ensemble romanesque mêlant réalisme et imaginaire avec un grand bonheur d'écriture. On passe du Londres de 1899 à celui de 1969, dans une atmosphère de mystérieuse menace, celle que Peter Pan et ses compagnons (dragons, etc.) font peser sur une société raisonnable et donc sans défense. Pour faire face au péril, seront convoqués des limbes des « comics » Lord Kraven et ses amis superhéros. À coloration steampunk, la narration se révèle passionnante de page en page.

Géant de l'imaginaire

Robert Silverberg, bien sûr. On demeure ébahi devant l'ampleur de son œuvre, et son génie qui se manifeste en chacun de ses livres. Je rappelle à mes lecteurs les deux chefs-d'œuvre, à mon sens, de ce romancier hors pair : *L'homme dans le labyrinthe* et *Le Fils de l'homme*. Aujourd'hui, les éditeurs Laffont-Anne Carrière nous gratifient d'une brique de près de 700 pages (petits caractères serrés), *Le Seigneur des Ténèbres*, composé dans les années 1980 et inspiré par les mémoires du navigateur anglais Andrew Battell qui relatent ses incroyables aventures en Angola au XV^e siècle.

Admirable reconstitution d'une époque de guerre sur mer opposant les corsaires anglais, encouragés par la reine Élisabeth I^{re}, aux Espagnols de Philippe II. C'est alors que le corsaire anglais Francis Drake connaît la gloire et la fortune grâce à ses exploits, et du même coup entre dans la légende. Séduit par le récit authentique de Battell, Silverberg s'empare de ce personnage historique pour en faire le héros d'une aventure imaginaire en Afrique noire. Son Battell, embarqué tout jeune sur un vaisseau corsaire, se retrouvera pendant 20 ans en Angola où il croisera la route des terribles Jaqqas, peuplade anthropophage, réputée invincible, gouvernée par un roi immortel aux pouvoirs fabuleux, le « Seigneur des Ténèbres ». Entrant dans l'intimité de la tribu, il assistera à des coutumes bien étranges au regard d'un « civilisé ».

« Il y avait le procès par l'eau bouillante, que je vis appliquer lors d'une dispute entre deux guerriers qui prétendaient tous deux avoir capturé la même femme. Chacun d'eux prononça alors un serment qu'on appelle *fiamzundou*, puis un sorcier fit chauffer au rouge un morceau de fer qu'il plongea aussitôt dans une gourde emplie d'eau. L'eau rendue ainsi bouillante fut peu après donnée à boire aux deux opposants. L'un l'avalait sans la moindre difficulté alors que l'autre peina quelque peu ; la femme fut donc accordée au premier. »

Qui dit mieux quant aux principes de la justice et à la femme-objet ! D'autres scènes frappantes émaillent en grand nombre le récit, certaines horribles comme la description détaillée des préparatifs d'un festin cannibale.

Son Afrique, Silverberg l'imagine comme terre sauvage, âpre, de faune et flore étranges et gigantesques.

« Le chemin traversait une forêt d'ollicondis géants, les plus gros que j'eusse jamais vus, dont les feuilles immenses assombrissaient le ciel. Très gros et d'une ampleur gigantesque – certains sont si gros qu'il faut 12 hommes pour en faire le tour –, les ollicondis sont creux, et reçoivent des cieux de prodigieuses quantités d'eau à la saison des pluies, ce qui devient précieux à des milliers de gens lors de la saison sèche qui s'en suit impietoyablement. J'ai vu des villages entiers de trois ou quatre mille âmes se servir durant 24 heures à l'un de ces arbres sans l'assécher complètement. »

Superbe roman, aux allures fluviales, d'aventures imaginaires. On songe inévitablement à Ridder Haggard et ses errances africaines d'Alan Quatermain. Le regard que Silverberg porte sur l'Afrique et ses indigènes est dénué des habituels préjugés. Son héros découvre ce monde, malgré les terribles périls, avec émerveillement. Comme le lecteur, entraîné par l'irrésistible courant de la narration.

Coup de poing américain

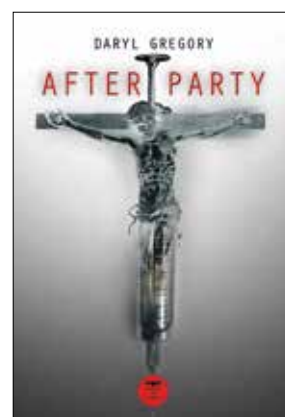
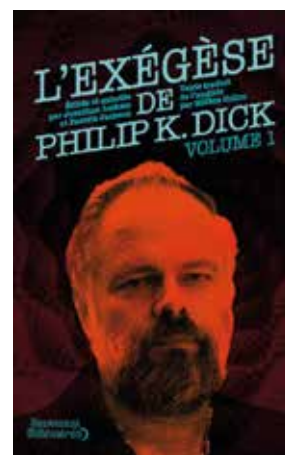
After Party de Daryl Gregory (aux éditions Le Béal). Un roman hallucinant, d'ailleurs axé sur l'usage généralisé des hallucinogènes. Dans cette Amérique de demain (ou déjà d'aujourd'hui ?), chaque ado fabrique ses propres drogues grâce à sa connexion internet et à son imprimante chemjet. Démence, neurasthénie, suicide, violence..., le paradis pour les psys. On suit les errances de plusieurs de ces givrés sur les routes, dans les bars, les hôpitaux psychiatriques. Ce qui nous vaut des scènes énormes, à la fois burlesques et sinistres.

« Chacune des maisons retentissait de musique et la fête débordait sur les trottoirs ; des fumerolles de marijuana lardaient l'air froid. Un gamin déboulant de Sigma Tau a levé les mains et poussé un cri de guerre. Il était maigre, nu, en tout et pour tout équipé d'une paire de tongs, d'un sourire fou et d'une érection pareille à un cierge. Il a descendu le perron d'un bond et une demi-douzaine de garçons aussi nus que lui se sont élancés à sa suite, criant, renversant leurs verres de bière. Ils fondaient droit sur nous, virilité en avant, tel un troupeau de rhinocéros. »

Voilà donc l'état du campus universitaire. On est loin de l'éducation selon Hermann Hesse dans *le Jeu des perles de verre*. On n'arrête pas le progrès !

La société telle que la décrit Daryl Gregory est tout entière sous surveillance (par caméras, par drones, et nous y sommes) et cependant complètement déjantée. La lamentable héroïne du roman cherche Dieu, le Dieu d'une nouvelle église qui répand le Numineux, une drogue qui provoque des crises mystiques et une foi inébranlable dans le Dieu hologrammatique. Tout le livre est émaillé de termes « branchés », émanant du jargon étudiant, de celui des paumés hantant les rues nocturnes, du vocabulaire technologique de pointe ou de la chimie hallucinogène. ●

- › **Philip K. DICK**, *L'Exégèse*, J'ai lu, 2016, 764 pages, 39,90 €
- › **Liu CIXIN**, *Le problème à trois corps*, Actes Sud, 2016, 424 pages, 23,00 €
- › **Xavier MAUMEJEAN**, *La Ligue des héros*, Mnemos, 2016, 469 pages, 25,00 €
- › **Robert SILVERBERG**, *Le Seigneur des Ténèbres*, Laffont-Anne Carrière, 2016, 687 pages, 22,00 €
- › **Daryl GREGORY**, *After party*, Le Béal, 2016, 394 pages, 22,00 €



Histoire politique de la BD belge

Philippe Delisle, directeur d'« Esprit BD », revient, d'une part, avec une analyse politique et idéologique de la BD belgo-française et, d'autre part, avec une synthèse parfaite du Moyen Âge, résultant d'un colloque tenu à Lyon en juin 2014.

Histoire politique de la BD belge

Voici un regard complet de la BD belge et assimilée par des créateurs français ou flamands (traduits de la langue de Vondel).

- Catholicisme

Rappel des carrières des auteurs cultes belges (*Lectures*, numéros 167, 172 et 184). Signale deux politiques différentes, celles de l'abbé Wallez et de l'abbé Courtois en France (*Cœurs Vaillants*) ; constat d'un esprit plus marginal en France.

- Une BD « chrétienne » ?

Principalement aux mains d'une presse confessionnelle (*Petit Vingtième*, *Averbode*, *Petits Belges*) ou d'un éditeur wallon (Dupuis), puis bruxellois (Le Lombard), maisons accordant une importance considérable aux biographies à caractère historique ou religieux. Description fouillée du contenu, qui traite divergences et évolutions. La vision des cultes non chrétiens retient l'attention. Le manque de place ne permet pas de décrire l'abondance des héros signalés ; le travail établi est un modèle de compétence. L'auteur documenté synthétise à merveille ses sources.

- Anticommunisme

Né avec *Les Soviets* d'Hergé, le communisme atteint des sommets de rejet lors de la « guerre froide », les créateurs

étant malmenés par les effets pervers de la loi de juillet 1949 en France, à laquelle nombre d'artistes belges devront se plier. Fort heureusement, nos scénaristes contourneront les obstacles et corrigeront leurs légers excès.

- Petits Belges dans la lignée du Petit Vingtième

Des hebdomadaires non diffusés sur le marché hexagonal ne se verront pas obligés de se conformer aux impératifs de la commission de contrôle parisienne.

- Nationalisme

Rappel des attaques menées, accusant la BD wallono-bruxelloise née dans des milieux sensibles à la pensée de C. Maurras. Presse vite accusée d'antisémitisme, de racisme et autres maux.

- Ruptures...

Après la Seconde Guerre mondiale, les artistes révisent leurs clichés en prenant le parti des minorités, tout en dénonçant les régimes totalitaires.

- Un patriotisme « franco-belge » ?

Naissance d'un amour du pays, né de la situation politique de notre royaume suite aux conséquences de « l'affaire royale ». Le potentiel de séries à caractère religieux ou colonial s'estompe pour faire place à des récits historiques accordant une place aux héros

français (*Les belles histoires de l'Oncle Paul*, écrites par O. Joly).

- Colonialisme

Les auteurs développent désormais des clichés popularisés par le roman ou le cinéma d'aventure. La décolonisation est proche... avec ses excès multiples.

- Des clichés au service d'un projet « éthique »

La formation de certains scénaristes ou dessinateurs les dispose à la tolérance envers de vieux clichés.

- Monarchisme

Naissance de conservateurs profondément attachés à la monarchie. En résultent des héros prompts à leur venir en aide. L'écho de la « question royale » est vivace. Une défiance à l'égard des dictatures se traduit par nombre de récits critiques.

- La République oubliée ?

La nécessité de conquérir le marché français après 1945 oblige nos auteurs à mettre en scène des héros républicains, la représentation reste limitée. Un constat riche, complet et agréablement illustré.

› Philippe DELISLE, *Petite histoire politique de la BD belge de langue française. 1920-1960*, Karthala, 2016, 204 pages, 15,00 €.



Moyen-Age en BD

Tristan Martine, agrégé d'histoire et doctorant en histoire médiévale (universités de Paris-Est et de Lorraine) rend à la perfection les critères de sélection des BD retenues, en montrant l'importance d'une période historique longue de mille ans, intermédiaire entre Antiquité et Renaissance, qualifiée d'âge obscur et violent. Il signale un corpus de plus de 6000 images consultées.

- Première partie : sortir le Moyen Âge de ses cases

Seigneurs et paysans médiévaux, la lutte des classes

Danièle Alexandre-Bidon, docteur en histoire et civilisation médiévales, ingénieur, aborde un héros laborieux, pauvre et honnête, révolté souvent par une aristocratie injuste.

Il était un château magnifique...

L'auteur compare cette construction en plaine, ou émergeant des sommets d'une sinistre forêt, aux repaires aux mains des pires exploités.

Gentes dames et fortes femmes

Description des épouses recluses, des reines cruelles et ambitieuses, mais aussi des héroïnes domestiques ou révolutionnaires meneuses d'hommes.

Moines ripailleurs et saints exemplaires

Tristan Martine cerne l'importance et la diversité du clergé, tiraillé entre hagiographie et parodie.

Sorcières et fantasmes...

Maxime Perbellini, doctorant en histoire médiévale, enseignant tant à Paris qu'à Bruxelles (U.L.B.), développe une présentation de la femme sous ses formes misogynes, ambiguës, surnaturelles, fantasmées ou humoristiques.

- Seconde partie : des bulles en mouvement

La BD sonore dans le texte

Alain Corbellari, professeur de littérature française aux universités de Lausanne et Neuchâtel, démontre combien un public désireux d'un dépaysement linguistique est livré à de rares tentatives littérales, frustrantes, timides ou inabouties.

La tapisserie de Bayeux

Danièle Alexandre-Bidon démontre combien cette œuvre célèbre, souvent traitée en cases, approche la notion de « propagande », mais est aussi détournée et parodiée.

Le cas de la guerre de Cent Ans

Aymeric Landot, agrégé d'histoire et doctorant à l'université de Cergy-Pontoise, président du laboratoire junior à Lyon, analyse au travers de cinq exemples la fin de l'idéal chevaleresque au profit d'une raison d'État encore timide. Ici, le rapport à la violence évoque par bien des aspects celui de la société contemporaine.

- Troisième partie : figures

Une réécriture : Godefroid de Bouillon par J.-C. Servais

Magali Janet, docteur ès lettres, agrégée en langue et littérature médiévales, spécialisée dans les représentations du corps et les réécritures de la première croisade, traduit l'œuvre d'un auteur complet, documenté, mettant en évidence la permanence du mythe et l'idéologie que porte le chevalier franc.

Tristan et Yseut : un mythe subversif

Florence Plet-Nicolas, maître de conférences en lettres à l'université Bordeaux-Montaigne, étudie la brève histoire (para)littéraire des amants de Cornouailles au travers de ses formes multiples, tant littéraires que cinématographiques et graphiques, nombreuses, mais toujours traitées avec reconstruction, pochade, humour, omissions ou finesse.

Robin Hood, la construction d'un mythe moderne

Danièle Alexandre-Bidon nous enchante dans une incroyable recherche (146 titres) relative à un héros à la fois rebelle, résistant ou noble. Les liens entre septième et neuvième arts sont évidents.

- Quatrième partie : regards d'auteurs

Être djinn à la place du calife : l'Islam médiéval

Carole Mabboux, agrégée d'histoire, préparant une thèse en histoire médiévale, traite d'un album sortant des normes : *Le sourire des marion-*

nettes de Jean Dytar. Un récit cruel représentant l'arrière-plan des croisades (*Lectures*, numéro 163). Quand Omar Khayyâm, astronome et philosophe, libre penseur, affronte son ami Hassan ibn Sabbah, fondateur de la secte des Assassins. L'artiste s'inspire de la miniature iranienne classique, il renouvelle les codes narratifs, hommage à l'art musulman.

Le Moyen Âge de Jhen

Julie Gallego, maître de conférences à l'université de Pau et des Pays de l'Adour, spécialiste des réécritures fictionnelles de l'histoire, explore la riche carrière de J. Martin au travers des premiers albums de sa série et des créations postérieures.

BD médiévalistes. Entretiens

Rencontre entre divers acteurs éditoriaux. Geneviève Bühner-Thierry, Cédric Iland et Christophe Regnault, sous la direction de Tristan Martine. Problèmes de documentation et avenir réel, sans tenir compte des anachronismes.

Un ouvrage en tous points parfait et intelligent, agrémenté de 687 notes bibliographiques et de 72 illustrations. Recommandé. ●

› **Tristan MARTINE (sous la dir. de),**
Le Moyen Âge en bande dessinée,
Karthala, 2016, 382 pages, 27,00 €.





Picassimo

Cerveau, construction, espionnage

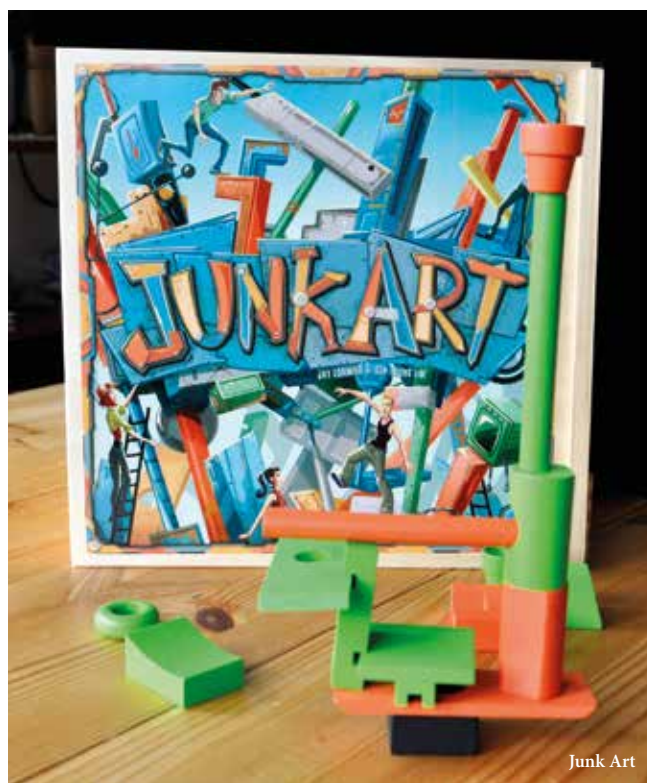
Au salon de Essen, il y avait 174 000 visiteurs, 1 200 nouveautés... Un tourbillon ludique et un choix immense dont voici quelques perles.

Cortex

Captain Macaque était jusqu'à présent un petit éditeur qui tâtonnait. Avec de bonnes idées... mais sans les moyens de les produire dans un matériel de qualité. Son nouveau jeu, *Cortex*, le sort soudain d'une certaine discrétion, car les plus grands distributeurs l'ont remarqué et vous le trouverez très facilement dans la distribution belge.

Dans ce jeu de défis gagne celui qui parvient le premier à réunir les quatre

parties d'un cortex, cette enveloppe nerveuse qui recouvre le cerveau. Pour en gagner une, les joueurs doivent réaliser une double victoire dans un des modes d'intelligence. La comparaison : quel élément s'imbrique dans le puzzle affiché ? L'observation visuelle : comment sortir du labyrinthe exposé ? L'interprétation visuelle : quel geste faut-il produire au vu des informations données par une carte ? L'analyse : quel est l'intrus ou l'élément qui domine ? La mémoire et la rapidité : observez, cachez et nommez ! Si les chances de



gagner se répartissent naturellement entre des joueurs dont les aptitudes sont diverses, un challenge tactile les attend, de toute manière, au tournant : deviner un motif (écorce, tressage d'une corde, trace dans le sable et bien d'autres) en l'examinant du bout des doigts sans le regarder ! Le jeu est excellent et s'inscrit dans la lignée de *Dobble*, *Time Line* et toutes ces petites boîtes qui créent du bonheur. Deux versions familiales (à partir de 8 ans) et une version enfants (à partir de 6 ans) sont proposées dans trois boîtes différentes. (Distribution Asmodée Belgique : <http://www.pretzelgamesfr.com/agrave-propos.html>. Environ 14,50 €.)

Junk Art

Junk Art s'inscrit dans la belle tradition des jeux d'adresse avec un matériel en bois. Il nous vient d'un éditeur québécois peu connu, Pretzel Games. Dans différentes villes sont organisées des compétitions où les joueurs doivent rivaliser dans les domaines de la construction et de l'équilibre. Chacun dispose d'un petit podium (un socle noir) pour élever sa création.

Des règles de bases sont communes à toutes les parties, mais chaque ville est l'occasion d'un défi différent. Parmi les règles communes, aucune pièce de la construction ne peut toucher la table ; les pièces à poser sont imposées par la carte qu'on joue, souvent refillée par un autre joueur qui ne vous veut pas spécialement du bien ; seule la nouvelle pièce à poser peut être touchée par les mains du joueur. Les règles particulières diffèrent d'une ville à l'autre, ce qui donne des parties très variées. Par exemple, placer le plus de pièces ; rester en jeu le plus longtemps possible ; gagner des fans (des points) chaque fois que deux pièces de même couleur ou de même forme se touchent. Quinze villes différentes sont disponibles, 80 cartes et 60 pièces en bois.

Ce qui me touche peut-être plus particulièrement, c'est le projet de ces garçons canadiens qui s'expliquent sur leur motivation à créer des jeux d'adresse :

- le bonheur de passer un bon moment avec sa famille et ses amis, de jouer et rire en ne se prenant pas trop au sérieux ;

- le bonheur de jouer avec de belles pièces et aussi le joli son du bois lorsque deux morceaux se frappent l'un contre l'autre ;
- le bonheur de surprendre tout le monde en réussissant un coup qui défie toutes les lois de la physique !

La boîte en bois, doublée d'une boîte en carton, et le matériel sont très beaux. Dommage que la fabrication soit réalisée en Chine et ne relie pas, de cette manière, la convivialité à la durabilité. Pour deux à six joueurs, à partir de 8 ans. (Distribution Asmodée Belgique, environ 69,00 €.)

Codenames

Le prix du meilleur jeu de l'année en Allemagne (Spiel des Jahres, 2016) est souvent l'occasion de découvrir un excellent jeu familial. Par sa manière d'être joué, *Codenames* se classe dans le registre très apprécié de *Dixit* et *Concept*, deux jeux magnifiques qui travaillent notre sens de l'association, en ne nous ménageant ni sur la nuance ni sur la difficulté ni sur la rapidité.



Codenames

► Rivaux, deux maîtres-espions dirigent chacun une équipe d'agents. Ceux-ci doivent repérer au plus vite des informateurs à leur service. Mais qui sont-ils, parmi 25 personnages probables ? Le but est pour chacun de trouver les siens avant l'équipe adverse.

Chacune des 25 cartes étalées sur la table n'affiche pas un visage, mais un nom de code : Berlin, rat, Himalaya... Une carte commune renseigne les maîtres-espions sur les noms de code qui correspondent à leurs différents informateurs, sur des témoins sans importance et sur un assassin qu'il est préférable de ne pas rencontrer.

Les maîtres-espions jouent à tour de rôle. Lorsque son tour de jeu vient, un maître-espion donne à son équipe un indice composé d'un nom couplé à un chiffre. Par exemple : « lait 2 ». Cet indice permet aux membres de son équipe (une à quatre personnes) de chercher les noms de code qui ont un lien avec le mot annoncé (lait), tout en vérifiant que seuls deux noms peuvent y être associés. Sur l'illustration, ils peuvent ainsi repérer que seuls les noms de code « camembert » et « café »

ont un lien possible avec le mot « lait ». Et s'ils en trouvent un troisième, c'est vraisemblablement que leur maître-espion n'a pas analysé tous les noms de code, en permettant un doute qui peut conduire à une découverte profitable à l'adversaire.

Comme dans *Mystérium* (Lectures n° 195), les joueurs d'une équipe peuvent discuter entre eux. Après concertation, un joueur de l'équipe pointe une carte et son nom de code. Si l'informateur désigné appartient bien à l'équipe qui joue, la carte est recouverte d'un marqueur appartenant à l'équipe. S'il a désigné une carte avec un informateur de l'équipe adverse, c'est cette dernière qui bénéficie de l'erreur.

Après chaque réussite, une équipe peut, si elle le désire, désigner une autre carte. À ses risques et périls, bien sûr, car, outre les informateurs de l'équipe adverse, existent aussi des témoins sans importance et un assassin qui met fin à la partie immédiatement.

Les équipes jouent à tour de rôle. La première qui réussit à découvrir tous ses informateurs gagne la partie. Une

variante coopérative pour deux joueurs est aussi proposée et peut d'ailleurs être appliquée à de plus grands groupes.

La part la plus difficile revient certainement aux maîtres-espions. Par exemple, quel indice donneront-ils pour relier les noms de code : luxe, Himalaya et mouche ? Bien sûr, ils pourraient se contenter de dire « montagne 1 » et le mot Himalaya serait immédiatement repéré à condition qu'aucun autre nom de montagne ne soit présent. Mais ce que le peu assure... n'est pas véritablement un atout dans cet excellent jeu, qui se joue sur la rapidité et la découverte de deux, trois, voire quatre noms de code exacts lors d'un même tour de jeu ! Pour deux à huit joueurs. À partir de 10 ans. (Éditeur Iello, distribution Asmodée Belgique, environ 19,00 €.)

Autres nouveautés

Les Aventuriers du Rail (Days of Wonders) proposent un nouveau jeu de base qui s'appelle *Les Aventuriers du rail autour du monde*. Partout sur la surface du globe, des voies ferrées sortent de terre et traversent les continents. Les gares au bord des mers et des océans sont reliées par des voies maritimes et de gigantesques paquebots embarquent leurs passagers. (Days of Wonders, environ 65,00 €.)

De son côté, l'éditeur Haba hisse à nouveau le drapeau des jeux familiaux en proposant *Picassimo*. Chaque joueur reçoit un paravent et une feuille de dessin réutilisable qui est sectionnée en six carrés. Au signal, chacun dessine rapidement le motif inscrit sur la carte qu'il a reçue puis, selon des instructions précises, inverse certains carrés. Lorsqu'il enlève son paravent, les autres joueurs doivent deviner le motif qu'il a dessiné. À vrai dire, au salon d'Essen, c'était surtout des adultes y jouaient, pour leur plus grand plaisir. (Haba, environ 30,00 €.) ●

Festival Babillage : pour l'art dès le plus jeune âge

Des voix parlent. Des gorges chantent. Le souffle devient son. Le son, mélodie... Les pleurs cessent. Les sourires se lèvent. Les mains se touchent, l'espace s'ouvre et la vie, soudain, semble belle.

Allez savoir pourquoi, mais ce théâtre, cet art-là, celui qui s'adresse aux tout-petits, nous séduit particulièrement. Parce qu'il sort des sentiers battus, bouleverse les codes scéniques, étonne les plus grands et s'invite dans l'univers des plus jeunes, toujours prompts à se lancer dans l'aventure.

Il faut avoir assisté à une représentation dans une crèche, un musée, un centre culturel ou un théâtre pour comprendre l'importance d'une pièce pour bébés de... 0 à 3 ans. L'enjeu se déroule sous nos yeux incrédules. Les souvenirs, eux, se bousculent. Qu'il s'agisse d'un opéra brésilien joué dans une crèche de Charleroi lors du festival « L'art et les tout-petits » ou d'une séance au palais des Beaux-Arts dans le cadre du même événement, comment oublier cet enfant qui, en fin de partie, est allé se blottir dans les bras du comédien ? Ou ce petit garçon, en d'autres circonstances, qui s'est levé en plein milieu de la représentation pour embrasser sa petite voisine et se rasseoir ensuite ? Voire cette ribambelle de bambins soudain médusés par le chant *a cappella* de la soprano brésilienne ?

Le grand art pour les tout-petits en appelle au beau dès le plus jeune âge



et ne peut, en aucun cas, sacrifier à la qualité. Plus il est jeune, plus le public est exigeant, tranchant comme un diamant brut qui ne brille qu'à la lumière sincère, celle que recherchent aussi les artistes. Qui sont, par ailleurs, de plus en plus nombreux à s'intéresser à la création pour les bébés, n'hésitant pas à se former, à courir les festivals à l'étranger pour se frotter à l'innovation, mieux comprendre et défendre l'intérêt d'une forme artistique dont la petite jauge est une règle d'or. Pas question, en effet, de noyer le petiot dans une grande salle. Le public s'assied souvent à même la scène, en cercle ou non, et peut parfois franchir le Rubicon pour venir, le spectacle terminé, jouer avec la boue, le sable, l'eau, le bois ou

autres matières premières de la pièce qui lui sont offertes par les artistes. Une interaction nécessaire et complémentaire qui accroît le sens de la démarche.

De Charleroi à Liège

En Belgique, plusieurs festivals s'adressent chaque année aux tout-petits. Pionnier en la matière, le théâtre de la Guimbarde fut le premier, voici 16 ans, à organiser à Charleroi un vrai festival pour bébés grâce à l'intérêt pour la chose de la metteuse en scène Charlotte Fallon, à laquelle on doit de véritables perles telles que *Duo des voiles* ou *Bach à sable*. Dans la foulée, La montagne magique, le théâtre pour enfants de la Ville de Bruxelles, a emboîté le pas, in-

▶ vitant lui aussi de grands metteurs en scène étrangers, lesquels profitent parfois de leur présence sur notre sol pour aller d'une ville à l'autre.

Le babil liégeois

Tout ouïe, presque à l'instar du spectacle *Toutouwii* d'Yvette Berger programmé cette année à « Babillage », le secteur Jeune public du centre culturel de Liège, Les Chiroux, décide lui aussi de mettre sur pied un festival, le bien nommé « Babillage », treizième du nom, dont la particularité sera de faire la part belle à la littérature jeunesse. Pour chaque édition, un auteur se retrouve à l'honneur. C'est au tour d'Anne Brouillard, Grand Prix triennal de la littérature jeunesse, d'être accrochée aux cimaises où trônent, entre autres, des originaux de ce *Pays des Chintiens*, celui de son enfance. Cet album total réunit les thèmes chers à ceux de ses 40 livres précédents : le voyage, les jeux, l'humain, l'animal, le végétal. Point d'orgue du festival Babillage, l'exposition *Le pays de Killiok*. À quoi rêve Anne Brouillard permet d'admirer la beauté des illustrations, de vrais tableaux, en réalité, de cette grande artiste.



Hérisson dans le brouillard
de Youri Norstein

Un ciné-concert aux accents russes

Mais le festival, devenu un grand rendez-vous liégeois – qui a attiré plus de 8000 personnes l'an dernier –, ne s'arrête pas là. S'adressant tant aux enfants qu'à leurs parents, il multiplie les séances scolaires et tout public. Il ouvre aussi et ferme la saison des Chiroux. Outre le coup d'envoi de novembre, se jouera au mois de mai *L'Histoire d'une longue journée* du théâtre Agora. En tout, ce sont donc une dizaine de spectacles joués, filmés, chantés ou dansés qui viennent éveiller les sens. Avec une

nouvelle expérience, cette année, du côté du cinéma d'animation, grâce à une première collaboration avec l'ASBL Ping.Pong pour un ciné-concert singulier, « Zvouki », proposé par la compagnie belgo-russe du même nom. Où l'on aura pu voir *Hérisson dans le brouillard* de Youri Norstein (1975), un des monuments du cinéma d'animation mondial. Un petit hérisson, baluchon à bout de bras, traverse le brouillard courageusement dans un paysage flou et sépia qui respire la Russie d'autrefois. Sur fond de mélancolie et d'onirisme, ce ciné-concert raconte le retour d'un frère et d'une sœur en pays d'enfance, à travers quatre courts-métrages d'animation de grands maîtres russes. Une projection qui aura ravi également les grands-parents et jeté des ponts entre les générations. S'inspirant de la littérature enfantine russe, « Zvouki » a permis de faire découvrir des chefs-d'œuvre du cinéma d'animation russe, entre la période soviétique et aujourd'hui. Le film était animé par Valia Chesnais aux voix, percussions, castagnettes ou xylophone, ainsi que par Evgeny Makarov à la guitare électrique, aux compositions et à l'interprétation. Le tout dans une mise en scène de Diego Messina.

De la danse, aussi

Côté danse, on aura noté le retour de *Petites Furies*, par le Zététique Théâtre, une exploration jubilatoire du corps, des émotions et de la matière. Loin de la danse contemporaine parfois conceptuelle, ces furies-là embrassent le mouvement dans une approche concrète, dynamique et charnelle de Justine Duchesne.

Little drops, par l'ASBL « Murmures et chocolats », enrobe, quant à lui, les enfants de 1 à 3 ans grâce à la talentueuse Claire Goldfarb qui, de son

violoncelle, fait des merveilles ; jusqu'à les inviter à venir s'y coucher, en fin de représentation, pour mieux en sentir les vibrations. La musicienne propose un parcours sonore et visuel entre musiques du monde et classique inspirée de Jean-Sébastien Bach.

Sous la tente de l'Arbre rouge, *Je suis un jardin*, du théâtre conté, partage ces petits riens qui font les grands souvenirs avec ces objets qui resurgissent du passé et le sourire de Nathalie de Pierpont.

Et puis, comme évoqué plus haut, *Toutouwii*, de l'Imagerie ASBL/Yvette Berger qui mena elle aussi au cœur de la vibration grâce à trois femmes complices. Des représentations





Petites furies © Nicolas Bomal

qui ont, en outre, été assorties d'ateliers graphiques et corporels puisqu'un festival digne de ce nom ne se contente pas de programmer des spectacles, mais veille à permettre aux jeunes spectateurs de découvrir l'art de l'intérieur.

Oser l'art

Pour cette raison, le volet de l'ombre « Oz'Arts », comme de très nombreux autres ateliers, rencontres ou initiations animés en marge, voire au cœur de l'événement, revêt également toute son importance. Il veille, en effet, à la formation à l'art tant des enseignants que des élèves de maternelle, au cours d'une dizaine d'étapes allant d'une animation préalable en classe à l'atelier danse, en passant par la présence d'ar-

tistes à l'école. Un beau parcours, en amont, qui permet aux enfants, selon l'expression consacrée, d'expérimenter « le voir et le faire ». Une des plus belles manières d'ouvrir aux arts le cœur et l'esprit. Sans oublier le corps, hôte d'honneur du grand final dansé entre élèves de maternelle et futurs enseignants, le fameux « Babillage s'em-BAL » pour lequel on rouvrirait volontiers son carnet ! ●

INFOS :

Les Chiroux
8 Place des Carmes à 4000 Liège
Tél. : 04/223 19 60
Site : www.chiroux.be

La magie des cailloux

Quel enfant n'a pas ramassé des cailloux, sur une plage en bord de mer, lors d'une promenade en montagne ou sur un chemin de campagne ? Difformes ou rugueux, lisses et doux comme les galets aux formes parfaites, ils se prêtent à la rêverie tant est grand leur pouvoir d'évocation. On les compare, on les empile, on les accumule. On aime quelquefois y apporter une marque personnelle. On les peint. Leur surface se prête au dessin, à l'écriture...

Beauté des cailloux

Les enfants ne sont pas seuls à se laisser enchanter par la magie des cailloux. Des gens très sérieux les admirent et se laissent fasciner par leur beauté et leur mystère.

« J'aime errer sur la grève délaissée par la marée et suivre au contour d'une côte abrupte l'itinéraire qu'elle impose, en ramassant des cailloux percés, des coquillages dont l'usure a réformé la géométrie, ou des racines de roseaux figurant des chimères, et me faire un musée de tous ces débris : pour un bref instant, il ne le cède en rien à ceux où l'on a assemblé des chefs-d'œuvre », confie Claude Lévi-Strauss dans *Tristes Tropiques*.

Bruno Munari, le célèbre designer italien, appartient à cette famille des amoureux des cailloux. Il leur a consacré un livre qui s'adresse aussi bien aux

enfants qu'aux adultes. *Da lontano era un'isola* n'a jamais cessé d'être réédité en Italie. D'abord paru chez Emme, en 1971, il a été repris ultérieurement chez Einaudi et il est actuellement disponible aux éditions Corraini de Mantoue. En 2002, une traduction française, *De loin on dirait une île*, publiée par Delphine Montalant, est passée à peu près inaperçue dans les pays francophones.

« Les cailloux sont des sculptures de la mer et des fleuves. Chacun d'eux est différent des autres, il n'y a pas deux cailloux identiques, tous sont des "pièces uniques", comme des œuvres d'art. »

« Les cailloux sont comme un petit monde, si on les regarde bien, écrit Bruno Munari, on peut y découvrir beaucoup de choses, des signes étranges, des silhouettes presque entières et même des mers, des îles et des continents, presque comme la Terre vue par les astronautes. »

Dans ce livre d'artiste, distingué par The New York Academy of Sciences, Bruno Munari commente chacun des cailloux qu'il a sélectionnés. Les photos de ceux-ci, d'abord en noir et blanc, puis en couleurs, ont été prises par Alberto Munari, Ugo Mulas, Sergio Anelli, Italo Cavallieri et Mario de Biasi. Le designer se montre attentif à leur forme, à leur texture, aux aspérités et aux creux qui créent de minuscules paysages aux reliefs accidentés. Il se montre sensible à leur « décoration naturelle », zébrures, mouchetage... Il arrive qu'il ne puisse s'empêcher d'ajouter quelques traits à l'encre de Chine de façon à préciser un motif que ses yeux d'artiste ont perçu. Tel ce cycliste qui suit une fine veine blanche ressemblant à un chemin. Il pédale autour de la montagne, en quête de « quelque chose », fait observer Bruno Munari qui adore les surprises. Au lecteur de tourner la page pour découvrir une autre silhouette « qui court dans la même direction ». Et de se demander qui poursuit qui. L'album s'achève sur quelques clichés de jardins japonais miniatures où végétaux et minéraux, étroitement associés, invitent à la méditation.

On complètera cet ouvrage majeur de Bruno Munari par l'hommage que lui a rendu Mauro Bellei, designer lui aussi, et que les Trois Ourses ont fait connaître en France, en publiant, en 2010, *Les cailloux de l'art moderne* : « Un jeu, une idée d'atelier pour l'enseignement de l'art, en marchant sur la plage de Nice, presque par hasard, à la recherche de l'archétype du caillou, premier exemple d'une œuvre d'art unique et absolue. » En face de chaque caillou, Mauro Bellei cite le nom d'un artiste contemporain : Joan Miro, Marcel Duchamp, René Magritte, Jean-Michel Basquiat...

C'est également en se promenant le long de la mer, ou plutôt de l'océan, que la typographe bruxelloise Clotilde Olyff a repéré des galets qui ressemblaient à des lettres. Elle se rendait chaque année dans les landes avec les siens lorsqu'elle fit cette étonnante dé-

couverte : les galets, l'océan et le temps se plaisent à créer des alphabets !

« J'y ai trouvé des alphabets entiers, et même d'étranges petits personnages. Le plus bizarre, c'est que j'ai fait mes découvertes sur trois plages bien précises. Ailleurs, mes recherches sont restées vaines ou peu fructueuses », raconte-t-elle lors d'une journée d'étude sur le livre d'artiste organisée à l'Atelier du livre de Mariemont.

Un album de Michel Galvin : Rouge, aux éditions du Rouergue

Cet automne, Michel Galvin s'est amusé à jouer avec des cailloux. Un caillou rouge déboule d'on ne sait où. On aurait pu le croire seul, mais on est vite détrompé. D'autres apparaissent, de toutes formes et de toutes couleurs, accompagnés de bouts de bois bien droits et tout aussi chamarrés. Ils portent des noms cocasses. Il y a Barabosse, 'Ti Vert et Nonosse... Il y a Kachoune qui, debout, paraît tellement grande... Tous se mettent à jouer ensemble, ils grimpent les uns sur les autres, ils rivalisent d'audace. Et le petit caillou rouge n'hésite pas à se faire acrobate, imaginant qu'il est un oiseau ! Évidemment, patatras, le montage s'effondre... Et tous de se ranger et de se recompter. Mais l'un d'eux est manquant, le petit caillou rouge a poursuivi sa route... On se croirait dans une cour de récré au milieu d'enfants tous différents. On se croirait dans une représentation de théâtre d'objets. On se croirait dans un musée d'art contemporain où l'on fêterait Daniel Buren et ses rayures. Alors, on n'a qu'une envie, ramasser des cailloux, des bouts de bois, les barbouiller de toutes les couleurs et puis se raconter des histoires en les manipulant.

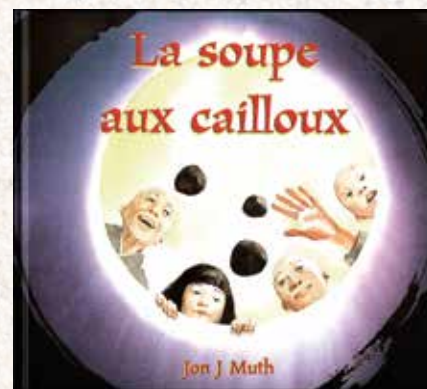
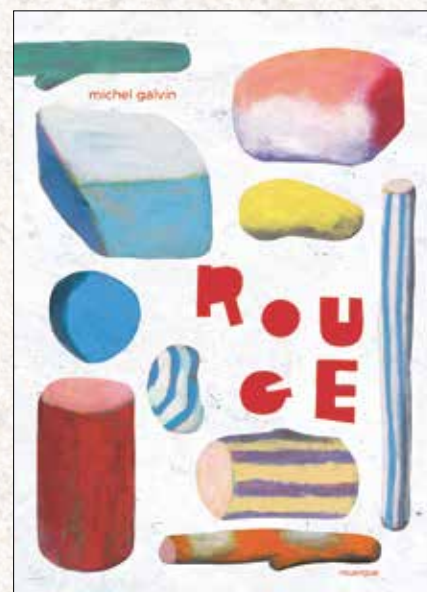
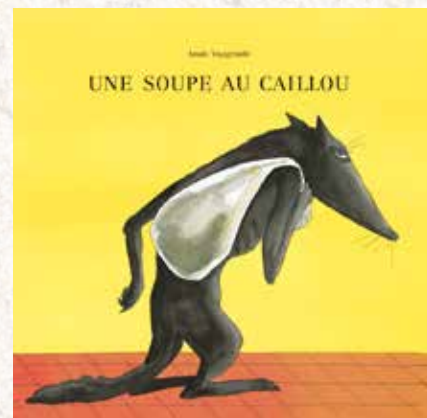
Des contes et des histoires

Les histoires et les contes où des cailloux jouent un rôle important ne manquent pas. On pense immédiatement au *Petit Poucet* qui, pour retrouver la maison de ses parents, en a semé le long du chemin, tout comme

Hans qui consola sa sœur Gretel en la prenant par la main et qui suivit les cailloux qu'il avait jetés le long du chemin, brillants sous la lune « comme des écus neufs ». On pense également aux multiples versions de la très fameuse *Soupe au caillou* ; caillou au singulier ou cailloux au pluriel avec un « x » final, comme il se doit ! Parmi les adaptations plus ou moins récentes, il en est qui insistent sur la rouerie du loup qui se prétend capable de préparer une soupe d'une exceptionnelle saveur grâce au caillou qu'il a en poche ou dans son sac, d'autres se plaisent à accumuler les ingrédients, d'autres racontent l'histoire à l'envers en roulant le méchant loup, qui accomplit mille tâches ménagères pendant que son hôtesse prétend faire bouillir la marmite dans laquelle elle a jeté le caillou qui donne du goût, d'autres ont transformé le récit en conte de sagesse. Grâce à la magie opérée par le caillou à l'origine d'une si bonne soupe, un village où chacun vivait replié sur lui-même redécouvre le bonheur de la convivialité. On aura reconnu *La soupe au caillou* de Tony Ross, chez Mijade, *Une soupe au caillou* d'Anaïs Vaugelade, à l'École des loisirs, et *La soupe aux cailloux* de Jon J. Muth, chez Circonflexe.

Et puisqu'il est question de magie, comment ne pas se réjouir de la réédition chez Gallimard, depuis octobre dernier, du grand classique de William Steig, *Sylvestre et le caillou magique*. Sylvestre est un ânon qui collectionne des cailloux, de formes et de couleurs originales. Par un samedi pluvieux, il ramasse un caillou extraordinaire. Il est d'un rouge de flamme et parfaitement rond. Lorsqu'il se met à frissonner, sans doute d'excitation, et que la pluie froide lui dégouline dans le dos, il dit : « Je voudrais que la pluie cesse. » Et la pluie cesse. Ainsi débute la pathétique histoire de Sylvestre qui, après avoir été transformé en rocher, redevient lui-même et retrouve ses parents éperdus qui croyaient ne jamais le revoir.

Magiques, les cailloux ! ●



Ils ne vieilliront pas de sitôt

Il est de ces livres jeunesse dont l'originalité est telle que, quel que soit nôtre âge, on les garde en mémoire. Bien sûr, on pourrait citer l'une ou l'autre brique destinée aux grands adolescents. Mais il arrive que le texte qui nous attire soit un volume peu épais parlant en priorité aux lecteurs et lectrices sur le point de quitter l'enfance. Peut-être en référence à l'album – ce genre littéraire qui enchante à vie dès le berceau – l'illustration y est volontiers présente.

Publiés pour la plupart en 2016, les six romans évoqués dans cette chronique sont accessibles dès 9 ans. Ils ont été repérés dans la présélection 2017 du Prix Bernard Versele de la Ligue des familles.

« Petite Poche » et « Mouche »

Lorsqu'en 2002 Thierry Magnier lance la collection « Petite Poche », le succès n'est pas immédiat. Tant est ancrée l'idée selon laquelle un roman qui se respecte doit afficher une certaine épaisseur. Avec ses 48 pages en tout petit format, la nouvelle venue n'atteint pas la « masse critique » indispensable. Quinze ans plus tard, « Petite Poche » possède son propre site. Interactif, il permet de naviguer par thème, par titre, par thématique et par niveau de lecture. Ces raffinements sont bienvenus, car en dehors du nombre de pages et du graphisme de la couverture, le concept de la collection n'est pas défini. Certains titres s'adressent aux petits, d'autres aux très grands. Au milieu de textes plus ou moins « inspirés », on découvre de vraies réussites. Comme cette *Chambre avec vue*, signée Raphaële Frier. Sa jeune narratrice vit à Marseille dans un appartement coincé

entre l'autoroute A7 et le boulevard de Strasbourg. Silence, air pur et obscurité totale y sont inconnus. Pour nourrir son imaginaire, on ne peut qu'observer les voitures et imaginer les destins que chacune d'elles transporte. Mais un jour, pour cause de travaux, tout s'arrête. « L'autoroute est fermée jusqu'à lundi matin ! annonce mon père qui revient de la boulangerie. » Une invitation à s'aventurer sur le bitume. Et à y réinventer la mer !

Une collection « pour les enfants qui aiment déjà lire tout seuls ». Ainsi se présente « Mouche » de l'École des loisirs. L'expression est jolie. Mais certains « Mouche » exigent une compétence de lecture dépassant « le lire tout seul ». C'est le cas de ce *Krol le fou* de Sigrid Baffert qu'illustre Aurore Callias. Point de mots ni de phrases compliqués. Mais de la lenteur, du non-dit et surtout un humour subtil dans les dialogues et la narration. Un narrateur extérieur – c'est trop rare en jeunesse pour ne pas être souligné – et deux personnages. Edgar, que l'école ennue et qui passe des heures à scruter l'océan avec ses jumelles. Et Krol, « grands yeux bleu clair cerclés de mascara, le cou jaune, le bec en poignard, le plumage blanc et les

ails pointues aux extrémités noires ». Eh oui, Krol est un fou de Bassan. Et nous sommes juste en face de l'île de Bass Rock, centre écossais des oiseaux de mer. Krol a été renvoyé de Bass Rock. Puni. On ne saura pas pourquoi. Mais de toute manière, il en a assez de ces aller-retour sud-nord, nord-sud. Il veut apprendre un métier et va charger Edgar de lui rédiger un CV. Son bagage ? Les 4 P bien sûr : planer, piloter, plonger en piqué et pêcher.

Une traduction du néerlandais et une autre de l'anglais

« Quand mon père s'est camouflé en buisson, on vivait ailleurs qu'ici. » Ce sont les premiers mots d'un roman de Joke Van Leeuwen qu'Emmanuèle Sandron traduit du néerlandais et qu'Alice publie dans sa collection « Deuzio ». Le titre français – ainsi que la couverture illustrée par l'auteure elle-même – explicite d'emblée le propos : *Quand c'était la guerre et que je ne comprenais pas le monde*. Le père de Toda a été obligé d'abandonner son métier de pâtissier. « Il fallait qu'il aille se battre contre nos ennemis pour défendre nos amis, même si certains ennemis étaient aussi ses amis. » Mais quand la guerre se rapproche, la petite fille – sur qui veillait sa grand-mère – va monter dans un car avec d'autres enfants pour rejoindre sa maman qui vit « dans un pays où il n'y avait pas la guerre ». Dans quel pays sommes-nous ? De quelle guerre s'agit-il ? Nous ne le saurons pas. Toute l'histoire sera vue à travers le regard, les constatations, les déductions et les questions d'une petite fille de 9 ans. « J'aurais voulu demander pourquoi on appelait la frontière une frontière, qui avait inventé les frontières, et ce qu'on faisait quand la frontière tombait pile où les gens habitaient. »

Le garçon qui nageait avec les piranhas est un roman du Britannique David Almond, illustré par Oliver Jeffers, publié par Gallimard Jeunesse et traduit par Diane Ménard. (Soit dit en passant, pour repérer le nom de cette dernière au bas de la quatrième de

couverture, il faut avoir de bons yeux.) Un roman en trois actes dont le point de départ est un événement devenu tragiquement banal dans notre monde occidental : « Tout a commencé quand le chantier naval Simpson a fermé. » Ernest Potts – Ernie pour les intimes – qui a ainsi perdu son emploi va-t-il se laisser décourager ? Jamais de la vie ! Il transforme sa maison en conserverie de sardines, de maquereaux et autres pilchards, entraînant dans l'aventure Annie sa femme et Stan son neveu. Il n'est pas méchant cet oncle Ernie. Mais sa passion pour la mise en boîte lui retourne l'esprit. Stan n'en peut plus. Il s'en va. Il est embauché par un forain, s'occupe d'un stand de pêche aux canards avant de faire la connaissance du grand Pancho Pirelli. Et là, oui, il finit par apprendre à nager avec des piranhas ! Un roman initiatique imprégné d'un humour doux amer et peuplé de personnages inoubliables. L'auteur de *Skellig* s'y montre particulièrement bienveillant.

Un numéro de la collection « Trimestre »

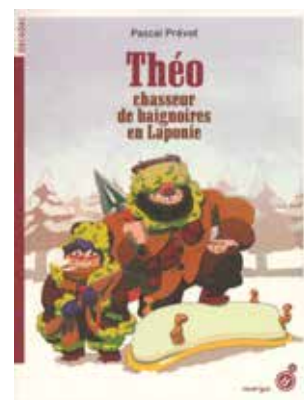
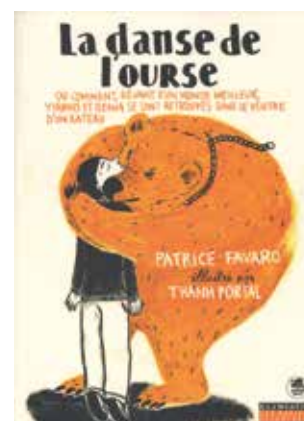
La danse de l'ourse est l'un des plus récents récits illustrés parus chez Oskar dans sa collection « Trimestre ». Il est signé Patrice Favaro pour le texte et Thanh Portal pour les illustrations. Le cadre : un quartier de la vieille ville d'Athènes. « Avec les crises, la dette, l'argent que réclament les banques et l'Europe, la Grèce est ruinée », explique Yiánnis, le jeune narrateur. Il a 12 ans. Il a dû laisser tomber l'école. Il fait de la plonge dans un café. Aujourd'hui, il a pris son service en retard. Parce que, se justifie-t-il, il est tombé dans les pattes d'un ours énorme qu'une fille tenait attaché à une chaîne. Est-ce la vérité ou est-ce de l'affabulation ? On hésite. Mais quand Yiánnis ajoute que l'ourse s'est mise à lui parler au creux de l'oreille, qu'elle lui a dit « Yiánnis, mon petit Yiánnis, brise cette chaîne », on comprend que le récit a basculé. Et que l'auteur a choisi le mode du conte pour parler des rêves de ceux qui n'ont plus d'autre choix que le départ. Et de relire le sous-titre du roman : *Comment, rê-*

vant d'un monde meilleur, Yiánnis et Ileana se sont retrouvés dans le ventre d'un bateau. Ileana, c'est la fille qui tenait la chaîne de l'ourse, bien sûr. Clin d'œil à Homère : le marin qui va aider le trio et le cacher dans son ferry se prénomme Odisséas.

Un roman déjanté

Le comte Krolok Van Rujn est un peintre célèbre. Il occupe avec sa famille le château de Kreujilweck-Potam, un imposant édifice de style éclectique. L'auteur, Pascal Prévot, situe cette propriété en Laponie. Laissons-lui la responsabilité de cette précision. Ce qui est sûr c'est que le comte n'arrive plus à travailler depuis qu'une des baignoires du château est retournée à l'état sauvage, emportant sa salle de bains avec elle et remplissant les innombrables pièces de son ricanement. Il existe heureusement des chasseurs de baignoires. C'est le métier du père de Théo, le jeune narrateur. Ce spécialiste, qui s'occupe aussi des douches dangereuses, des lavabos hostiles, des bidets méchants et des jacuzzis sauvages, répond sur-le-champ à l'appel du comte. N'en disons pas plus. Mais après la lecture de ce polar – intitulé *Théo, chasseur de baignoires en Laponie* et publié au Rouergue dans la collection « Dacodac », avec des illustrations de Gaspard Sumeire –, vous jetterez un autre regard sur les baignoires blanches à quatre pieds, en fonte émaillée ! ●

- › *Chambre avec vue*, Raphaële FRIER, Thierry Magnier, coll. Petite Poche
- › *Krol le fou*, Sigrid BAFFERT, ill. Aurore Callias, L'École des loisirs, coll. Mouche
- › *Quand c'était la guerre et que je ne comprenais pas le monde*, trad. Emmanuèle Sandron, Alice, coll. Deuzio
- › *Le garçon qui nageait avec les piranhas*, David ALMOND, ill. Oliver Jeffers, Gallimard Jeunesse
- › *La danse de l'ourse*, Patrice FAVARO, ill. Thanh Portal, Oskar, coll. Trimestre
- › *Théo chasseur de baignoires en Laponie*, Pascal PRÉVOT, ill. Gaspard Sumeire, Rouergue, coll. Dacodac



A close-up portrait of Max de Radiguès, a man with a dark beard and mustache, looking directly at the camera with a neutral expression. He is wearing a white collared shirt and a dark tie. The background is a plain, light color.

MAX DE RADIGUÈS

ou la BD pour ados

Max de Radiguès est né en 1982 en Belgique. Il connaît bien la chaîne du livre pour y avoir exercé plusieurs fonctions. Auteur de bande dessinée, illustrateur, éditeur à L'employé du Moi, il a aussi été libraire. Des fanzines à l'autoédition, ses créations sont à présent publiées par Sarbacane et Le Rouergue. Ses livres chez Sarbacane, *Frangins* et *520 km*, lui valent plusieurs sélections et récompenses. Son actualité est dense : parution de *La cire moderne*, réédition de *L'âge dur* et parution d'une intégrale reprenant *520 km* et *Un été en apnée* augmentés d'inédits. Il travaille depuis peu dans un grand atelier à Bruxelles, avec entre autres ses amis Sacha Goerg, Wauter Mannaert et Noémie Marsily. Un lieu qui accueille 14 personnes, qui a la particularité d'être bilingue et où Max de Radiguès nous a accueillis cet automne.



Max de Radiguès, quel est votre parcours ?

Durant mes études à Saint-Luc à Bruxelles, j'ai commencé à réaliser et à vendre des fanzines des livres que je créais. Je ne pouvais me contenter de réaliser des dessins ne sortant pas d'une classe et de faire de la BD sans lecteur. J'ai créé des fanzines où il n'y avait que deux cases par page pour pouvoir de très peu faire une impression de beaucoup, et même si je ne faisais que de petites histoires, il fallait que je trouve un moyen d'en faire quelque chose d'agrafé et d'un peu épais. Je travaillais alors dans une librairie (Tropismes) et je les vendais.

Par après, j'ai continué à en faire parce que je n'avais pas d'éditeur. Maintenant que je me fais éditer, c'est un rapport assez différent. Il y a un côté direct. Tu fais ton truc, tu le photocopies, tu l'agrafes. Pas besoin d'être joli, pas besoin de mise en page compliquée. C'est un petit truc rapide qui peut directement toucher les gens.

J'ai rencontré les gens de L'employé du Moi en sortant de mes études. Une place se libérant chez eux, j'ai pu petit à petit m'intégrer à la maison d'édition et devenir éditeur.

À la fin de mes études en 2004, j'ai habité plusieurs mois en Irlande et commencé à gagner ma vie. Je jonglais entre travail et illustration, et la parution de *Antti Brysselissä* et *Jacques Delwitte* à L'employé du Moi.

En septembre 2009, j'ai reçu une proposition pour une résidence d'un an aux États-Unis, dans une école de BD mettant davantage l'accent sur le travail dit d'auteur, le roman graphique : le prestigieux Center for Cartoon Studies, à White River Junction (dans le Vermont).



Comment fonctionne ce centre dédié à la bande dessinée ?

Le Center for Cartoon Studies se trouve à White River Junction, entre New York et Montréal, dans l'espace de néant vert sur la carte des États-Unis ! C'est là que James Sturm et Michelle Ollie ont fondé en 2004 une école de bande dessinée. C'est un master, il faut donc avoir fait des études universitaires pour pouvoir s'y inscrire. La formation dure deux ans, on y apprend la BD de A à Z. Ça n'est pas du tout comme les écoles de BD en Belgique ou en France où l'on te dit : faites des BD dans votre coin, on vous dira si



racontais des non-événements du quotidien d'un ado.

Des BD jeunesse qui parlent aux ados chez Sarbacane

Je voulais faire de la BD jeunesse depuis longtemps. J'avais été libraire et j'étais déçu par ce que je devais vendre aux enfants. Je souhaitais faire quelque chose que moi, gamin, je voulais lire. J'ai donc envoyé un projet à quelques éditeurs, et Frédéric Lavabre des éditions Sarbacane a répondu positivement et a publié

Frangins en 2011. D'autres titres ont suivi : *520 km* et *Un été en apnée*, chez le même éditeur, en 2012 et 2014.

Dans *520 km* : en vacances à Arcachon avec sa mère, Simon découvre sur Facebook que sa petite amie Louise a changé son statut en « célibataire », sur ordre de son père. Le jeune garçon décide alors de fuguer pour la rejoindre sur son lieu de vacances, mais le voyage risque de ne pas être si simple. Je ne pensais pas à une suite, mais j'avais envie de raconter le point de vue de la fille, et je l'ai fait dans *Un été en apnée*, où Hugo et son père doivent rejoindre la nouvelle amie de son père et son fils pour les vacances. La perspective de passer du temps ensemble ne réjouit pas les deux adolescents, mais une aventure inattendue va les rapprocher. Ces titres ont connu un franc succès. *520 km* est épuisé. Je peux annoncer la parution d'une intégrale, prévue pour mai 2017, avec quelques pages en plus racontant ce qui se passe avant et après les deux récits.

Et des illustrations au Rouergue ?

Outre Sarbacane, je suis aussi en contact avec l'éditeur Le Rouergue, pour lequel j'ai déjà réalisé des illustrations de romans jeunesse : *Kilomètre Zéro*, *Le pirate et l'acrobate* (les auteurs bretons m'ont envoyé des photos du port de Lorient) et *Le lion des montagnes*.

Côté technique, comment cela se passe-t-il ?

Je réalise mes dessins au crayonné puis à l'encre de Chine. Et si je colore, je le fais entièrement à l'ordinateur. La représentation des ados en BD est souvent très caricaturale. Je trouvais donc cette période ado intéressante, par l'intensité de celle-ci. Depuis la sortie de *L'âge dur* en 2011, j'ai rencontré plein d'ados qui sont assez étonnés que les personnages parlent comme eux et sont proches de leurs préoccupations.

Êtes-vous constamment à l'atelier ?

Je travaille quatre jours par semaine à l'atelier, et un jour par semaine, je donne un cours de dessin à l'institut Saint-Luc à Liège, en anglais pour que les élèves puissent comprendre et acquérir le vocabulaire technique dans cette langue.

Une parution à découvrir en ce début d'année ?

La cire moderne sort en janvier 2017 chez Casterman dans la collection « Écritures ». Le titre vient du nom d'une fabrique de cierges et c'est sur une idée et avec Vincent Cuvellier, dont les parents avaient une auberge proche de la religion catholique. Lui a son regard, moi j'ai le mien, et on ne voit pas la même chose. Je vous dévoile le scénario. Manu et Sam, deux jeunes hommes paresseux, reçoivent un courrier qui les invite à se rendre chez un notaire. Manu hérite d'un vieil oncle qui possédait une fabrique de cierges. Avec Sam, ils se lancent dans une tournée de leurs clients, pour la plupart curés.

Des projets futurs ?

Bâtard, déjà paru en fanzines, est prévu chez Casterman pour la rentrée d'automne. Un enfant et sa maman sont en cavale car ils ont braqué une banque... ●

INFOS :

www.maxderadigues.com
www.employe-du-moi.org

c'est nul ou si c'est bien. Là-bas, on est au plus proche de la création, on apprend la technique, la plume, on t'invite à lire de la BD, tu reçois des cours sur l'histoire de la bande dessinée. C'est une pédagogie très différente et super orientée. Les professeurs du centre sont des auteurs célèbres comme Jason Luttès. J'ai raconté mon année de résidence dans *Pendant ce temps à White River Junction*, paru chez Six Pieds sous Terre, qui faisait partie de la sélection officielle du Festival international de la bande dessinée d'Angoulême de 2012. J'ai, depuis, multiplié les résidences à Montréal et à Bordeaux, entre autres.

En plus de mes livres, je multiplie les expériences par la publication en ligne et le fanzinate. Mes projets, comme *L'âge dur* et *Moose*, paraissent en fanzines mensuels envoyés par la poste aux lecteurs avant de devenir des livres. Je suis un fan des comics américains et de toute cette culture du fanzine aux États-Unis dont je me sentais assez proche. Cette expérience a nourri la maison d'édition et a permis la publication de traductions d'auteurs de *L'employé du Moi*. *L'âge dur* et *Original* sont traduits aux États-Unis. Édité en 2011, *L'âge dur* est épuisé et vient de ressortir avec une édition augmentée et une nouvelle couverture. Ce sont des petits fanzines, à la base. Je les réalisais en français depuis les États-Unis où ils étaient envoyés. Je



RETROUVEZ LES RUBRIQUES
MISE EN PochES & RECENSIOnS
DE LIVRES ET BANDES DESSINÉES



sur le site

www.bibliotheques.be
(rubrique Publications)

LES RECENSIOnS SONT RÉDIGÉES PAR

Michel Bougard (sciences), Pol Charles (littérature française, langues, philosophie), Jacques Crickillon (littérature étrangère), Benoît Dejemeppe (droit, criminologie), Anne Delplace (bibliothèques), Jean-François Füeg, Arnaud Knaepen (histoire ancienne), Benoit van Langenhove (musiques), Marc Lavallé, Alexandre Lemaire, Bernard Lobet (politique, économie, philosophie, langues), Philippe Maes (histoire contemporaine), Bruno Merckx, Anne Richter, Vinciane Strale (sciences humaines, religions, arts plastiques), Franz Van Cauwenbergh (BD).

LECTURES.CULTURES

NUMÉRO 1

03 ÉDITORIAL

- Nouvelle revue *Lectures.Cultures*
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

- Parcours Migrants avec l'APBD
par Véronique Leroy
- Periodic.be : outil pour trouver
un article ou un périodique
par Sylvie Vandamme

10 ICI & AILLEURS

- Le Centre de prêt de Naninne :
de la PME à la caverne d'Ali-Baba
par Hugues Dorzée

14 NUMÉRIQUE

- Des « Chasseurs de livres »
aux Big Data
par François de Hemptinne

18 PORTRAIT

- Wajd, musiciens syriens :
mémoire vivante d'un pays en ruine
par Flavie Gauthier

22 ACTION

- Mauro Paccagnella :
du local au global
ou quand l'action nourrit la pensée
par Marie Baudet
- À Walcourt avec les réfugiés :
la culture combat les préjugés
par Flavie Gauthier
- Médiathèmes
par Benoit van Langenhove

32 AUVIO

32 CD

- Electro, Anna Meredith, Jodie
Devos
par Benoit van Langenhove

34 DOCU

- Frederick Wiseman
ou l'histoire sociale des États-Unis
par Philippe Delvosalle

37 LECTURE

37 SOCIÉTÉ

- Qui veut modifier l'humain ?
par Michel Bougard
- Le grec et le latin
à tous les coins du français
par Pol Charles
- États-Unis : tensions et élections
- Nos émotions ont une histoire
par Vinciane Strale

46 AVENTURE

- Vienne l'esprit
par Jacques Crickillon

48 BD

- Histoire politique de la BD belge
par Franz Van Cauwenbergh

50 JEU

- Cerveau, construction, espionnage
par Pascal Deru

53 JEUNESSE

53 ACTION

- Festival « Babillages » :
pour l'art dès le plus jeune âge
par Laurence Bertels

56 ENFANT

- La magie des cailloux
par Michel Defourny

58 ADO

- Ils ne vieilliront pas de sitôt
par Maggy Rayet

60 PORTRAIT

- Max de Radiguès
ou la BD pour ados
par Isabelle Decuyper